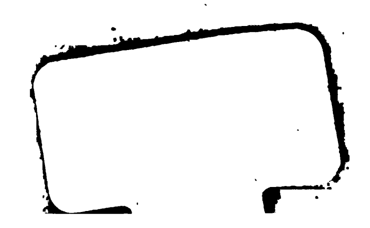
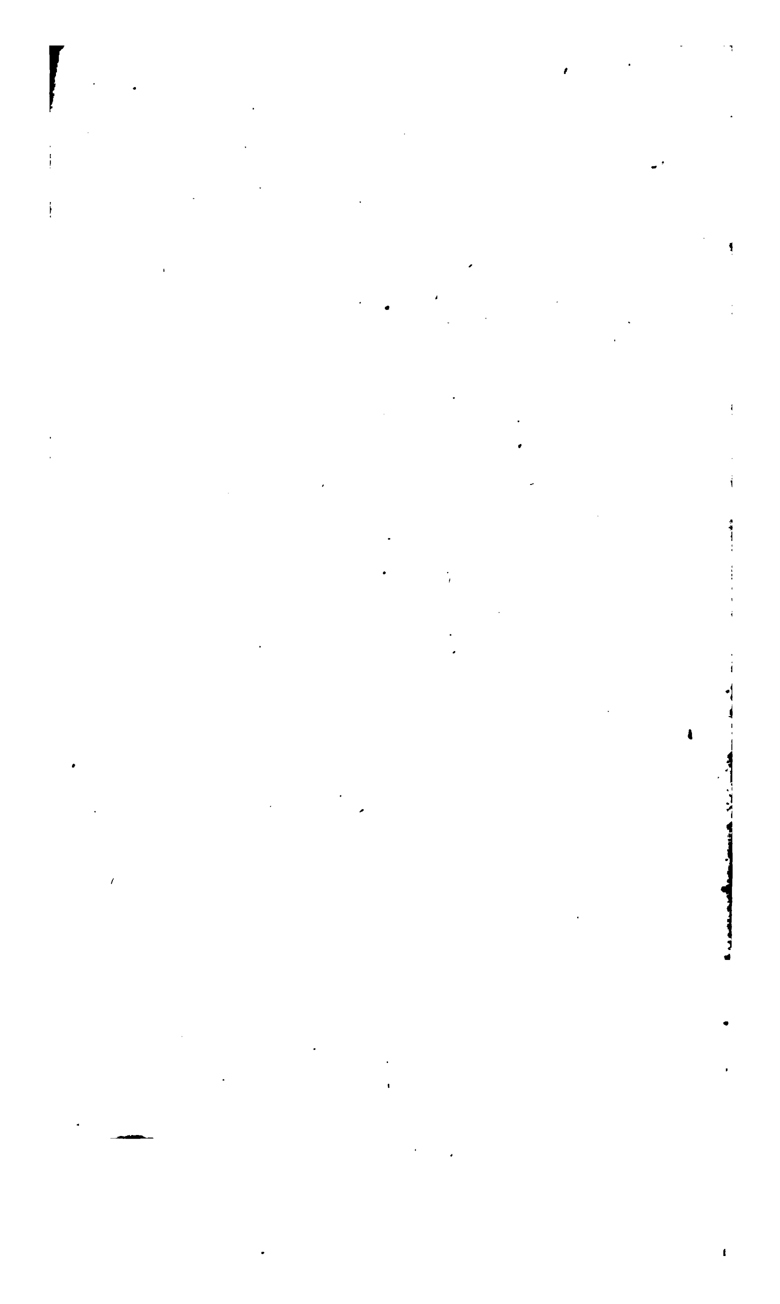




ŒUVRES
DE MONSIEUR
DE FONTENELLE.
TOME SECOND.





Clavaro inv. Cl. Duflos Sculp.

De l'Esprit et des appas,
L'Eventail et le Compas.

ŒUVRES

DE MONSIEUR

Bernard Le Bovier

DE FONTENELLE,

Des Académies, Françoiſe, des Sciences, des Belles-Lettres, de Londres, de Nancy, de Berlin, & de Rome.

NOUVELLE ÉDITION.

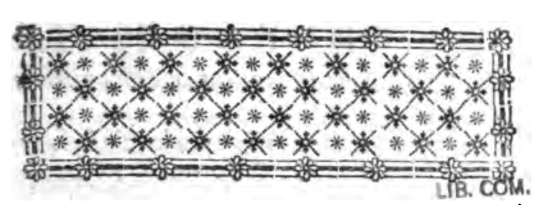
TOME SECOND.



A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez BRUNET, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoiſe, vis-à-vis la rue des Mathurins.

M. DCC. LII.



PRÉFACE.



E suis à peu près dans le même cas où se trouva Ciceron, lorsqu'il entreprit de mettre en sa Langue des matieres de Philosophie, qui jusque-là n'avoient été traitées qu'en Grec. Il nous apprend qu'on disoit que ses Ouvrages seroient fort inutiles, parce que ceux qui aiment la Philosophie s'étant bien donné la peine de la chercher dans les Livres Grecs, négligeroient après cela de la voir dans des Livres Latins qui ne seroient pas Originaux; & que ceux qui n'avoient pas de goût pour la Philosophie, ne se soucioient de la voir ni en Latin, ni en Grec.

A cela il répond qu'il arriveroit tout le contraire; que ceux qui n'étoient pas Philosophes seroient tentés de le devenir par la facilité de lire les Livres Latins; & que ceux qui l'étoient déja par la lecture des Livres Grecs, seroient bien aises de voir com-

ment ces choses-là avoient été maniées en Latin.

Ciceron avoit raison de parler ainsi. L'excellence de son génie, & la grande réputation qu'il avoit déja acquise, lui garantissoient le succès de cette nouvelle sorte d'Ouvrages qu'il donnoit au Public ; mais moi je suis bien éloigné d'avoir les mêmes sujets de confiance dans une entreprise presque pareille à la sienne. J'ai voulu traiter la Philosophie d'une maniere qui ne fût point Philosophique ; j'ai tâché de l'amener à un point où elle ne fût ni trop séche pour les Gens du monde, ni trop badine pour les Savans. Mais si on me dit à peu près comme à Ciceron, qu'un pareil Ouvrage n'est propre ni aux Savans qui n'y peuvent rien apprendre, ni aux Gens du monde qui n'auront point d'envie d'y rien apprendre, je n'ai garde de répondre ce qu'il répondit. Il se peut bien faire qu'en cherchant un milieu où la Philosophie convînt à tout le monde, j'en aye trouvé un où elle ne convienne à personne ; les milieux sont trop difficiles à tenir, & je ne crois pas qu'il me prenne envie de me mettre une seconde fois dans la même peine.

Je dois avertir ceux qui liront ce Livre, & qui ont quelque connoissance de la Physique, que je n'ai point du tout prétendu les instruire, mais seulement les divertir en leur

présentant d'une maniere un peu plus agréable & plus égayée, ce qu'ils savent déja plus solidement. J'avertis ceux à qui ces matieres sont nouvelles, que j'ai cru pouvoir les instruire & les divertir tout ensemble. Les premiers iront contre mon intention, s'ils cherchent ici de l'utilité; & les seconds, s'ils n'y cherchent que de l'agrément.

Je ne m'amuserai point à dire que j'ai choisi dans toute la Philosophie la matiere la plus capable de piquer la curiosité. Il semble que rien ne devroit nous intéresser davantage, que de savoir comment est fait ce Monde que nous habitons, s'il y a d'autres Mondes semblables, & qui soient habités aussi; mais après tout, s'inquiéte de tout cela qui veut. Ceux qui ont des pensées à perdre, les peuvent perdre sur ces sortes de sujets; mais tout le monde n'est pas en état de faire cette dépense inutile.

J'ai mis dans ces Entretiens une Femme que l'on instruit, & qui n'a jamais oui parler de ces choses-là. J'ai cru que cette fiction me serviroit & à rendre l'Ouvrage plus susceptible d'agrément, & à encourager les Dames par l'exemple d'une Femme, qui ne sortant jamais des bornes d'une personne qui n'a nulle teinture de Science, ne laisse pas d'entendre ce qu'on lui dit, & de ranger dans

ſa tête ſans confuſion les Tourbillons & les Mondes. Pourquoi des Femmes cederoient-elles à cette Marquiſe imaginaire, qui ne conçoit que ce qu'elle ne peut ſe diſpenſer de concevoir ?

A la vérité elle s'applique un peu ; mais qu'eſt-ce ici que s'appliquer ? Ce n'eſt pas pénétrer à force de méditation une choſe obſcure d'elle-même, ou expliquée obſcurément ; c'eſt ſeulement ne point lire ſans ſe repréſenter nettement ce qu'on lit. Je ne demande aux Dames pour tout ce Siſtême de Philoſophie, que la même application qu'il faut donner à la Princeſſe de Cléves, ſi on veut en ſuivre bien l'intrigue, & en connoître toute la beauté. Il eſt vrai que les idées de ce Livre-ci ſont moins familieres à la plupart des Femmes, que celles de la Princeſſe de Cléves ; mais elles n'en ſont pas plus obſcures, & je ſuis ſûr qu'à une ſeconde lecture tout au plus, il ne leur en ſera rien échapé.

Comme je n'ai pas prétendu faire un Siſtême en l'air, & qui n'eût aucun fondement, j'ai employé de vrais raiſonnemens de Phyſique, & j'en ai employé autant qu'il a été néceſſaire. Mais il ſe trouve heureuſement dans ce ſujet que les idées de Phyſique y ſont riantes d'elles-mêmes, & que dans le même temps qu'elles contentent la raiſon, elles donnent à

l'imagination un spectacle qui lui plaît autant que s'il étoit fait exprès pour elle.

Quand j'ai trouvé quelques morceaux qui n'étoient pas tout-à-fait de cette espece, je leur ai donné des ornemens étrangers. Virgile en a usé ainsi dans ses Georgiques, où il sauve le fond de sa matiere, qui est tout-à-fait séche, par des digressions fréquentes & souvent fort agréables. Ovide même en a fait autant dans l'Art d'aimer, quoique le fond de sa matiere fût infiniment plus agréable que tout ce qu'il y pouvoit mêler. Apparemment il a cru qu'il étoit ennuyeux de parler toujours d'une même chose, fût-ce de préceptes de galanterie. Pour moi qui avois plus besoin que lui du secours des digressions, je ne m'en suis pourtant servi qu'avec assés de ménagement. Je les ai autorisées par la liberté naturelle de la conversation; je ne les ai placées que dans les endroits où j'ai cru qu'on seroit bien aise de les trouver; j'en ai mis la plus grande partie dans les commencemens de l'Ouvrage, parce qu'alors l'esprit n'est pas encore assés accoutumé aux idées principales que je lui offre; enfin je les ai prises dans mon sujet même, ou assés proche de mon sujet.

Je n'ai rien voulu imaginer sur les Habitans des Mondes, qui fût entierement impossible & chimérique. J'ai tâché de dire tout ce

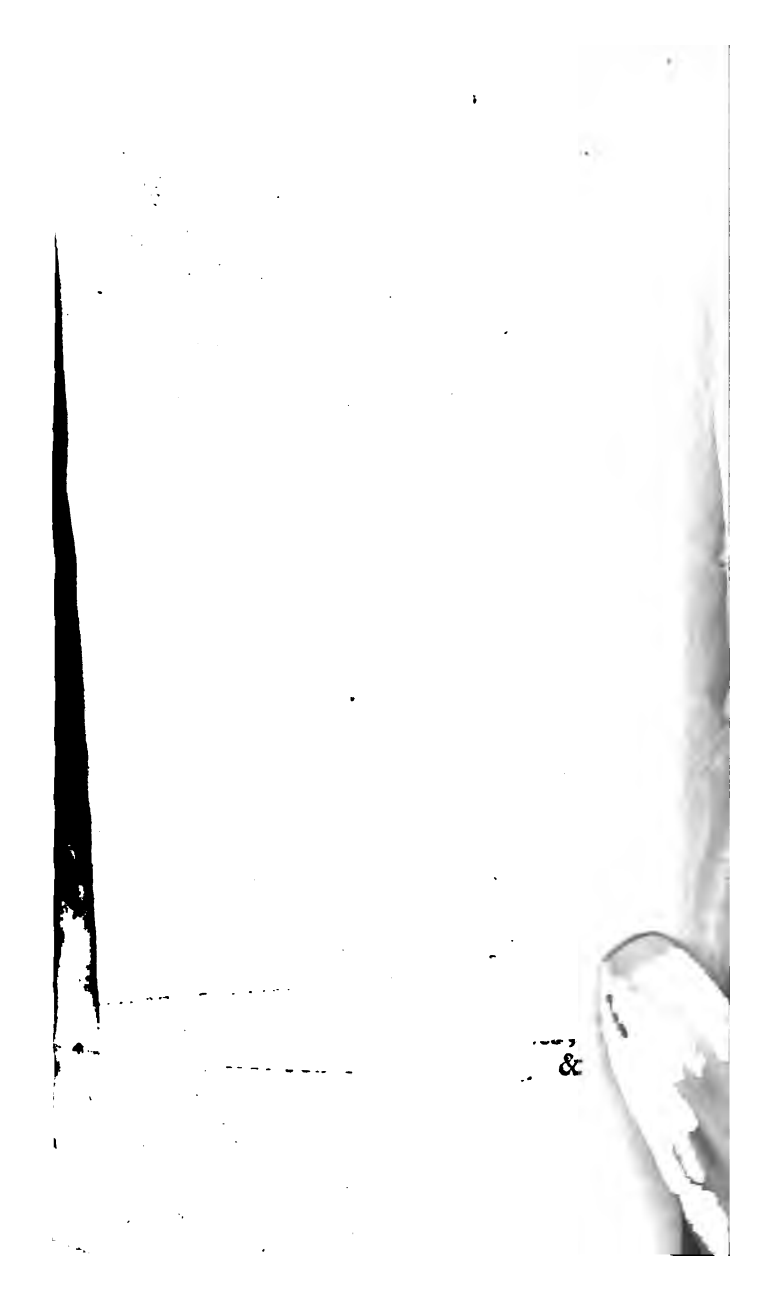
qu'on en pouvoit penser raisonnablement, & les visions même que j'ai ajoutées à cela, ont quelque fondement réel. Le vrai & le faux sont mêlés ici, mais ils y sont toujours aisés à distinguer. Je n'entreprens point de justifier un composé si bisarre; c'est-là le point le plus important de cet Ouvrage, & c'est cela justement dont je ne puis rendre raison.

Il ne me reste plus dans cette Préface qu'à parler à une sorte de personnes, mais ce seront peut être les plus difficiles à contenter, non que l'on n'ait à leur donner de fort bonnes raisons, mais parce qu'ils ont le privilége de ne se payer pas, s'ils ne veulent, de toutes les raisons qui sont bonnes. Ce sont les Gens scrupuleux, qui pourront s'imaginer qu'il y a du danger par rapport à la Religion, à mettre des Habitans ailleurs que sur la Terre. Je respecte jusqu'aux délicatesses excessives que l'on a sur le fait de la Religion, & celle la même je l'aurois respectée au point de ne la vouloir pas choquer dans cet Ouvrage, si elle étoit contraire à mon sentiment; mais ce qui va peut-être vous paroître surprenant, elle ne regarde pas seulement ce Sistême, où je remplis d'Habitans une infinité de Mondes. Il ne faut que démêler une petite erreur d'imagination. Quand on vous dit que la Lune est habitée, vous vous y representés aussi-tôt

les Hommes faits comme nous ; & puis, si vous ètes un peu Théologien, vous voilà plein de difficultés. La postérité d'Adam n'a pas pû s'étendre jusque dans la Lune, ni envoyer des colonies en ce Païs-là. Les Hommes qui sont dans la Lune ne sont donc pas Fils d'Adam. Or il seroit embarrassant dans la Théologie, qu'il y eût des Hommes qui ne descendissent pas de lui. Il n'est pas besoin d'en dire davantage, toutes les difficultés imaginables se réduisent à cela, & les termes qu'il faudroit employer dans une plus longue explication sont trop dignes de respect pour être mis dans un Livre aussi peu grave que celui-ci. L'objection roule donc toute entiere sur les Hommes de la Lune ; mais ce sont ceux qui la font, à qui il plaît de mettre des Hommes dans la Lune. Moi, je n'y en mets point ; j'y mets des Habitans qui ne sont point du tout des Hommes. Que sont-ils donc ? Je ne les ai point vûs, ce n'est pas pour les avoir vûs que j'en parle ; & ne soupçonnés pas que ce soit une défaite dont je me serve pour éluder votre objection, que de dire qu'il n'y a point d'Hommes dans la Lune ; vous verrés qu'il est impossible qu'il y en ait, selon l'idée que j'ai de la diversité infinie que la Nature doit avoir mise dans ses Ouvrages. Cette idée regne dans tout le Livre, & elle ne peut être contestée

d'aucun Philosophe. Ainsi je crois que je tendrai faire cette objection qu'à ceux qui leront de ces Entretiens sans les avoir Mais est-ce un sujet de me rassurer ? N c'en est un au contraire très-légitime de cra dre que l'objection ne me soit faite de bien endroits.

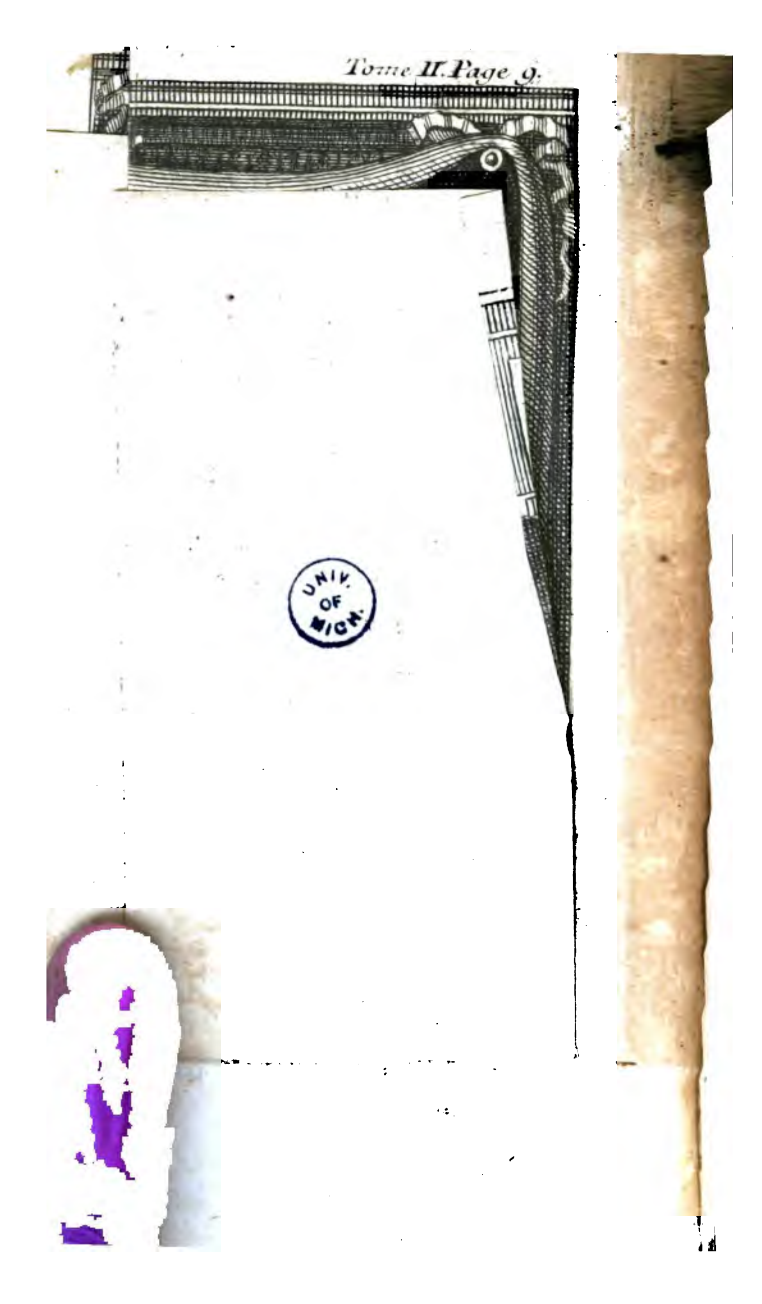




d'aucun Philoſophe. Ainſi jecrois que je n'entendrai faire cette objection qu'à ceux qui parleront de ces Entretiens ſans les avoir lûs. Mais eſt-ce un ſujet de me raſſurer ? Non, c'en eſt un au contraire très-légitime de craindre que l'objection ne me ſoit faite de bien des endroits.



&





ENTRETIENS SUR LA PLURALITÉ DES MONDES.

A MONSIEUR L...



OUS voulés, Monsieur, que je vous rende un compte exact de la maniere dont j'ai passé mon temps à la Campagne chés Madame la Marquise de G***. Savés-vous bien que ce compte exact sera un Livre; & ce qu'il y a de pis, un Livre de Philosophie? Vous vous attendés à des Fêtes, à des Parties de Jeu ou de Chasse, &

vous aurés des Planetes, des Mondes, des Tourbillons ; il n'a presque été question que de ces choses-là. Heureusement vous ètes Philosophe, & vous ne vous en moquerés pas tant qu'un autre. Peut-être même serés-vous bien aise que j'aie attiré Madame la Marquise dans le parti de la Philosophie. Nous ne pouvions faire une acquisition plus considérable, car je compte que la beauté & la jeunesse sont toujours des choses d'un grand prix. Ne croyés-vous pas que si la Sagesse elle-même vouloit se présenter aux hommes avec succès, elle ne feroit point mal de paroître sous une figure qui approchât un peu de celle de la Marquise ? Sur-tout si elle pouvoit avoir dans sa conversation les mêmes agrémens, je suis persuadé que tout le monde courroit après la Sagesse. Ne vous attendés pourtant pas à entendre des merveilles, quand je vous ferai le récit des Entretiens que j'ai eus avec cette Dame ; il faudroit presque avoir autant d'esprit qu'elle, pour répéter ce qu'elle a dit de la maniere dont elle l'a dit. Vous lui verrés seulement cette vivacité d'intelligence que vous lui connoissés. Pour

moi, je la tiens ſavante, à cauſe de l'extrême facilité qu'elle auroit à le devenir. Qu'eſt-ce qui lui manque? D'avoir ouvert les yeux ſur des Livres; cela n'eſt rien, & bien des gens l'ont fait toute leur vie, à qui je refuſerois, ſi j'oſois, le nom de Savans. Au reſte, Monſieur, vous m'aurés une obligation. Je ſai bien qu'avant que d'entrer dans le détail des Converſations que j'ai eues avec la Marquiſe, je ſerois en droit de vous décrire le Château où elle étoit allée paſſer l'Automne. On a ſouvent décrit des Châteaux pour de moindres occaſions; mais je vous ferai grace ſur cela. Il ſuffit que vous ſachiés que quand j'arrivai chés elle, je n'y trouvai point de Compagnie, & que j'en fus fort aiſe. Les deux premiers jours n'eurent rien de remarquable, ils ſe paſſerent à épuiſer les nouvelles de Paris d'où je venois; mais enſuite vinrent ces Entretiens dont je veux vous faire part. Je vous les diviſerai par Soirs, parce qu'effectivement nous n'eumes de ces Entretiens que les Soirs.

PREMIER SOIR.

Que la Terre est une Planete qui tourne sur elle-même, & autour du Soleil.

NOus allâmes donc un Soir après souper nous promener dans le Parc. Il faisoit un frais délicieux, qui nous récompensoit d'une journée fort chaude que nous avions essuyée. La Lune étoit levée il y avoit peut-être une heure, & ses rayons qui ne venoient à nous qu'entre les branches des Arbres, faisoient un agréable mélange d'un blanc fort vif, avec tout ce verd qui paroissoit noir. Il n'y avoit pas un nuage qui dérobât ou qui obscurcît la moindre Etoile ; elles étoient toutes d'un or pur & éclatant, & qui étoit encore relevé par le fond bleu où elles sont attachées. Ce spectacle me fit rêver, & peut-être sans la Marquise eussai-je rêvé assés long-temps ; mais la présence

d'une si aimable Dame ne me permit pas de m'abandonner à la Lune & aux Etoiles. Ne trouvés-vous pas, lui dis-je, que le jour même n'est pas si beau qu'une belle nuit ? Oui, me répondit-elle, la beauté du jour est comme une beauté blonde qui a plus de brillant ; mais la beauté de la nuit est une beauté brune qui est plus touchante. Vous ètes bien généreuse, repris-je, de donner cet avantage aux Brunes, vous qui ne l'ètes pas. Il est pourtant vrai que le jour est ce qu'il y a de plus beau dans la Nature, & que les Héroïnes de Roman, qui sont ce qu'il y a de plus beau dans l'imagination, sont presque toujours blondes. Ce n'est rien que la Beauté, répliqua-t-elle, si elle ne touche. Avoués que le jour ne vous eût jamais jetté dans une rêverie aussi douce que celle où je vous ai vû prêt de tomber tout à l'heure à la vûe de cette belle nuit. J'en conviens, répondis-je ; mais en récompense, une Blonde comme vous me feroit encore mieux rêver que la plus belle nuit du monde, avec toute sa beauté brune. Quand cela seroit vrai, répliqua-t-elle, je ne m'en contenterois pas. Je voudrois qne le jour,

puisque les Blondes doivent être dans ses interêts, fît aussi le même effet. Pourquoi les Amans, qui sont bons Juges de ce qui touche, ne s'adressent-ils jamais qu'à la nuit dans toutes les Chansons & dans toutes les Elegies que je connois? Il faut bien que la nuit ait leurs remercimens, lui dis-je; mais, reprit-elle, elle a aussi toutes leurs plaintes. Le jour ne s'attire point leurs confidences; d'où cela vient-il? C'est apparemment, répondis-je, qu'il n'inspire point je ne sai quoi de triste & de passionné. Il semble pendant la nuit que tout soit en repos. On s'imagine que les Etoiles marchent avec plus de silence que le Soleil; les objets que le Ciel présente sont plus doux, la vûe s'y arrête plus aisément; enfin on rêve mieux, parce qu'on se flatte d'être alors dans toute la Nature la seule personne occupée à rêver. Peut-être aussi que le spectacle du jour est trop uniforme, ce n'est qu'un Soleil & une voûte bleue; mais il se peut que la vûe de toutes ces Etoiles semées confusément, & disposées au hasard en mille figures différentes, favorise la rêverie, & un certain désordre de pensées où

l'on ne tombe point sans plaisir. J'ai toujours senti ce que vous me dites, reprit-elle, j'aime les Etoiles, & je me plaindrois volontiers du Soleil qui nous les efface. Ah! m'écriai-je, je ne puis lui pardonner de me faire perdre de vûe tous ces Mondes. Qu'appellés-vous tous ces Mondes, me dit-elle, en me regardant, & en se tournant vers moi? Je vous demande pardon, répondis-je. Vous m'avés mis sur ma folie, & aussi-tôt mon imagination s'est échapée. Quelle est donc cette folie, reprit elle? Hélas! répliquai-je, je suis bien fâché qu'il faille vous l'avouer, je me suis mis dans la tête que chaque Etoile pourroit bien être un Monde. Je ne jurerois pourtant pas que cela fût vrai; mais je le tiens pour vrai, parce qu'il me fait plaisir à croire. C'est une idée qui me plaît, & qui s'est placée dans mon esprit d'une maniere riante. Selon moi, il n'y a pas jusqu'aux vérités à qui l'agrément ne soit nécessaire. Et bien, reprit-elle, puisque votre folie est si agréable, donnés-la-moi, je croirai sur les Etoiles tout ce que vous voudrés, pourvû que j'y trouve du plaisir. Ah! Madame,

répondis-je bien vîte, ce n'eſt pas un plaiſir comme celui que vous auriés à une Comédie de Moliere ; c'en eſt un qui eſt je ne ſai où dans la raiſon, & qui ne fait rire que l'eſprit. Quoi donc, reprit-elle, croyés-vous qu'on ſoit incapable des plaiſirs qui ne ſont que dans la raiſon ? Je veux tout à l'heure vous faire voir le contraire, apprenés-moi vos Etoiles. Non, répliquai-je, il ne me ſera point reproché que dans un Bois, à dix heures du ſoir, j'aie parlé de Philoſophie à la plus aimable perſonne que je connoiſſe. Cherchés ailleurs vos Philoſophes.

J'eus beau me défendre encore quelque temps ſur ce ton-là, il fallut ceder. Je lui fis du moins promettre pour mon honneur, qu'elle me garderoit le ſecret ; & quand je fus hors d'état de m'en pouvoir dédire, & que je voulus parler, je vis que je ne ſavois par où commencer mon diſcours : car avec une perſonne comme elle, qui ne ſavoit rien en matiere de Phyſique, il falloit prendre les choſes de bien loin, pour lui prouver que la Terre pouvoit être une Planete, & les Planetes autant de Terres, & toutes les Etoiles

autant

autant de Soleils qui éclairoient des Mondes. J'en revenois toujours à lui dire qu'il auroit mieux valu s'entretenir de bagatelles, comme toutes personnes raisonnables auroient fait en notre place. A la fin cependant, pour lui donner une idée générale de la Philosophie, voici par où je commençai.

Toute la Philosophie, lui dis-je, n'est fondée que sur deux choses, sur ce qu'on a l'esprit curieux & les yeux mauvais; car si vous aviés les yeux meilleurs que vous ne les avés, vous verriés bien si les Etoiles sont des Soleils qui éclairent autant de Mondes, ou si elles n'en sont pas; & si d'un autre côté vous étiés moins curieuse, vous ne vous soucieriés pas de le savoir, ce qui reviendroit au même: mais on veut savoir plus qu'on ne voit, c'est-là la difficulté. Encore si ce qu'on voit, on le voyoit bien, ce seroit toujours autant de connu; mais on le voit tout autrement qu'il n'est. Ainsi les vrais Philosophes passent leur vie à ne point croire ce qu'ils voyent, & à tâcher de deviner ce qu'ils ne voyent point; & cette condition n'est

pas, ce me semble, trop à envier. Sur cela je me figure toujours que la Nature est un grand Spectacle qui ressemble à celui de l'Opera. Du lieu où vous ètes à l'Opera, vous ne voyés pas le Théatre tout-à-fait comme il est ; on a disposé les Décorations & les Machines pour faire de loin un effet agréable, & on cache à votre vûe ces roues & ces contre-poids qui font tous les mouvemens. Aussi ne vous embarrassés-vous guére de deviner comment tout cela joue. Il n'y a peut-être que quelque Machiniste caché dans le Parterre, qui s'inquiéte d'un vol qui lui aura paru extraordinaire, & qui veut absolument démêler comment ce vol a été exécuté. Vous voyés bien que ce Machiniste-là est assés fait comme les Philosophes. Mais ce qui, à l'égard des Philosophes, augmente la difficulté, c'est que dans les Machines que la Nature présente à nos yeux, les cordes sont parfaitement bien cachées, & elles le sont si bien, qu'on a été long-temps à deviner ce qui causoit les mouvemens de l'Univers. Car représentés-vous tous les Sages à l'Opera, ces Pithagores, ces Platons, ces Aristotes,

& tous ces gens dont le nom fait aujourd'hui tant de bruit à nos oreilles, supposons qu'ils voyoient le vol de Phaëton que les Vents enlevent, qu'ils ne pouvoient découvrir les cordes, & qu'ils ne savoient point comment le derriere du Théatre étoit disposé. L'un d'eux disoit : *C'est une certaine Vertu secrette qui enleve Phaëton.* L'autre, *Phaëton est composé de certains nombres qui le font monter.* L'autre, *Phaëton a une certaine amitié pour le haut du Théatre ; il n'est point à son aise quand il n'y est pas.* L'autre, *Phaëton n'est pas fait pour voler, mais il aime mieux voler que de laisser le haut du Théatre vuide ;* & cent autres rêveries que je m'étonne qui n'ayent perdu de réputation toute l'Antiquité. A la fin Descartes & quelques autres Modernes sont venus, qui ont dit : *Phaëton monte, parce qu'il est tiré par des cordes, & qu'un poids plus pesant que lui descend.* Ainsi on ne croit plus qu'un corps se remue, s'il n'est tiré, ou plutôt poussé par un autre corps ; on ne croit plus qu'il monte ou qu'il descende, si ce n'est par l'effet d'un contre-poids ou d'un ressort ; & qui verroit la Nature telle qu'elle est, ne verroit que le derriere du Théa-

tre de l'Opera. A ce compte, dit la Marquise, la Philosophie est devenue bien méchanique ? Si méchanique, répondis-je, que je crains qu'on en ait bientôt honte. On veut que l'Univers ne soit en grand, que ce qu'une Montre est en petit, & que tout s'y conduise par des mouvemens réglés qui dépendent de l'arrangement des parties. Avoués la vérité. N'avés-vous pas eu quelquefois une idée plus sublime de l'Univers, & ne lui avés-vous point fait plus d'honneur qu'il ne méritoit ? J'ai vû des gens qui l'en estimoient moins, depuis qu'ils l'avoient connu. Et moi, répliqua-t-elle, je l'en estime beaucoup plus, depuis que je sai qu'il ressemble à une Montre. Il est surprenant que l'ordre de la Nature, tout admirable qu'il est, ne roule que sur des choses si simples.

Je ne sai pas, lui répondis-je, qui vous a donné des idées si saines, mais en vérité il n'est pas trop commun de les avoir. Assés de gens ont toujours dans la tête un faux Merveilleux envelopé d'une obscurité qu'ils respectent. Ils n'admirent la Nature, que parce qu'ils la croyent une espéce de Ma-

gie où l'on n'entend rien ; & il est sûr qu'une chose est deshonorée auprès d'eux, dès qu'elle peut être conçue. Mais, Madame, continuai-je, vous êtes si bien disposée à entrer dans tout ce que je veux vous dire, que je crois que je n'ai qu'à tirer le rideau, & à vous montrer le Monde.

De la Terre où nous sommes, ce que nous voyons de plus éloigné, c'est ce Ciel bleu, cette grande voûte où il semble que les Etoiles sont attachées comme des cloux. On les appelle Fixes, parce qu'elles ne paroissent avoir que le mouvement de leur Ciel, qui les emporte avec lui d'Orient en Occident. Entre la Terre & cette derniere voûte des Cieux, sont suspendus à différentes hauteurs, le Soleil, la Lune, & les cinq autres Astres qu'on appelle des Planetes, Mercure, Venus, Mars, Jupiter & Saturne. Ces Planetes n'étant point attachées à un même Ciel, ayant des mouvemens inégaux, elles se regardent diversement, & figurent diversement ensemble ; au lieu que les Etoiles Fixes sont toujours dans la même situation les unes à l'égard des autres : le Chariot, par exemple, que

vous voyés qui est formé de ces sept Etoiles, a toujours été fait comme il est, & le sera encore long-temps ; mais la Lune est tantôt proche du Soleil, tantôt elle en est éloignée, & il en va de même des autres Planetes. Voilà comme les choses parurent à ces anciens Bergers de Chaldée, dont le grand loisir produisit les premieres observations, qui ont été le fondement de l'Astronomie ; car l'Astronomie est née dans la Chaldée, comme la Géometrie naquit, dit-on, en Egypte, où les inondations du Nil, qui confondoient les bornes des champs, furent cause que chacun voulut inventer des mesures exactes pour reconnoître son champ d'avec celui de son voisin. Ainsi l'Astronomie est fille de l'Oisiveté, la Géometrie est fille de l'Interêt ; & s'il étoit question de la Poësie, nous trouverions apparemment qu'elle est fille de l'Amour.

Je suis bien aise, dit la Marquise, d'avoir appris cette généalogie des Sciences, & je vois bien qu'il faut que je m'en tienne à l'Astronomie. La Géometrie, selon ce que vous me dites, demanderoit une ame plus interessée

que je ne l'ai, & la Poësie en demanderoit une plus tendre, mais j'ai autant de loisir que l'Astronomie en peut demander. Heureusement encore nous sommes à la Campagne, & nous y menons quasi une vie pastorale ; tout cela convient à l'Astronomie. Ne vous y trompés pas, Madame, repris-je. Ce n'est pas la vraie vie pastorale, que de parler des Planetes & des Etoiles Fixes. Voyés si c'est à cela que les Gens de l'Astrée passent leur temps. Oh! répondit-elle, cette sorte de Bergerie-là est trop dangereuse. J'aime mieux celle de ces Chaldéens dont vous me parliés. Recommencés un peu, s'il vous plaît, à me parler Chaldéen. Quand on eut reconnu cette disposition des Cieux que vous m'avés dite, de quoi fut-il question? Il fut question, repris-je, de deviner comment toutes les parties de l'Univers devoient être arrangées, & c'est là ce que les Savans appellent faire un Sistême. Mais avant que je vous explique le premier des Sistêmes, il faut que vous remarquiés, s'il vous plaît, que nous sommes tous faits naturellement comme un certain Fou Athénien dont vous avés entendu

parler, qui s'étoit mis dans la fantaisie que tous les Vaisseaux qui abordoient au Port de Pirée, lui appartenoient. Notre folie à nous autres, est de croire aussi que toute la Nature, sans exception, est destinée à nos usages; & quand on demande à nos Philosophes, à quoi sert ce nombre prodigieux d'Etoiles Fixes, dont une partie suffiroit pour faire ce qu'elles font toutes, ils vous répondent froidement qu'elles servent à leur réjouir la vûe. Sur ce principe on ne manqua pas d'abord de s'imaginer qu'il falloit que la Terre fût en repos au centre de l'Univers, tandis que tous les Corps célestes qui étoient faits pour elle, prendroient la peine de tourner à l'entour pour l'éclairer. Ce fut donc au-dessus de la Terre qu'on plaça la Lune, & au-dessus de la Lune on plaça Mercure, ensuite Venus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne. Au-dessus de tout cela étoit le Ciel des Etoiles Fixes. La Terre se trouvoit justement au milieu des Cercles que décrivent ces Planetes, & ils étoient d'autant plus grands, qu'ils étoient plus éloignés de la Terre, & par conséquent les Planetes plus éloignées employoient

ployoient plus de temps à faire leur cours, ce qui effectivement est vrai. Mais je ne sai pas, interrompit la Marquise, pourquoi vous semblés n'approuver pas cet ordre-là dans l'Univers; il me paroît assés net & assés intelligible, & pour moi je vous déclare que je m'en contente. Je puis me vanter, repliquai-je, que je vous adoucis bien tout ce Systême. Si je vous le donnois tel qu'il a été conçu par Ptolomée son Auteur, ou par ceux qui y ont travaillé après lui, il vous jetteroit dans une épouvante horrible. Comme les mouvemens des Planetes ne sont pas si réguliers, qu'elles n'aillent tantôt plus vîte, tantôt plus lentement, tantôt en un sens, tantôt en un autre, & qu'elles ne soient quelquefois plus éloignées de la Terre, quelquefois plus proches; les Anciens avoient imaginé je ne sai combien de Cercles differemment entrelassés les uns dans les autres, par lesquels ils sauvoient toutes ces bisarreries. L'embarras de tous ces Cercles étoit si grand, que dans un temps où l'on ne connoissoit encore rien de meilleur, un Roi de Castille, grand Mathématicien, mais apparemment

gne extraordinaire ; tout ce qu'elle pourra faire d'une maniere qui lui coûtera un peu moins, quand ce moins ne seroit presque rien, soyés sûre qu'elle ne le fera que de cette maniere-là. Cette épargne néanmoins s'accorde avec une magnificence surprenante qui brille dans tout ce qu'elle a fait. C'est que la magnificence est dans le dessein, & l'épargne dans l'exécution. Il n'y a rien de plus beau qu'un grand dessein que l'on éxécute à peu de frais. Nous autres nous sommes sujets à renverser souvent tout cela dans nos idées. Nous mettons l'épargne dans le dessein qu'a eu la Nature, & la magnificence dans l'exécution. Nous lui donnons un petit dessein, qu'elle exécute avec dix fois plus de dépense qu'il ne faudroit ; cela est tout-à-fait ridicule. Je serai bien aise, dit-elle, que le Systême dont vous m'allés parler imite de fort près la Nature ; car ce grand ménage-là tournera au profit de mon imagination, qui n'aura pas tant de peine à comprendre ce que vous me dirés. Il n'y a plus ici d'embarras inutiles, repris-je. Figurés-vous un Allemand nommé Copernic, qui fait main-basse sur tous ces Cercles

différens, & sur tous ces Cieux solides qui avoient été imaginés par l'Antiquité. Il détruit les uns, il met les autres en piéces. Saisi d'une noble fureur d'Astronome, il prend la Terre & l'envoye bien loin du centre de l'Univers où elle s'étoit placée, & dans ce centre il y met le Soleil, à qui cet honneur étoit bien mieux dû. Les Planetes ne tournent plus autour de la Terre, & ne l'enferment plus au milieu du cercle qu'elles décrivent. Si elles nous éclairent, c'est en quelque sorte par hasard, & parce qu'elles nous rencontrent en leur chemin. Tout tourne présentement autour du Soleil, la Terre y tourne elle-même, & pour la punir du long repos qu'elle s'étoit attribué, Copernic la charge le plus qu'il peut de tous les mouvemens quelle donnoit aux Planetes & aux Cieux. Enfin de tout cet équipage céleste dont cette petite Terre se faisoit accompagner & environner, il ne lui est demeuré que la Lune qui tourne encore autour d'elle. Attendés un peu, dit la Marquise, il vient de vous prendre un enthousiasme qui vous a fait expliquer les choses si pompeusement, que je ne crois pas

les avoir entendues. Le Soleil est au centre de l'Univers, & là il est immobile; après lui, qu'est-ce qui suit? C'est Mercure, répondis-je, il tourne autour du Soleil, ensorte que le Soleil est à peu près le centre du cercle que Mercure décrit. Au-dessus de Mercure est Vénus, qui tourne de même autour du Soleil. Ensuite vient la Terre, qui étant plus élevée que Mercure & Vénus, décrit autour du Soleil un plus grand Cercle que ces Planetes. Enfin suivent Mars, Jupiter, Saturne, selon l'ordre où je vous les nomme; & vous voyés bien que Saturne doit décrire autour du Soleil le plus grand Cercle de tous, aussi employe-t-il plus de temps qu'aucune autre Planete à faire sa révolution. Et la Lune? Vous l'oubliés, interrompit-elle. Je la retrouverai bien, repris-je. La Lune tourne autour de la Terre, & ne l'abandonne point; mais comme la Terre avance toujours dans le Cercle qu'elle décrit autour du Soleil, la Lune la suit, en tournant toujours autour d'elle; & si elle tourne autour du Soleil, ce n'est que pour ne point quitter la Terre.

Je vous entens, répondit-elle, &

j'aime la Lune, de nous être restée lorsque toutes les autres Planetes nous abandonnoient. Avoués que si votre Allemand eût pû nous la faire perdre, il l'auroit fait volontiers; car je vois dans tout son procédé qu'il étoit bien mal intentionné pour la Terre. Je lui sai bon gré, répliquai-je, d'avoir rabattu la vanité des hommes, qui s'étoient mis à la plus belle place de l'Univers, & j'ai du plaisir à voir présentement la Terre dans la foule des Planetes. Bon, répondit-elle, croyés-vous que la vanité des hommes s'étende jusqu'à l'Astronomie? Croyés-vous m'avoir humiliée, pour m'avoir appris que la Terre tourne autour du Soleil? Je vous jure que je ne m'en estime pas moins. Mon Dieu, Madame, repris-je, je sai bien qu'on sera moins jaloux du rang qu'on tient dans l'Univers, que de celui qu'on croit devoir tenir dans une chambre, & que la préséance de deux Planetes ne sera jamais une si grande affaire que celle de deux Ambassadeurs. Cependant la même inclination qui fait qu'on veut avoir la place la plus honorable dans une cérémonie, fait qu'un Philosophe

dans un Systême se met au centre du Monde, s'il peut. Il est bien aise que tout soit fait pour lui; il suppose peut-être sans s'en appercevoir ce principe qui le flatte, & son cœur ne laisse pas de s'intéresser à une affaire de pure spéculation. Franchement, répliqua-t-elle, c'est-là une calomnie que vous avés inventée contre le Genre humain. On n'auroit donc jamais dû recevoir le Systême de Copernic, puisqu'il est si humiliant. Aussi, repris-je, Copernic lui-même se défioit-il fort du succès de son opinion. Il fut très-long-temps à ne la vouloir pas publier. Enfin il s'y résolut, à la priere de Gens très-considérables; mais aussi le jour qu'on lui apporta le premier Exemplaire imprimé de son Livre, savés-vous ce qu'il fit? Il mourut. Il ne voulut point essuyer toutes les contradictions qu'il prévoyoit, & se tira habilement d'affaire. Ecoutés, dit la Marquise, il faut rendre justice à tout le monde. Il est sûr qu'on a de la peine à s'imaginer qu'on tourne autour du Soleil; car enfin on ne change point de place, & on se retrouve toujours le matin où l'on s'étoit couché le soir. Je vois, ce me sem-

ble, à votre air, que vous m'allés dire que comme la Terre toute entiere marche ..... Assurément, interrompis-je, c'est la même chose que si vous vous endormiés dans un Bateau qui allât sur la Riviere, vous vous retrouveriés à votre réveil dans la même place & dans la même situation à l'égard de toutes les parties du Bateau. Oui; mais, répliqua t-elle voici une différence, je trouverois à mon réveil le rivage changé, & cela me feroit bien voir que mon Bateau auroit changé de place. Mais il n'en va pas de même de la Terre, j'y retrouve toutes choses comme je les avois laissées. Non pas, Madame, répondis-je, non pas, le rivage est changé aussi. Vous savés qu'au-delà de tous les Cercles des Planetes sont les Etoiles Fixes, voilà notre rivage. Je suis sur la Terre, & la Terre décrit un grand Cercle autour du Soleil. Je regarde au centre de ce Cercle, j'y vois le Soleil. S'il n'effaçoit point les Etoiles, en poussant ma vûe en ligne droite au-delà du Soleil, je le verrois nécessairement répondre à quelques Etoiles Fixes; mais je vois aisément pendant la nuit à quelles Etoi-

les il a répondu le jour, & c'est exactement la même chose. Si la Terre ne changeoit point de place sur le Cercle où elle est, je verrois toujours le Soleil répondre aux mêmes Etoiles Fixes; mais dès que la Terre change de place, il faut que je la voye répondre à d'autres Etoiles. C'est-là le rivage qui change tous les jours; & comme la Terre fait son Cercle en un an autour du Soleil, je vois le Soleil en l'espace d'une année répondre successivement à diverses Etoiles Fixes qui composent un Cercle. Ce Cercle s'appelle le Zodiaque. Voulés-vous que je vous fasse ici une figure sur le sable? Non, répondit-elle, je m'en passerai bien, & puis cela donneroit à mon Parc un air savant que je ne veux pas qu'il ait. N'ai-je pas oui dire qu'un Philosophe qui fut jetté par un naufrage dans une Isle qu'il ne connoissoit point, s'écria à ceux qui le suivoient, en voyant de certaines figures, des lignes & des cercles tracés sur le bord de la Mer: *Courage, Compagnons, l'Isle est habitée, voici des pas d'hommes?* Vous jugés bien qu'il ne m'appartient point de faire de ces pas-là, & qu'il ne faut pas qu'on en voye ici.

Il vaut mieux en effet, répondis-je, qu'on n'y voye que des pas d'Amans, c'est-à dire, votre nom & vos chiffres gravés sur l'écorce des arbres par la main de vos Adorateurs. Laissons-là, je vous prie, les Adorateurs, reprit-elle, & parlons du Soleil. J'entens bien comment nous nous imaginons qu'il décrit le Cercle que nous décrivons nous-mêmes; mais ce tour ne s'acheve qu'en un an, & celui que le Soleil fait tous les jours sur notre tête, comment se fait-il? Avés-vous remarqué, lui répondis-je, qu'une boule qui rouleroit sur cette allée auroit deux mouvemens? Elle iroit vers le bout de l'allée, & en même temps elle tourneroit plusieurs fois sur elle-même, ensorte que la partie de cette boule qui est en haut descendroit en bas, & que celle d'en bas monteroit en haut. La Terre fait la même chose. Dans le temps qu'elle avance sur le Cercle qu'elle décrit en un an autour du Soleil, elle tourne sur elle-même en vingt-quatre heures; ainsi en vingt-quatre heures chaque partie de la Terre perd le Soleil, & le recouvre, & à mesure qu'en tournant on va vers le côté où

eſt le Soleil, il ſemble qu'il s'éleve; & quand on commence à s'en éloigner, en continuant le tour, il ſemble qu'il s'abaiſſe. Cela eſt aſſés plaiſant, dit-elle, la Terre prend tout ſur ſoi, & le Soleil ne fait rien. Et quand la Lune & les autres Planetes & les Etoiles Fixes paroiſſent faire un tour ſur notre tête en vingt-quatre heures, c'eſt donc auſſi une imagination? Imagination pure, repris-je, qui vient de la même cauſe. Les Planetes font ſeulement leurs Cercles autour du Soleil en des temps inégaux ſelon leurs diſtances inégales, & celle que nous voyons aujourd'hui répondre à un certain point du Zodiaque, ou de ce Cercle d'Etoiles Fixes, nous la voyons demain à la même heure répondre à un autre point, tant parce qu'elle a avancé ſur ſon Cercle, que parce que nous avons avancé ſur le nôtre. Nous marchons, & les autres Planetes marchent auſſi, mais plus ou moins vîte que nous; cela nous met dans différens points de vûe à leur égard, & nous fait paroître dans leur cours des biſarreries dont il n'eſt pas néceſſaire que je vous parle. Il ſuffit que vous ſachiés que ce qu'il y a

d'irrégulier dans les Planetes, ne vient que de la diverſe maniere dont notre mouvement nous les fait rencontrer, & qu'au fond elles ſont toutes très-réglées. Je conſens qu'elles le ſoient, dit la Marquiſe, mais je voudrois bien que leur régularité coutât moins à la Terre; on ne l'a guére ménagée, & pour une groſſe maſſe auſſi peſante qu'elle eſt, on lui demande bien de l'agilité. Mais lui répondis je, aimeriés-vous mieux que le Soleil, & tous les autres Aſtres qui ſont de très-grands Corps, fiſſent en vingt-quatre heures autour de la Terre un tour immenſe? que les Etoiles Fixes qui ſeroient dans le plus grand Cercle, parcouruſſent en un jour plus de vingt-ſept mille ſix cens ſoixante fois deux cens millions de lieues? Car il faut que tout cela arrive, ſi la Terre ne tourne pas ſur elle-même en vingt-quatre heures. En vérité, il eſt bien plus raiſonnable qu'elle faſſe ce tour, qui n'eſt tout au plus que de neuf mille lieues. Vous voyés bien que neuf mille lieues en comparaiſon de l'horrible nombre que je viens de vous dire, ne ſont qu'une bagatelle.

Oh! répliqua la Marquiſe, le Soleil

& les Aſtres ſont tout de feu, le mouvement ne leur coûte rien; mais la Terre ne paroît guére portative. Et croiriés-vous, repris-je, ſi vous n'en aviés l'expérience, que ce fût quelque choſe de bien portatif, qu'un gros Navire monté de cent cinquante piéces de Canon, chargé de plus de trois mille hommes, & d'une très-grande quantité de Marchandiſes? Cependant il ne faut qu'un petit ſouffle de vent pour le faire aller ſur l'eau, parce que l'eau eſt liquide, & que ſe laiſſant diviſer avec facilité, elle réſiſte peu au mouvement du Navire; ou s'il eſt au milieu d'une Riviere, il ſuivra ſans peine le fil de l'eau, parce qu'il n'y a rien qui le retienne. Ainſi la Terre toute maſſive qu'elle eſt, eſt aiſément portée au milieu de la matiere céleſte, qui eſt infiniment plus fluide que l'eau, & qui remplit tout ce grand eſpace où nagent les Planetes. Et où faudroit-il que la Terre fût cramponnée pour réſiſter au mouvement de cette matierre céleſte, & ne s'y pas laiſſer emporter? C'eſt comme ſi une petite boule de bois pouvoit ne pas ſuivre le courant d'une Riviere.

Mais, répliqua-t-elle encore, comment la Terre avec tout son poids se soutient-elle sur votre matiere céleste, qui doit être bien légere, puisqu'elle est si fluide? Ce n'est pas à dire, répondis-je, que ce qui est fluide en soit plus léger. Que dites-vous de notre gros Vaisseau, qui avec tout son poids est plus léger que l'eau, puisqu'il y surnage? Je ne veux plus vous dire rien, dit-elle comme en colere, tant que vous aurés le gros Vaisseau. Mais m'assurés-vous bien qu'il n'y ait rien à craindre sur une pirouette aussi légere que vous me faites la Terre? Et bien, lui répondis-je, faisons porter la Terre par quatre Eléphans, comme font les Indiens. Voici bien un autre Systême, s'écria-t-elle. Du moins j'aime ces Gens-là d'avoir pourvû à leur sûreté, & fait de bons fondemens; au lieu que nous autres Coperniciens, nous sommes assés inconsidérés pour vouloir bien nager à l'avanture dans cette matiere céleste. Je gage que si les Indiens savoient que la Terre fût le moins du monde en péril de se mouvoir, ils doubleroient les Eléphans.

Cela le méritéroit bien, repris-je, en riant de sa pensée, il ne faut point s'épargner les Eléphans pour dormir en assurance; & si vous en avés besoin pour cette nuit, nous en mettrons dans notre Systême autant qu'il vous plaira; ensuite nous les retrancherons peu à peu, à mesure que vous vous rassurerés. Sérieusement, reprit elle, je ne crois pas dès-à-présent qu'ils me soient fort nécessaires, & je me sens assés de courage pour oser tourner. Vous irés encore plus loin, répliquai-je, vous tournerés avec plaisir, & vous vous ferés sur ce Systême des idées réjouissantes. Quelquefois, par exemple je me figure que je suis suspendu en l'air, & que j'y demeure sans mouvement pendant que la Terre tourne sous moi en vingt-quatre heures. Je vois passer sous mes yeux tous ces visages différens, les uns blancs, les autres noirs, les autres basanés, les autres olivâtres. D'abord ce sont des Chapeaux, & puis des Turbans, & puis des Têtes chevelues, & puis des Têtes rasées; tantot des Villes à clochers, tantôt des Villes à longues aiguilles qui ont des Croissans, tantôt des Villes à

Tours

Tours de Porcelaine, tantôt de grands Pays qui n'ont que des Cabanes; ici des vastes Mers; là des déserts épouventables; enfin toute cette variété infinie qui est sur la surface de la Terre.

En vérité, dit-elle, tout cela mériteroit bien que l'on donnât vingt-quatre heures de son temps à le voir. Ainsi donc dans le même lieu où nous sommes à présent, je ne dis pas dans ce Parc, mais dans ce même lieu, à le prendre dans l'Air, il y passe continuellement d'autres Peuples qui prennent notre place; & au bout de vingt-quatre heures nous y revenons.

Copernic, lui répondis-je, ne le comprendroit pas mieux. D'abord il passera par ici des Anglois qui raisonneront peut-être de quelque dessein de Politique avec moins de gaieté que nous ne raisonnons de notre Philosophie; ensuite viendra une grande Mer, & il se pourra trouver en ce lieu-là quelque Vaisseau qui n'y sera pas si à son aise que nous. Après cela paroîtront des Iroquois, en mangeant tout vif quelque prisonnier de guerre, qui fera semblant de ne s'en pas soucier; des Femmes de la Terre de Jesso, qui n'em-

ployeront tout leur temps qu'à préparer le Repas de leurs Maris, & à se peindre de bleu les lévres & les sourcils pour plaire aux plus vilains hommes du monde; des Tartares qui iront fort dévotement en Pélerinage vers ce Grand Prêtre qui ne sort jamais d'un lieu obscur, où il n'est éclairé que par des Lampes, à la lumiere desquelles on l'adore; de belles Circassiennes qui ne feront aucune façon d'accorder tout au premier venu, hormis ce qu'elles croyent qui appartient essentiellement à leurs Maris; de petits Tartares qui iront voler des Femmes pour les Turcs & pour les Persans; enfin nous, qui débiterons peut-être encore des rêveries.

Il est assés plaisant, dit la Marquise, d'imaginer ce que vous venés de me dire; mai si je voyois tout cela d'en haut, je voudrois avoir la liberté de hâter ou d'arrêter le mouvement de la Terre, selon que les objets me plairoient plus ou moins, & je vous assure que je ferois passer bien vîte ceux qui s'embarrassent de politique, ou qui mangent leurs ennemis; mais il y en a d'autres pour qui j'aurois de la curiosité,

J'en aurois pour ces belles Circassiennes, par exemple, qui ont un usage si particulier. Mais il me vient une difficulté sérieuse. Si la Terre tourne, nous changeons d'Air à chaque moment, & nous respirons toujours celui d'un autre Pays. Nullement, Madame, répondis-je, l'Air qui environne la Terre ne s'étend que jusqu'à une certaine hauteur, peut-être jusqu'à vingt lieues tout au plus; il nous suit, & tourne avec nous. Vous avés vû quelquefois l'ouvrage d'un Ver à Soie, ou ces Coques que ces petits Animaux travaillent avec tant d'art pour s'y emprisonner. Elles sont d'une soie fort serrée, mais elles sont couvertes d'un certain duvet fort léger & fort lâche. C'est ainsi que la Terre, qui est assés solide, est couverte depuis sa surface jusqu'à une certaine hauteur, d'une espéce de duvet, qui est l'Air, & toute la Coque de Ver à Soie tourne en même temps. Au-delà de l'Air est la matiere céleste, incomparablement plus pure, plus subtile, & même plus agitée qu'il n'est.

Vous me présentés la Terre sous des idées bien méprisables, dit la Marquise. C'est pourtant sur cette Coque

de Ver à Soie qu'il se fait de si grands Travaux, de si grandes Guerres, & qu'il régne de tous côtés une si grande agitation. Oui, répondis-je, & pendant ce temps-là la Nature qui n'entre point en connoissance de tous ces petits mouvemens particuliers, nous emporte tous ensemble d'un mouvement général, & se joue de la petite boule.

Il me semble, reprit-elle, qu'il est ridicule d'être sur quelque chose qui tourne, & de se tourmenter tant; mais le malheur est qu'on n'est pas assuré qu'on tourne; car enfin, à ne vous rien céler, toutes les précautions que vous prenés pour empêcher qu'on ne s'apperçoive du mouvement de la Terre, me sont suspectes. Est-il possible qu'il ne laissera pas quelque petite marque sensible à laquelle on le reconnoisse?

Les mouvemens les plus naturels, répondis-je, & les plus ordinaires, sont ceux qui se font le moins sentir; cela est vrai jusque dans la Morale. Le mouvement de l'amour propre nous est si naturel, que le plus souvent nous ne le sentons pas, & que nous croyons agir par d'autres principes. Ah! vous mora-

lisés, dit-elle, quand il est question de Phisique; cela s'appelle bâiller. Retirons-nous, aussi-bien en voilà assés pour la premiere fois. Demain nous reviendrons ici, vous avec vos Systêmes, & moi avec mon ignorance.

En retournant au Château, je lui dis, pour épuiser la matiere des Systêmes, qu'il y en avoit un troisiéme inventé par Ticho-Brahé, qui voulant absolument que la Terre fût immobile, la plaçoit au centre du Monde, & faisoit tourner autour d'elle le Soleil, autour duquel tournoient toutes les autres Planetes, parce que depuis les nouvelles découvertes, il n'y avoit pas moyen de faire tourner les Planetes autour de la Terre. Mais la Marquise qui a le discernement vif & prompt, jugea qu'il y avoit trop d'affectation a exempter la Terre de tourner autour du Soleil, puisqu'on n'en pouvoit pas exempter tant d'autres grands Corps; que le Soleil n'étoit plus si propre à tourner autour de la Terre, depuis que toutes les Planetes tournoient autour de lui; que ce Systême ne pouvoit être propre tout au plus qu'à soutenir l'immobilité de la Terre, quand on avoit bien envie de la

soutenir, & nullement à la persuader ; & enfin il fut résolu que nous nous en tiendrions à celui de Copernic, qui est plus uniforme & plus riant, & n'a aucun mêlange de préjugé. En effet, la simplicité dont il est persuadé, & sa hardiesse fait plaisir.



SECOND SOIR.

Que la Lune est une Terre habitée.

LE lendemain au matin dès que l'on pût entrer dans l'Appartement de la Marquise, j'envoyai savoir de ses nouvelles, & lui demander si elle avoit pû dormir en tournant. Elle me fit répondre qu'elle étoit déja toute accoutumée à cette allure de la Terre, & qu'elle avoit passé la nuit aussi tranquillement qu'auroit pû faire Copernic lui-même. Quelque temps après il vint chés elle du monde qui y demeura jusqu'au soir, selon l'ennuyeuse coutume de la Campagne. Encore leur fut-on bien obligé, car la Campagne leur donnoit aussi le droit de pousser leur visite jusqu'au lendemain, s'ils eussent voulu, & ils eurent l'honnêteté de ne le pas faire. Ainsi la Marquise & moi nous nous retrouvâmes libres le soir. Nous allâmes

encore dans le Parc, & la Conversation ne manqua pas de tourner aussi-tôt sur nos Systêmes. Elle les avoit si bien conçus qu'elle dédaigna d'en parler une seconde fois, & elle voulut que je la menasse à quelque chose de nouveau. Et bien donc, lui dis-je, puisque le Soleil, qui est présentement immobile, a cessé d'être Planete, & que la Terre qui se meut autour de lui, a commencé d'en être une, vous ne serés pas si surprise d'entendre dire que la Lune est une Terre comme celle-ci, & qu'apparemment elle est habitée. Je n'ai pourtant jamais oui parler de la Lune habitée, dit-elle, que comme d'une folie & d'une vision. C'en est peut-être une aussi, répondis-je. Je ne prens parti dans ces choses-là que comme on en prend dans les Guerres civiles, où l'incertitude de ce qui peut arriver, fait qu'on entretient toujours des intelligences dans le parti opposé, & qu'on a des ménagemens avec ses Ennemis même. Pour moi, quoique je croye la Lune une Terre habitée, je ne laisse pas de vivre civilement avec ceux qui ne le croyent

pas;

pas; & je me tiens toujours en état de me pouvoir ranger à leur opinion avec honneur, si elle avoit le dessus; mais en attendant qu'ils ayent sur nous quelque avantage considérable, voici ce qui m'a fait pancher du côté des Habitans de la Lune.

Supposons qu'il n'y ait jamais eu nul commerce entre Paris & Saint-Denis, & qu'un Bourgeois de Paris, qui ne sera jamais sorti de sa Ville, soit sur les Tours de Notre-Dame, & voye Saint-Denis de loin; on lui demandera s'il croit que Saint-Denis soit habité comme Paris. Il répondra hardiment que non; car, dira-t-il, je vois bien les Habitans de Paris, mais ceux de Saint-Denis je ne les vois point, on n'en a jamais entendu parler. Il y aura quelqu'un qui lui représentera, qu'à la vérité quand on est sur les Tours de Notre-Dame, on ne voit pas les Habitans de Saint-Denis, mais que l'éloignement en est cause; que tout ce qu'on peut voir de Saint-Denis ressemble fort à Paris; que Saint-Denis a des Clochers, des Maisons, des Murailles, & qu'il pourroit bien encore ressem-

bler à Paris pour être habité. Tout cela ne gagnera rien sur mon Bourgeois, il s'obstinera toujours à soutenir que Saint-Denis n'est point habité, puisqu'il n'y voit personne. Notre Saint-Denis c'est la Lune, & chacun de nous est ce Bourgeois de Paris, qui n'est jamais sorti de sa Ville.

Ah! interrompit la Marquise, vous nous faites tort, nous ne sommes point si sots que votre Bourgeois; puisqu'il voit que Saint-Denis est tout fait comme Paris, il faut qu'il ait perdu la raison pour ne le pas croire habité; mais la Lune n'est point du tout faite comme la Terre. Prenés garde, Madame, repris-je, car s'il faut que la Lune ressemble en tout à la Terre, vous voilà dans l'obligation de croire la Lune habitée. J'avoue, répondit-elle, qu'il n'y aura pas moyen de s'en dispenser, & je vous vois un air de confiance qui me fait déja peur. Les deux mouvemens de la Terre dont je ne me fusse jamais doutée, me rendent timide sur tout le reste; mais pourtant seroit-il bien possible que la Terre fût lumineuse

comme la Lune? Car il faut cela pour leur ressemblance. Hélas! Madame, repliquai-je, être lumineux n'est pas si grand'chose que vous pensés. Il n'y a que le Soleil en qui cela soit une qualité considérable. Il est lumineux par lui-même, & en vertu d'une nature particuliere qu'il a; mais les Planetes n'éclairent que parce qu'elles sont éclairées de lui. Il envoye sa lumiere à la Lune, elle nous la renvoye, & il faut que la Terre renvoye aussi à la Lune la lumiere du Soleil; il n'y a pas plus loin de la Terre à la Lune, que de la Lune à la Terre.

Mais, dit la Marquise, la Terre est-elle aussi propre que la Lune à renvoyer la lumiere du Soleil? Je vous vois toujours pour la Lune, repris-je, un reste d'estime dont vous ne sauriés vous défaire. La lumiere est composée de petites balles qui bondissent sur ce qui est solide, & retournent d'un autre côté, au lieu qu'elles passent au travers de ce qui leur présente des ouvertures en ligne droite, comme l'air ou le verre. Ainsi ce qui fait que la Lune nous éclaire, c'est

qu'elle est un Corps dur & solide, qui nous renvoye ces petites balles. Or je crois que vous ne contesterés pas à la Terre cette même dureté & cette même solidité. Admirés donc ce que c'est que d'être posté avantageusement. Parce que la Lune est éloignée de nous, nous ne la voyons que comme un Corps lumineux, & nous ignorons que ce soit une grosse masse semblable à la Terre. Au contraire, parceque la Terre a le malheur que nous la voyons de trop près, elle ne nous paroît qu'une grosse masse, propre seulement à fournir de la pâture aux Animaux, & nous ne nous appercevons pas qu'elle est lumineuse, faute de nous pouvoir mettre à quelque distance d'elle. Il en iroit donc de la même maniere, dit la Marquise, que lorsque nous sommes frappés de l'éclat des conditions élevées au-dessus des nôtres, & que nous ne voyons pas qu'au fond elles se ressemblent toutes extrêmement.

C'est la même chose, répondis-je. Nous voulons juger de tout, & nous sommes toujours dans un mauvais point de vûe. Nous voulons juger de nous, nous en sommes trop près;

nous voulons juger des autres, nous en sommes trop loin. Qui seroit entre la Lune & la Terre, ce seroit la vraie place pour les bien voir. Il faudroit être simplement Spectateur du Monde, & non pas Habitant. Je ne me consolerai jamais, dit-elle, de l'injustice que nous faisons à la Terre, & de la préoccupation trop favorable où nous sommes pour la Lune, si vous ne m'assurés que les Gens de la Lune ne connoissent pas mieux leurs avantages que nous les nôtres, & qu'ils prennent notre Terre pour un astre, sans savoir que leur habitation en est un aussi. Pour cela, repris-je, je vous le garantis. Nous leur paroissons faire assés regulierement nos fonctions d'Astre. Il est vrai qu'ils ne nous voyent pas décrire un Cercle autour d'eux; mais il n'importe, voici ce que c'est. La moitié de la Lune qui se trouva tournée vers nous au commencement du monde, y a toujours été tournée depuis; elle ne nous présente jamais que ces yeux, cette bouche, & le reste de ce visage que notre imagination lui compose sur le fondement des taches qu'elle nous montre. Si l'autre moitié opposée se

présentoit à nous, d'autres taches différemment arrangées nous feroient sans doute imaginer quelque autre figure. Ce n'est pas que la Lune ne tourne sur elle-même, elle y tourne en autant de temps qu'autour de la Terre, c'est-à-dire, en un mois; mais lorsqu'elle fait une partie de ce tour sur elle-même, & qu'il devroit se cacher à nous, une joue, par exemple, de ce prétendu visage, & paroître quelque autre chose, elle fait justement une semblable partie de son Cercle autour de la Terre, & se mettant dans un nouveau point de vûe, elle nous montre encore cette même joue. Ainsi la Lune, qui à l'égard du Soleil & des autres Astres tourne sur elle-même, n'y tourne point à notre égard. Ils lui paroissent tous se lever & se coucher en l'espace de quinze jours; mais pour notre Terre, elle la voit toujours suspendue au même endroit du Ciel. Cette immobilité apparente ne convient guére à un Corps qui doit passer pour un Astre, mais aussi elle n'est pas parfaite. La Lune a un certain balancement qui fait qu'un petit coin du visage se cache quelquefois, & qu'un petit coin de la moitié opposée

se montre. Or elle ne manque pas, sur ma parole, de nous attribuer ce tremblement, & de s'imaginer que nous avons dans le Ciel comme un mouvement de Pendule qui va & vient.

Toutes ces Planetes, dit la Marquise, sont faites comme nous, qui rejettons toujours sur les autres ce qui est en nous-mêmes. La Terre dit: *Ce n'est pas moi qui tourne, c'est le Soleil.* La Lune dit: *Ce n'est pas moi qui tremble, c'est la Terre.* Il y a bien de l'erreur par-tout. Je ne vous conseille pas d'entreprendre d'y rien réformer, répondis-je, il vaut mieux que vous acheviés de vous convaincre de l'entiere ressemblance de la Terre & de la Lune. Représentés-vous ces deux grandes Boules suspendues dans les Cieux. Vous savés que le Soleil éclaire toujours une moitié des Corps qui sont ronds, & que l'autre moitié est dans l'ombre. Il y a donc toujours une moitié, tant de la Terre que de la Lune, qui est éclairée du Soleil, c'est-à-dire, qui a le jour, & une autre moitié qui est dans la nuit. Remarqués d'ailleurs, que comme une Balle a moins de force & de vîtesse après qu'elle a été donner contre une

muraille qui l'a renvoyée d'un autre côté, de même la lumiere s'affoiblit lorsqu'elle a été réfléchie par quelque Corps. Cette lumiere blanchâtre, qui nous vient de la Lune, est la lumiere même du Soleil, mais elle ne peut venir de la Lune à nous que par une réfléxion. Elle a donc beaucoup perdu de la force & de la vivacité qu'elle avoit lorsqu'elle étoit reçue directement sur la Lune; & cette lumiere éclatante, que nous recevons du Soleil, & que la Terre réfléchit sur la Lune, ne doit plus être qu'une lumiere blanchâtre quand elle y est arrivée. Ainsi ce qui nous paroît lumineux dans la Lune, & qui nous éclaire pendant nos nuits, ce sont des parties de la Lune qui ont le jour; & les parties de la Terre qui ont le jour lorsqu'elles sont tournées vers les parties de la Lune qui ont la nuit, les éclairent aussi. Tout dépend de la maniere dont la Lune & la Terre se regardent. Dans les premiers jours du mois que l'on ne voit pas la Lune, c'est qu'elle est entre le Soleil & nous, & qu'elle marche de jour avec le Soleil. Il faut nécessairement que toute sa moitié qui a le jour, soit tournée vers le

Soleil, & que toute sa moitié qui a la nuit, soit tournée vers nous. Nous n'avons garde de voir cette moitié qui n'a aucune lumiere pour se faire voir; mais cette moitié de la Lune qui a la nuit, étant tournée vers la moitié de la Terre qui a le jour, nous voit sans être vûe, & nous voit sous la même figure que nous voyons la Pleine-Lune. C'est alors pour les Gens de la Lune *Pleine-Terre*, s'il est permis de parler ainsi. Ensuite la Lune qui avance sur son Cercle d'un mois, se dégage de dessous le Soleil, & commence à tourner vers nous un petit coin de sa moitié éclairée, & voilà le Croissant. Alors aussi les parties de la Lune qui ont la nuit, commencent à ne plus voir toute la moitié de la Terre qui a le jour, & nous sommes en décours pour elles.

Il n'en faut pas davantage, dit brusquement la Marquise, je saurai tout le reste quand il me plaira; je n'ai qu'à y penser un moment, & qu'à promener la Lune sur son Cercle d'un mois. Je vois en général que dans la Lune ils ont un mois à rebours du nôtre, & je gage que quand nous avons Pleine-

Lune, c'est que toute la moitié lumineuse de la Lune est tournée vers toute la moitié obscure de la Terre, qu'alors ils ne nous voyent point du tout, & qu'ils comptent *Nouvelle Terre*. Je ne voudrois pas qu'il me fût reproché de m'être fait expliquer tout au long une chose si aisée. Mais les Eclipses comment vont-elles? Il ne tient qu'à vous de le deviner, répondis-je. Quand la Lune est nouvelle, qu'elle est entre le Soleil & nous, & que toute sa moitié obscure est tournée vers nous qui avons le jour, vous voyés bien que l'ombre de cette moitié obscure se jette vers nous. Si la Lune est justement sous le Soleil, cette ombre nous le cache, & en même temps noircit une partie de cette moitié lumineuse de la Terre qui étoit vûe par la moitié obscure de la Lune. Voilà donc une Eclipse de Soleil pour nous pendant notre jour, & une Eclipse de Terre pour la Lune pendant sa nuit. Lorsque la Lune est pleine, la Terre est entre elle & le Soleil, & toute la moitié obscure de la Terre est tournée vers toute la moitié lumineuse de la Lune. L'ombre de la Terre se jette donc vers la Lune; si elle tom-

be sur le Corps de la Lune, elle noircit cette moitié lumineuse que nous voyons, & à cette moitié lumineuse qui avoit le jour, elle lui dérobe le Soleil. Voilà donc une Eclipse de Lune pendant notre nuit, & une Eclipse de Soleil pour la Lune pendant le jour dont elle jouissoit. Ce qui fait qu'il n'arrive pas des Eclipses toutes les fois que la Lune est entre le Soleil & la Terre, ou la Terre entre le Soleil & la Lune, c'est que souvent ces trois Corps ne sont pas exactement rangés en ligne droite, & que par conséquent celui qui devroit faire l'Eclipse, jette son ombre un peu à côté de celui qui en devroit être couvert.

Je suis fort étonnée, dit la Marquise, qu'il y ait si peu de mistere aux Eclipses, & que tout le monde n'en devine pas la cause. Ah! vraiment, répondis-je, il y a bien des Peuples, qui de la maniere dont ils s'y prennent, ne la devineront encore de long-temps. Dans toutes les Indes Orientales on croit que quand le Soleil & la Lune s'éclipsent, c'est qu'un certain Dragon qui a les griffes fort noires, les étend sur ces Astres dont il veut se sai-

fir ; & vous voyés pendant ce temps-là les rivieres couvertes de Têtes d'Indiens qui se sont mis dans l'eau jusqu'au col, parce que c'est une situation très-dévote selon eux, & très-propre à obtenir du Soleil & de la Lune qu'ils se défendent bien contre le Dragon. En Amérique on étoit persuadé que le Soleil & la Lune étoient fâchés quand ils s'éclipsoient, & Dieu sait ce qu'on ne faisoit pas pour se racommoder avec eux. Mais les Grecs qui étoient si rafinés n'ont-ils pas cru long-temps que la Lune étoit ensorcellée, & que des Magiciennes la faisoient descendre du Ciel pour jetter sur les Herbes une certaine écume malfaisante? Et nous, n'eûmes-nous pas belle peur il n'y a que trente-deux ans, * à une certaine Eclipse de Soleil, qui à la verité fut totale? Une infinité de Gens ne se tinrent-ils pas enfermés dans des Caves? Et les Philosophes qui écrivirent pour nous rassurer, n'écrivirent-ils pas en vain ou à peu près? Ceux qui s'étoient réfugiés dans les Caves en sortirent-ils?

En vérité, reprit-elle, tout cela est

* En 1654.

trop honteux pour les hommes ; il devroit y avoir un Arrêt du Genre humain, qui défendît qu'on parlât jamais d'Eclipses, de peur que l'on ne conserve la mémoire des sotises qui ont été faites ou dites sur ce Chapitre-là. Il faudroit donc, repliquai-je, que le même Arrêt abolît la mémoire de toutes choses, & défendît qu'on parlât jamais de rien ; car je ne sache rien au monde qui ne soit le monument de quelque sotise des hommes.

Dites-moi, je vous prie, une chose, dit la Marquise, ont-ils autant de peur des Eclipses dans la Lune, que nous en avons ici ? Il me paroîtroit tout-à-fait burlesque que les Indiens de ce Pays-là se missent à l'eau comme les nôtres ; que les Amériquains crussent notre Terre fâchée contr'eux, que les Grecs s'imaginassent que nous fussions ensorcelés, & que nous allassions gâter leurs Herbes, & qu'enfin nous leur rendissions la consternation qu'ils causent ici-bas. Je n'en doute nullement, répondis-je. Je voudrois bien savoir pourquoi Messieurs de la Lune auroient l'esprit plus fort que nous. De quel droit nous feront-ils peur sans que

nous leur en faſſions ? Je croirois même, ajoutai-je en riant, que comme un nombre prodigieux d'hommes ont été aſſés foux, & le ſont encore aſſés pour adorer la Lune, il y a des Gens dans la Lune qui adorent auſſi la Terre, & que nous ſommes à genoux les uns devant les autres. Après cela, dit-elle, nous pouvons bien prétendre à envoyer des influences à la Lune, & à donner des criſes à ſes Malades ; mais comme il ne faut qu'un peu d'eſprit & d'habileté dans les Gens de ce Pays-là, pour détruire tous ces honneurs dont nous nous flattons, j'avoue que je crains toujours que nous n'ayons quelque déſavantage.

Ne craignés rien, répondis-je, il n'y a pas d'apparence que nous ſoyons la ſeule ſote eſpéce de l'Univers. L'ignorance eſt quelque choſe de bien propre à être généralement répandu ; & quoique je ne faſſe que deviner celle des Gens de la Lune, je n'en doute non plus que des Nouvelles les plus ſûres qui nous viennent de-là.

Et quelles ſont ces Nouvelles ſûres, interrompit-elle ? Ce ſont celles, répondis-je, qui nous ſont rapportées

par ces Savans qui y voyagent tous les jours avec des Lunettes d'approche. Ils vous diront qu'ils y ont découvert des Terres, des Mers, des Lacs, de très-hautes Montagnes, des Abîmes très-profonds.

Vous me surprenés, reprit-elle. Je conçois bien qu'on peut découvrir sur la Lune des Montagnes & des Abîmes, cela se reconnoît apparemment à des inégalités remarquables ; mais comment distinguer des Terres & des Mers? On les distingue, répondis-je, parce que les Eaux qui laissent passer au travers d'elles-mêmes une partie de la lumiere, & qui en renvoyent moins, paroissent de loin comme des taches obscures, & que les Terres qui par leur solidité la renvoyent toute, sont des endroits plus brillans. L'illustre Monsieur Cassini, l'homme du monde à qui le Ciel est le mieux connu, a découvert sur la Lune quelque chose qui se sépare en deux, se réunit ensuite, & se va perdre dans une espéce de Puits. Nous pouvons nous flatter avec bien de l'apparence que c'est une Riviere. Enfin on connoît assés toutes ces différentes parties pour leur avoir don-

né des noms, & ce ſont ſouvent des noms de Savans. Un endroit s'appelle Copernic, un autre Archimede, un autre Galilée; il y a un Promotoire des Songes, une Mer des Pluies, une Mer de Nectar, une Mer de Criſes; enfin la Deſcription de la Lune eſt ſi exacte, qu'un Savant qui s'y trouveroit préſentement ne s'y égareroit non plus que je ferois dans Paris.

Mais, reprit-elle, je ſerois bien aiſe de ſavoir encore plus en détail comment eſt fait le dedans du Pays. Il n'eſt pas poſſible, repliquai-je, que Meſſieurs de l'Obſervatoire vous en inſtruiſent, il faut le demander à Aſtolfe, qui fut conduit dans la Lune par Saint Jean. Je vous parle d'une des plus agréables folies de l'Arioſte, & je ſuis ſûr que vous ſerés bien aiſe de la ſavoir. J'avoue qu'il eût mieux fait de n'y pas mêler Saint Jean, dont le nom eſt ſi digne de reſpect; mais enfin c'eſt une licence poëtique, qui peut ſeulement paſſer pour un peu trop gaie. Cependant tout le Poëme eſt dédié à un Cardinal, & un grand Pape l'a honoré d'une approbation éclatante que l'on voit au-devant de quelques Editions.

Voici

Voici de quoi il s'agit. Roland neveu de Charlemagne étoit devenu fou, parce que la belle Angelique lui avoit préféré Médor. Un jour Astolfe, brave Paladin, se trouva dans le Paradis Terrestre qui étoit sur la cime d'une Montagne très-haute où son Hippogrife l'avoit porté. Là il rencontra Saint Jean, qui lui dit, que pour guérir la folie de Roland, il étoit nécessaire qu'ils fissent ensemble le voyage de la Lune. Astolfe qui ne demandoit qu'à voir du Pays, ne se fait point prier, & aussi-tôt voilà un Chariot de feu qui enleve par les airs l'Apôtre & le Paladin. Comme Astolfe n'étoit pas grand Philosophe, il fut fort surpris de voir la Lune beaucoup plus grande qu'elle ne lui avoit paru de dessus la Terre. Il fut bien plus surpris encore de voir d'autres Fleuves, d'autres Lacs, d'autres Montagnes, d'autres Villes, d'autres Forêts, & ce qui m'auroit bien surpris aussi, des Nymphes qui chassoient dans ces Forêts. Mais ce qu'il vit de plus rare dans la Lune, c'étoit un Vallon, où se trouvoit tout ce qui se perdoit sur la Terre de quelque espéce qu'il fût, & les Couronnes, & les Richesses, & la

Renommée, & une infinité d'Espérances, & le temps qu'on donne au Jeu, & les aumônes qu'on fait faire après sa mort, & les vers qu'on présente aux Princes, & les soupirs des Amans.

Pour les soupirs des Amans, interrompit la Marquise, je ne sai pas si du temps de l'Arioste ils étoient perdus; mais en ce temps-ci, je n'en connois point qui aillent dans la Lune. N'y eût-il que vous, Madame, repris-je, vous y en avés fait aller un assés bon nombre. Enfin la Lune est si exacte à recueillir ce qui se perd ici-bas, que tout y est; mais l'Arioste ne vous dit cela qu'à l'oreille, tout y est jusqu'à la Donation de Constantin. C'est que les Papes ont prétendu être Maîtres de Rome & de l'Italie, en vertu d'une Donation que l'Empereur Constantin leur en avoit faite; & la vérité est qu'on ne sauroit dire ce qu'elle est devenue. Mais devinés de quelle sorte de chose on ne trouve point dans la Lune? De la folie. Tout ce qu'il y en a jamais eu sur la Terre, s'y est très-bien conservé. En récompense il n'est pas croyable combien il y a dans la Lune d'Esprits perdus. Ce

font autant de Phioles pleines d'une liqueur fort subtile, & qui s'évapore aisément si elle n'est enfermée ; & sur chacune de ces Phioles est écrit le nom de celui à qui l'Esprit appartient. Je crois que l'Arioste les met toutes en un tas ; mais j'aime mieux me figurer qu'elles sont rangées bien proprement dans de longues Galeries. Astolfe fut fort étonné de voir que les Phioles de beaucoup de Gens qu'il avoit crus très-sages, étoient pourtant bien pleines ; & pour moi je suis persuadé que la mienne s'est remplie considérablement depuis que je vous entretiens de Visions, tantôt Philosophiques, tantôt Poëtiques. Mais ce qui me console, c'est qu'il n'est pas possible que par tout ce que je vous dis, je ne vous fasse avoir bientôt aussi une petite Phiole dans la Lune. Le bon Paladin ne manqua pas de trouver la sienne parmi tant d'autres. Il s'en saisit avec la permission de Saint Jean, & reprit tout son Esprit par le nés comme de l'Eau de la Reine d'Hongrie ; mais l'Arioste dit qu'il ne le porta pas bien loin, & qu'il le laissa retourner dans la Lune par une folie qu'il fit à quelque temps de-là. Il

n'oublia pas la Phiole de Roland, qui étoit le sujet du Voyage. Il eut assés de peine à la porter; car l'Esprit de ce Héros étoit de sa nature assés pesant, & il n'y en manquoit pas une seule goute. Ensuite l'Arioste, selon sa louable coutume de dire tout ce qu'il lui plaît, apostrophe sa Maîtresse, & lui dit en de fort beaux Vers: *Qui montera aux Cieux, ma Belle, pour en rapporter l'Esprit que vos charmes m'ont fait perdre? Je ne me plaindrois pas de cette perte-là, pourvû qu'elle n'allât pas plus loin; mais s'il faut que la chose continue comme elle a commencé, je n'ai qu'à m'attendre à devenir tel que j'ai décrit Roland. Je ne crois pourtant pas que pour râvoir mon Esprit, il fail besoin que j'aille par les Airs jusque dans la Lune; mon Esprit ne loge pas si haut; il va errant sur vos yeux, sur votre bouche, & si vous voulés bien que je m'en resaisisse, permettés que je le recueille avec mes lévres.* Cela n'est-il pas joli? Pour moi, à raisonner comme l'Arioste, je serois d'avis qu'on ne perdît jamais l'Esprit que par l'Amour; car vous voyés qu'il ne va pas bien loin, & qu'il ne faut que des lévres qui sachent le recouvrer; mais quand on le perd par d'autres voies, comme nous le per-

dons, par exemple, à philosopher présentement, il va droit dans la Lune, & on ne le ratrape pas quand on veut. En récompense, répondit la Marquise, nos Phioles seront honorablement dans le Quartier des Phioles Philosophiques; au lieu que nos Esprits iroient peut-être errans sur quelqu'un qui n'en seroit pas digne. Mais pour achever de m'ôter le mien, dites-moi, & dites-moi bien sérieusement si vous croyés qu'il y ait des Hommes dans la Lune; car jusqu'à présent vous ne m'en avés pas parlé d'une maniere assés positive. Moi, repris-je? Je ne crois point du tout qu'il y ait des Hommes dans la Lune. Voyés combien la face de la Nature est changée d'ici à la Chine; d'autres Visages, d'autres Figures, d'autres Mœurs, & presque d'autres principes de raisonnement. D'ici à la Lune le changement doit être bien plus considérable. Quand on va vers de certaines Terres nouvellement découvertes, à peine sont-ce des Hommes que les Habitans qu'on y trouve, ce sont des Animaux à figure humaine, encore quelquefois assés imparfaite, mais presque sans aucune raison humaine. Qui

pourroit pousser jusqu'à la Lune, assurément ce ne seroient plus des Hommes qu'on y trouveroit.

Quelles sortes de Gens seroient-ce donc, reprit la Marquise avec un air d'impatience? De bonne foi, Madame, répliquai-je, je n'en sai rien. S'il se pouvoit faire que nous eussions de la raison, & que nous ne fussions pourtant pas Hommes, & si d'ailleurs nous habitions la Lune, nous imaginerions-nous bien qu'il y eût ici-bas cette espéce bisarre de créatures qu'on appelle le Genre humain? Pourrions-nous bien nous figurer quelque chose qui eût des passions si folles, & des réfléxions si sages; une durée si courte, & des vûes si longues; tant de Science sur des choses presque inutiles, & tant d'ignorance sur les plus importantes; tant d'ardeur pour la Liberté, & tant d'inclination à la Servitude; une si forte envie d'être heureux, & une si grande incapacité de l'être? Il faudroit que les Gens de la Lune eussent bien de l'esprit, s'ils devinoient tout cela. Nous nous voyons incessamment nous-mêmes, & nous en sommes encore à deviner comment nous sommes faits. On a été réduit à

dire que les Dieux étoient yvres de Nectar lorsqu'ils firent les Hommes, & que quand ils vinrent à regarder leur Ouvrage de sens froid, ils ne purent s'empêcher d'en rire. Nous voilà donc bien en sûreté du côté des Gens de la Lune, dit la Marquise, ils ne nous devineront pas; mais je voudrois que nous les pussions deviner; car en vérité cela inquiéte, de savoir qu'ils sont là-haut dans cette Lune que nous voyons, & de ne pouvoir pas se figurer comment ils sont faits. Et pourquoi, répondis-je, n'avés-vous point d'inquiétude sur les Habitans de cette grande Terre Australe qui nous est encore entierement inconnue? Nous sommes portés eux & nous sur un même Vaisseau, dont ils occupent la Proue & nous la Poupe. Vous voyés que de la Poupe à la Proue il n'y a aucune communication, & qu'à un bout du Navire on ne sait point quelles Gens sont à l'autre, ni ce qu'ils y font; & vous voudriés savoir ce qui se passe dans la Lune, dans cet autre Vaisseau qui flote loin de nous par les Cieux.

Oh! reprit-elle je compte les Habitans de la Terre Australe pour connus,

parce qu'assurément ils doivent nous ressembler beaucoup, & qu'enfin on les connoîtra quand on voudra se donner la peine de les aller voir; ils demeureront toujours-là, & ne nous échapperont pas; mais ces Gens de la Lune, on ne les connoîtra jamais, cela est désespérant. Si je vous répondois sérieusement, repliquai-je, qu'on ne sait ce qui arrivera, vous vous moqueriés de moi, & je le mériterois sans doute. Cependant je me défendrois assés bien, si je voulois. J'ai une pensée très-ridicule, qui a un air de vraisemblance qui me surprend; je ne sai où elle peut l'avoir pris, étant aussi impertinente qu'elle est. Je gage que je vais vous réduire à avouer contre toute raison, qu'il pourra y avoir un jour du commerce entre la Terre & la Lune. Remettés-vous dans l'esprit l'état où étoit l'Amérique avant qu'elle eût été découverte par Christophe Colomb. Ses Habitans vivoient dans une ignorance extrême. Loin de connoître les Sciences, ils ne connoissoient pas les Arts les plus simples & les plus nécessaires. Ils alloient nuds, ils n'avoient point d'autres armes que l'Arc, ils n'avoient

jamais

jamais conçu que des Hommes puſſent être portés par des Animaux ; ils regardoient la Mer comme un grand eſpace défendu aux Hommes, qui ſe joignoit au Ciel, & au-delà duquel il n'y avoit rien. Il eſt vrai qu'après avoir paſſé des années entieres à creuſer le tronc d'un gros Arbre avec des pierres tranchantes, ils ſe mettoient ſur la Mer dans ce tronc, & alloient Terre à Terre portés par le vent & par les flots. Mais comme ce Vaiſſeau étoit ſujet à être ſouvent renverſé, il falloit qu'ils ſe miſſent auſſitôt à la nage pour le rattraper, & à proprement parler, ils nageoient toujours, hormis le temps qu'ils ſe délaſſoient. Qui leur eût dit qu'il y avoit une ſorte de Navigation incomparablement plus parfaite, qu'on pouvoit traverſer cette étendue infinie d'eaux de tel côté & de tel ſens qu'on vouloit, qu'on s'y pouvoit arrêter ſans mouvement au milieu des flots émus, qu'on étoit maître de la vîteſſe avec laquelle on alloit ; qu'enfin cette Mer, quelque vaſte qu'elle fût, n'étoit point un obſtacle à la communication des Peuples, pourvû ſeulement qu'il y eût des Peuples audelà ; vous pouvés compter qu'ils ne

l'eussent jamais cru. Cependant voilà un beau jour le Spectacle du monde le plus étrange & le moins attendu qui se présente à eux. De grands Corps énormes qui paroissent avoir des aîles blanches, qui volent sur la mer, qui vomissent du feu de toutes parts, & qui viennent jetter sur le rivage des Gens inconnus, tout écaillés de fer, disposant comme ils veulent des Monstres qui courent sous eux, & tenant en leur main des Foudres dont ils terrassent tout ce qui leur résiste. D'où sont-ils venus? Qui a pû les amener par-dessus les Mers? Qui a mis le feu en leur disposition? Sont-ce les enfans du Soleil? Car assurément ce ne sont pas des Hommes. Je ne sai, Madame, si vous entrés comme moi dans la surprise des Amériquains; mais jamais il ne peut y en avoir eu une pareille dans le monde. Après cela je ne veux plus jurer qu'il ne puisse y avoir commerce quelque jour entre la Lune & la Terre. Les Amériquains eussent-ils cru qu'il eût dû y en avoir entre l'Amérique & l'Europe qu'ils ne connoissoient seulement pas? Il est vrai qu'il faudra traverser ce grand espace d'air & de Ciel qui est entre la Terre & la Lune.

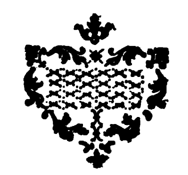
Mais ces grandes Mers paroîssoient-elles aux Amériquains plus propres à être traversées? En vérité, dit la Marquise, en me regardant, vous êtes fou. Qui vous dit le contraire, répondis-je? Mais je veux vous le prouver, reprit-elle, je ne me contente pas de l'aveu que vous en faites. Les Amériquains étoient si ignorans, qu'ils n'avoient garde de soupçonner qu'on pût se faire des chemins au travers des Mers si vastes; mais nous qui avons tant de connoissances, nous nous figurerions bien qu'on pût aller par les Airs, si l'on pouvoit effectivement y aller. On fait plus que se figurer la chose possible, repliquai-je, on commence déja à voler un peu; plusieurs personnes différentes ont trouvé le secret de s'ajuster des aîles qui les soutinssent en l'Air, de leur donner du mouvement, & de passer par-dessus des Rivieres. A la vérité, ce n'a pas été un vol d'Aigle, & il en a quelquefois coûté à ces nouveaux Oiseaux un bras ou une jambe; mais enfin cela ne représente encore que les premieres planches que l'on a mises sur l'eau, & qui ont été le commencement de la Navigation. De ces planches-là, il

y avoit bien loin jusqu'à de gros Navires qui pussent faire le tour du Monde. Cependant peu à peu sont venus les gros Navires. L'art de voler ne fait encore que de naître, il se perfectionnera, & quelque jour on ira jusqu'à la Lune. Prétendons-nous avoir découvert toutes choses, ou les avoir mises à un point qu'on n'y puisse rien ajouter ? Eh ! de grace, consentons qu'il y ait encore quelque chose à faire pour les Siécles à venir. Je ne consentirai point, dit-elle, qu'on vole jamais que d'une maniere à se rompre aussi-tôt le cou. Et bien, lui répondis-je, si vous voulés qu'on vole toujours si mal ici, on volera mieux dans la Lune ; ses Habitans seront plus propres que nous à ce métier, car il n'importe que nous allions là, ou qu'ils viennent ici ; & nous serons comme les Amériquains qui ne se figuroient pas qu'on pût naviger ; quoiqu'à l'autre bout du Monde on navigeât fort bien. Les Gens de la Lune seroient donc déja venus, reprit-elle presqu'en colere ? Les Européens n'ont été en Amérique qu'au bout de six mille ans, repliquai-je, en éclatant de rire ; il leur fallut ce temps-là pour perfection-

ner la Navigation jusqu'au point de pouvoir traverser l'Océan. Les Gens de la Lune savent peut-être déja faire de petits voyages dans l'Air, à l'heure qu'il est ils s'exercent ; quand ils seront plus habiles & plus expérimentés, nous les verrons, & Dieu sait quelle surprise. Vous ètes insupportable, dit-elle, de me pousser à bout avec un raisonnement aussi creux que celui-là. Si vous me fâchés, repris-je, je sai bien ce que j'ajouterai encore pour le fortifier. Remarqués que le Monde se développe peu à peu. Les Anciens se tenoient bien sûrs que la Zone Torride & les Zones Glaciales ne pouvoient être habitées, à cause de l'excès ou du chaud ou du froid ; & du temps des Romains la Carte générale de la Terre n'étoit guére plus étendue que la Carte de leur Empire, ce qui avoit de la grandeur en un sens, & marquoit beaucoup d'ignorance en un autre. Cependant il ne laissa pas de se trouver des Hommes, & dans des Pays très-chauds, & dans des Pays très-froids ; voilà déja le Monde augmenté. Ensuite on jugea que l'Océan couvroit toute la Terre, hormis ce qui étoit connu alors, & qu'il n'y avoit point d'Anti-

podes, car on n'en avoit jamais oüi parler, & puis auroient-ils eu les pieds en haut, & la tête en bas? Après ce beau raisonnement on découvre pourtant les Antipodes. Nouvelle réformation à la Carte, nouvelle moitié de la Terre. Vous m'entendés bien, Madame, ces Antipodes-là qu'on a trouvés contre toute espérance, devroient nous apprendre à être retenus dans nos jugemens. Le monde achevera peut-être de se développer pour nous, on connoîtra jusqu'à la Lune. Nous n'en sommes pas encore là, parce que toute la Terre n'est pas découverte, & qu'apparemment il faut que tout cela se fasse d'ordre. Quand nous aurons bien connu notre habitation, il nous sera permis de connoître celle de nos Voisins, les Gens de la Lune. Sans mentir, dit la Marquise, en me regardant attentivement, je vous trouve si profond sur cette matiere, qu'il n'est pas possible que vous ne croyiés tout de bon ce que vous dites. J'en serois bien fâché, répondis-je; je veux seulement vous faire voir qu'on peut assés bien soutenir une opinion chimérique, pour embarrasser une personne d'esprit, mais non pas assés

bien pour la persuader. Il n'y a que la vérité qui persuade, même sans avoir besoin de paroître avec toutes ses preuves. Elle entre si naturellement dans l'esprit, que quand on l'apprend pour la premiere fois, il semble qu'on ne fasse que s'en souvenir. Ah! vous me soulagés, répliqua la Marquise, votre faux raisonnement m'incommodoit, & je me sens plus en état d'aller me coucher tranquillement, si vous voulés bien que nous nous retirions.



TROISIÉME SOIR.

Particularités du Monde de la Lune. Que les autres Planetes sont habitées aussi.

LA Marquise voulut m'engager pendant le jour à poursuivre nos Entretiens, mais je lui représentai que nous ne devions confier de telles rêveries qu'à la Lune & aux Etoiles, puisqu'aussi-bien elles en étoient l'objet. Nous ne manquâmes pas à aller le soir dans le Parc, qui devenoit un lieu consacré à nos Conversations savantes.

J'ai bien des nouvelles à vous apprendre, lui dis-je ; la Lune que je vous disois hier, qui selon toutes les apparences étoit habitée, pourroit bien ne l'être point ; j'ai pensé à une chose qui met ses Habitans en péril. Je ne souffrirai point cela, répondit-elle. Hier vous m'aviés préparée à voir ces Gens-là venir ici au premier jour, & aujourd'hui ils ne seroient seulement pas au

monde ? Vous ne vous jouerés point ainsi de moi, vous m'avés fait croire les Habitans de la Lune, j'ai surmonté la peine que j'y avois, je les croirai. Vous allés bien vîte, repris-je, il faut ne donner que la moitié de son esprit aux choses de cette espéce que l'on croit, & en réserver une autre moitié libre, où le contraire puisse être admis, s'il en est besoin. Je ne me paye point de Sentences, répliqua-t-elle, allons au fait. Ne faut-il pas raisonner de la Lune comme de Saint-Denis ? Non, répondis-je, la Lune ne ressemble pas autant à la Terre que Saint-Denis ressemble à Paris. Le Soleil éleve de la Terre & des Eaux des exhalaisons & des vapeurs, qui montant en l'Air jusqu'à quelque hauteur, s'y assemblent, & forment les nuages. Ces nuages suspendus voltigent irrégulierement autour de notre Globe, & ombragent tantôt un Pays, tantôt un autre. Qui verroit la Terre de loin, remarqueroit souvent quelques changemens sur sa surface, parce qu'un grand Pays couvert par des nuages seroit un endroit obscur, & deviendroit plus lumineux dès qu'il seroit découvert. On verroit des taches qui changeroient de

place, ou s'assembleroient diversement, ou disparoîtroient tout-à-fait. On verroit donc aussi ces mêmes changemens sur la surface de la Lune, si elle avoit des nuages autour d'elle ; mais tout au contraire, toutes ses taches sont fixes, ses endroits lumineux le sont toujours, & voilà le malheur. A ce compte-là, le Soleil n'éleve point de vapeurs ni d'exhalaisons de dessus la Lune. C'est donc un Corps infiniment plus dur & plus solide que notre Terre, dont les parties les plus subtiles se dégagent aisément d'avec les autres, & montent en haut dès qu'elles sont mises en mouvement par la chaleur. Il faut que ce soit quelques amas de Rochers & de Marbres où il ne se fait point d'évaporations ; d'ailleurs elles se font si naturellement & si nécessairement où il y a des Eaux, qu'il ne doit point y avoir d'Eaux où il ne s'en fait point. Qui sont donc les Habitans de ces Rochers qui ne peuvent rien produire, & de ce Pays qui n'a point d'Eaux ? Et quoi, s'écria-t-elle, il ne vous souvient plus que vous m'avés assurée qu'il y avoit dans la Lune des Mers que l'on distinguoit d'ici ? Ce n'est qu'une conjecture, répondis-je,

j'en suis bien fâché ; ces endroits obscurs qu'on prend pour des Mers, ne sont peut-être que de grandes cavités. De la distance où nous sommes, il est permis de ne pas deviner tout-à-fait juste. Mais, dit-elle, cela suffira-t-il pour nous faire abandonner les Habitans de la Lune ? Non pas tout-à-fait, Madame, répondis-je, nous ne nous déterminerons ni pour eux, ni contre eux. Je vous avoue ma foiblesse, répliqua-t-elle, je ne suis point capable d'une si parfaite détermination, j'ai besoin de croire. Fixés-moi promptement à une opinion sur les Habitans de la Lune; cõnservons-les, ou anéantissons-les pour jamais, & qu'il n'en soit plus parlé ; mais conservons-les plûtôt, s'il se peut, j'ai pris pour eux une inclination que j'aurois de la peine à perdre. Je ne laisserai donc pas la Lune déserte, repris-je, repeuplons-la pour vous faire plaisir. A la vérité, puisque l'apparence des taches de la Lune ne change point, on ne peut pas croire qu'elle ait des nuages autour d'elle, qui ombragent tantôt une partie, tantôt une autre ; mais ce n'est pas à dire qu'elle ne pousse point hors d'elle de vapeurs ni d'exhalaisons.

Nos nuages que nous voyons portés en l'air ne sont que des exhalaisons & des vapeurs, qui au sortir de la Terre étoient séparées en trop petites parties pour pouvoir être vûes, & qui ont rencontré un peu plus haut un froid qui les a resserrées & rendues visibles par la réunion de leurs parties; aprés quoi ce sont de gros nuages qui flotent en l'air, où ils sont des Corps étrangers, jusqu'à ce qu'ils retombent en pluies. Mais ces mêmes vapeurs & ces mêmes exhalaisons se tiennent quelquefois assés dispersées pour être imperceptibles, & ne se ramassent qu'en formant des rosées très-subtiles qu'on ne voit tomber d'aucune nuée. Je suppose donc qu'il sorte des vapeurs de la Lune, car enfin il faut qu'il en sorte; il n'est pas croyable que la Lune soit une masse dont toutes les parties soient d'une égale solidité, toutes également en repos les unes auprès des autres, toutes incapables de recevoir aucun changement par l'action du Soleil sur elles; nous ne connoissons aucun Corps de cette nature, les Marbres mêmes n'en sont pas; tout ce qui est le plus solide change & s'altere, ou par le mouvement secret &

invisible qu'il en a en lui-même, ou par celui qu'il reçoit de dehors. Mais les vapeurs de la Lune ne se rassembleront point autour d'elle en nuages, & ne retomberont point sur elle en pluies, elles ne formeront que des rosées. Il suffit pour cela que l'Air, dont apparemment la Lune est environnée en son particulier, comme notre terre l'est du sien, soit un peu différent de notre Air, & les vapeurs de la Lune un peu différentes des vapeurs de la Terre, ce qui est quelque chose de plus que vraisemblable. Sur ce pied-là il faudra que la matiere étant disposée dans la Lune autrement que sur la Terre, les effets soient différens; mais il n'importe, du moment que nous avons trouvé un mouvement intérieur dans les parties de la Lune, ou produit par des causes étrangeres, voilà ses Habitans qui renaissent, & nous avons le fond nécessaire pour leur subsistance. Cela nous fournira des fruits, des bleds, des eaux, & tout ce que nous voudrons. J'entens des fruits, des bleds, des eaux à la maniere de la Lune que je fais profession de ne pas connoître, le tout proportionné aux besoins de ses Habitans

que je ne connois pas non plus.

C'est-à-dire, me dit la Marquise, que vous savés seulement que tout est bien, sans savoir comment il est : c'est beaucoup d'ignorance sur bien peu de science ; mais il faut s'en consoler. Je suis encore trop heureuse que vous ayés rendu à la Lune ses Habitans. Je suis même fort contente que vous lui donniés un Air qui l'enveloppe en son particulier ; il me sembleroit désormais que sans cela une Planete seroit trop nue.

Ces deux Airs différens, repris-je, contribuent à empêcher la communication des deux Planetes. S'il ne tenoit qu'à voler, que savons-nous, comme je vous disois hier, si on ne volera pas fort bien quelque jour ? J'avoue pourtant qu'il n'y a pas beaucoup d'apparence. Le grand éloignement de la Lune à la Terre seroit encore une difficulté à surmonter, qui est assurément considérable ; mais quand même elle ne s'y rencontreroit pas, quand même les deux Planetes seroient fort proches, il ne seroit pas possible de passer de l'Air de l'une dans l'Air de l'autre. L'Eau est l'Air des Poissons, ils ne passent jamais dans l'Air des Oiseaux, ni les Oiseaux

dans l'Air des Poissons ; ce n'est pas la distance qui les en empêche, c'est que chacun a pour prison l'Air qu'il respire. Nous trouvons que le nôtre est mêlé de vapeurs plus épaisses & plus grossieres que celui de la Lune. A ce compte un Habitant de la Lune qui seroit arrivé aux confins de notre Monde, se noyeroit dès qu'il entreroit dans notre Air, & nous le verrions tomber mort sur la Terre.

Oh ! que j'aurois d'envie, s'écria la Marquise, qu'il arrivât quelque grand naufrage qui répandît ici bon nombre de ces Gens-là, dont nous irions considérer à notre aise les figures extraordinaires ! Mais répliquai-je, s'ils étoient assés habiles pour naviger sur la surface extérieure de notre Air, & que de-là par la curiosité de nous voir, ils nous pêchassent comme des Poissons, cela vous plairoit-il ? Pourquoi non, répondit-elle en riant ? Pour moi, je me mettrois de mon propre mouvement dans leurs filets, seulement pour avoir le plaisir de voir ceux qui m'auroient pêchée.

Songés, répliquai-je, que vous n'arriveriés que bien malade au haut de no-

tre Air ; il n'eſt pas reſpirable pour nous, dans toute ſon étendue, il s'en faut bien ; on dit qu'il ne l'eſt déja preſque plus au haut de certaines Montagnes ; & je m'étonne bien que ceux qui ont la folie de croire que des Génies corporels habitent l'Air le plus pur, ne diſent auſſi que ce qui fait que ces Génies ne nous rendent que des viſites & très-rares & très-courtes, c'eſt quil y en a peu d'entr'eux qui ſachent plonger, & que ceux-là même ne peuvent faire jusqu'au fond de cet Air épais où nous ſommes, que des plongeons de très-peu de durée. Voilà donc bien des barrieres naturelles qui nous défendent la ſortie de notre Monde, & l'entrée de celui de la Lune. Tâchons du moins pour notre conſolation à deviner ce que nous pourrons de ce Monde-là. Je crois par exemple, qu'il faut qu'on y voye le Ciel, le Soleil, & les Aſtres d'une autre couleur que nous ne les voyons. Tous ces objets ne nous paroiſſent qu'au travers d'une eſpéce de Lunette naturelle qui nous les change. Cette Lunette, c'eſt notre Air mêlé comme il eſt de vapeurs & d'exhalaiſons, & qui ne s'étend pas bien haut.
Quelques

Quelques Modernes prétendent que de lui-même il eſt bleu auſſi-bien que l'eau de la Mer, & que cette couleur ne paroît dans l'un & dans l'autre qu'à une grande profondeur. Le Ciel, diſent-ils, où ſont attachées les Etoiles Fixes, n'a de lui-même aucune lumiere, & par conſéquent il devroit paroître noir ; mais on le voit au travers de l'Air qui eſt bleu, & il paroît bleu. Si cela eſt, les rayons du Soleil & des Etoiles ne peuvent paſſer au travers de l'Air ſans ſe teindre un peu de ſa couleur, & perdre autant de celle qui leur eſt naturelle. Mais quand même l'Air ne ſeroit pas coloré de lui-même, il eſt certain qu'au travers d'un gros brouillard, la lumiere d'un flambeau qu'on voit un peu de loin, paroît toute rougeâtre, quoique ce ne ſoit pas ſa vraie couleur ; & notre Air n'eſt non plus qu'un gros brouillard qui nous doit altérer la vraie couleur, & du Ciel, & du Soleil, & des Etoiles. Il n'appartiendroit qu'à la matiere céleſte de nous apporter la lumiere & les couleurs dans toute leur pureté, & telles qu'elles ſont. Ainſi puiſque l'Air de la Lune eſt d'une autre nature que notre Air, ou il eſt teint en lui-même d'une autre couleur,

ou du moins c'eſt un autre brouillard qui cauſe une autre altération aux couleurs des Corps céleſtes. Enfin à l'égard des Gens de la Lune, cette Lunette au travers de laquelle on voit tout, eſt changé.

Cela me fait préferer notre ſéjour à celui de la Lune, dit la Marquiſe; je ne ſaurois croire que l'aſſortiment des couleurs céleſtes y ſoit auſſi beau qu'il l'eſt ici. Mettons, ſi vous voulés, un Ciel rouge & des Etoiles vertes, l'effet n'eſt pas ſi agréable que les Etoiles couleur d'or ſur du bleu. On diroit, à vous entendre, repris-je, que vous aſſortiriés un habit ou un meuble; mais, croyés-moi, la nature a bien de l'eſprit, laiſſés-lui le ſoin d'inventer un aſſortiment de couleurs pour la Lune, & je vous garantis qu'il ſera bien entendu. Elle n'aura pas manqué de varier le Spectacle de l'Univers à chaque point de vûe différent, & de le varier d'une maniere toujours agréable.

Je reconnois ſon adreſſe, interrompit la Marquiſe, elle s'eſt épargné la peine de changer les objets pour chaque point de vûe, elle n'a changé que les Lunettes, & elle a l'honneur de cette

grande diverſité, ſans en avoir fait la dépenſe. Avec un Air bleu, elle nous donne un Ciel bleu; & peut-être avec un Air rouge, elle donne un Ciel rouge aux Habitans de la Lune; c'eſt pourtant toujours le même Ciel. Il me paroît qu'elle nous a mis dans l'imagination certaines Lunettes, au travers deſquelles on voit tout, & qui changent fort les objets à l'égard de chaque Homme. Alexandre voyoit la Terre comme une belle place bien propre à y établir un grand Empire. Celadon ne la voyoit que comme le ſéjour d'Aſtrée. Un Philoſophe la voit comme une groſſe Planette qui va par les Cieux, toute couverte de Foux. Je ne crois pas que le Spectacle change plus de la Terre à la Lune, qu'il fait ici d'imagination à imagination.

Le changement de Spectacle eſt plus ſurprenant dans nos imaginations, repliquai-je, car ce ne ſont que les mêmes objets qu'on voit ſi différemment; du moins dans la Lune on peut voir d'autres objets, ou ne pas voir quelques-uns de ceux qu'on voit ici. Peut-être ne connoiſſent-ils point en ce Pays-là l'Aurore ni les Crépuſcules. L'Air qui nous

environne, & qui eſt élevé au-deſſus de nous, reçoit des rayons qui ne pourroient pas tomber ſur la Terre; & parce qu'il eſt fort groſſier, il en arrête une partie, & nous les renvoye, quoiqu'ils ne nous fuſſent pas naturellement deſtinés. Ainſi l'Aurore & les Crépuſcules ſont une grace que la Nature nous fait; c'eſt une lumiere que régulierement nous ne devrions point avoir, & qu'elle nous donne par-deſſus ce qui nous eſt dû. Mais dans la Lune, où apparemment l'air eſt plus pur, il pourroit bien n'être pas ſi propre à renvoyer en en-bas les rayons qu'il reçoit avant que le Soleil ſe leve, ou après qu'il eſt couché. Les pauvres Habitans n'ont donc point cette lumiere de faveur, qui en ſe fortifiant peu à peu, les prépareroit agréablement à l'arrivée du Soleil, ou qui en s'affoibliſſant comme de nuance en nuance, les accoutumeroit à ſa perte. Ils ſont dans les ténébres profondes, & tout d'un coup il ſemble qu'on tire un rideau, voilà leurs yeux frappés de tout l'éclat qui eſt dans le Soleil; ils ſont dans une lumiere vive & éclatante, & tout d'un coup les voilà tombés dans des ténébres profondes. Le jour & la

nuit ne ſont point liés par un milieu qui tienne de l'un & de l'autre. L'Arc-en-Ciel eſt encore une choſe qui manque aux Gens de la Lune ; car ſi l'Aurore eſt un effet de la groſſiereté de l'Air & des Vapeurs , l'Arc-en-Ciel ſe forme dans les pluies qui tombent en certaines circonſtances , & nous devons les plus belles choſes du monde à celles qui le ſont le moins. Puiſqu'il n'y a autour de la Lune ni vapeurs aſſés groſſieres, ni nuages pluvieux, adieu l'Arc-en-Ciel avec l'Aurore, & à quoi reſſembleront les Belles de ce Pays-là ? Quelle ſource de comparaiſons perdue ?

Je n'aurois pas grand regret à ces comparaiſons-là , dit la Marquiſe, & je trouve qu'on eſt aſſés bien récompenſé dans la Lune, de n'avoir ni Aurore ni Arc-en-Ciel ; car on ne doit avoir par la même raiſon ni Foudres ni Tonnerres, puiſque ce ſont auſſi des choſes qui ſe forment dans les nuages. On a de beaux jours toujours ſereins, pendant leſquels on ne perd point le Soleil de vûe ; on n'a point de nuits où toutes les Etoiles ne ſe montrent ; on ne connoît ni les orages, ni les tempêtes, ni tout ce qui paroît être un effet de la colere

du Ciel. Trouvés-vous qu'on soit tant à plaindre ? Vous me faites voir la Lune comme un séjour enchanté, répondis-je ; cependant je ne sai s'il est si délicieux d'avoir toujours sur la tête, pendant des jours qui en valent quinze des nôtres, un Soleil ardent dont aucun nuage ne modere la chaleur. Peut-être aussi est-ce à cause de cela que la Nature a creusé dans la Lune des espéces de Puits qui sont assés grands pour être apperçus par nos Lunettes ; car ce ne sont point des Vallées qui soient entre des Montagnes, ce sont des creux que l'on voit au milieu de certains lieux plats & en très-grand nombre. Que sait-on si les Habitans de la Lune, incommodés par l'ardeur perpétuelle du Soleil, ne se réfugient point dans ces grands Puits ? Ils n'habitent peut-être point ailleurs, c'est-là qu'ils bâtissent leurs Villes. Nous voyons ici que la Rome souterraine est plus grande que la Rome qui est sur Terre. Il ne faudroit qu'ôter celle-ci, le reste seroit une Ville à la maniere de la Lune. Tout un Peuple est dans un Puits, & d'un Puits à l'autre il y a des chemins souterains pour la communication des Peuples.

Vous vous moqués de cette vision, j'y consens de tout mon cœur; cependant à vous parler très-sérieusement, vous pourriés vous tromper plutôt que moi. Vous croyés que les Gens de la Lune doivent habiter sur la surface de leur Planete, parce que nous habitons sur la surface de la nôtre: c'est tout le contraire, puisque nous habitons sur la surface de notre Planete, ils pourroient bien n'habiter pas sur la surface de la leur. D'ici là il faut que toutes choses soient bien différentes.

Il n'importe, dit la Marquise, je ne puis me résoudre à laisser vivre les Habitans de la Lune dans une obscurité perpétuelle. Vous y auriés encore plus de peine, repris-je, si vous saviés qu'un grand Philosophe de l'Antiquité a fait de la Lune le séjour des Ames qui ont mérité ici d'être Bienheureuses. Toute leur félicité consiste en ce qu'elles y entendent l'harmonie que les Corps célestes font par leurs mouvemens. Mais comme il prétend que quand la Lune tombe dans l'ombre de la Terre, elles ne peuvent plus entendre cette harmonie; alors, dit-il, ces Ames crient comme des désesperées, & la

Lune se hâte le plus qu'elle peut de les tirer d'un endroit si fâcheux. Nous devrions donc, répliqua-t-elle, voir arriver ici les Bienheureux de la Lune, car apparemment on nous les envoye aussi; & dans ces deux Planetes on croit avoir assés pourvû à la félicité des Ames, de les avoir transportées dans un autre Monde. Sérieusement, repris-je, ce ne seroit pas un plaisir médiocre de voir plusieurs monde différens. Ce voyage me réjouit quelquefois beaucoup à ne le faire qu'en imagination: & que seroit-ce, si on le faisoit en effet? Cela vaudroit bien mieux que d'aller d'ici au Japon, c'est-à-dire, de ramper avec beaucoup de peine d'un point de la Terre sur un autre, pour ne voir que des Hommes. Et bien, dit-elle, faisons le Voyage des Planetes comme nous pourrons; qui nous en empêche? Allons nous placer dans tous ces différens points de vûe, & de-là considérons l'Univers. N'avons-nous plus rien à voir dans la Lune? Ce Monde-là n'est pas encore épuisé, répondis-je. Vous vous souvenés bien que les deux mouvemens par lesquels la Lune tourne sur elle-même & autour de nous, étant

légaux,

égaux, l'un rend toujours à nos yeux ce que l'autre leur devroit dérober ; & qu'ainsi elle nous présente toujours la même face. Il n'y a donc que cette moitié-là qui nous voye ; & comme la Lune doit être censée ne tourner point sur son centre à notre égard, cette moitié qui nous voit, nous voit toujours attachés au même endroit du Ciel. Quand elle est dans la nuit, & ces nuits-là valent quinze de nos jours, elle voit d'abord un petit coin de la Terre éclairé, ensuite un plus grand, & presque d'heure en heure la lumiere lui paroît se répandre sur la face de la Terre, jusqu'à ce qu'enfin elle la couvre entiere ; au lieu que ces mêmes changemens ne nous paroissent arriver sur la Lune que d'une nuit à l'autre, parce que nous la perdons long-temps de vûe. Je voudrois bien pouvoir deviner les mauvais raisonnemens que font les Philosophes de ce monde-là, sur ce que notre Terre leur paroît immobile, lorsque tous les autres Corps célestes se levent & se couchent sur leurs têtes en quinze jours. Ils attribuent apparemment cette immobilité à sa grosseur, car elle est soixante fois plus grosse que la Lune ; &

quand les Poëtes veulent louer les Princes oisifs, je ne doute pas qu'ils ne se servent de l'exemple de ce repos majestueux. Cependant ce n'est pas un repos parfait. On voit fort sensiblemet de dedans la Lune notre Terre tourner sur son centre. Imaginés-vous notre Europe, notre Asie, notre Amérique, qui se présentent à eux l'une après l'autre en petit & différemment figurées, à peu près comme nous les voyons sur les Cartes. Que ce spectacle doit paroître nouveau aux Voyageurs qui passent de la moitié de la Lune qui ne nous voit jamais, à celle qui nous voit toujours! Ah! que l'on s'est bien gardé de croire les Relations des premiers qui en ont parlé, lorsqu'ils ont été de retour en ce grand Pays auquel nous sommes inconnus! Il me vient à l'esprit, dit la Marquise, que de ce Pays-là dans l'autre il se fait des espéces de pélerinages pour venir nous considérer, & qu'il y a des honneurs & des priviléges pour ceux qui ont vû une fois en leur vie la grosse Planete. Du moins, repris-je, ceux qui la voyent ont le privilége d'être mieux éclairés pendant leurs nuits; l'habitation de l'autre moitié de la Lune doit

être baucoup moins commode, à cet égard-là. Mais Madame, continuons le voyage que nous avions entrepris de faire de Planete en Planete, nous avons assés exactement visité la Lune. Au sortir de la Lune, en tirant vers le Soleil, on trouve Venus. Sur Venus je reprens le Saint-Denis. Venus tourne sur elle-même & autour du Soleil comme la Lune; on découvre avec les Lunettes d'approche, que Venus aussi-bien que la Lune, est tantôt en Croissant, tantôt en Décours, tantôt Pleine, selon les diverses situations, où elle est à l'égard de la Terre. La Lune, selon toutes les apparences, est habitée; pourquoi Venus ne le sera-t-elle pas aussi? Mais, interrompit la Marquise, en disant toujours, *pourquoi non*? vous m'allés mettre des Habitans dans toutes les Planetes. N'en doutés pas, répliquai-je; ce *pourquoi non* a une vertu qui peuplera tout. Nous voyons que toutes les Planetes sont de la même nature, toutes des Corps opaques qui ne reçoivent de la lumiere que du Soleil, qui se la renvoyent les uns aux autres, & qui n'ont que les mêmes mouvemens, jusque-là tout est égal. Cependant il faudroit con-

ceevoir que ces grands Corps auroient été faits pour n'être point habités, que ce ſeroit-là leur condition naturelle, & qu'il y auroit une exception juſtement en faveur de la Terre toute ſeule. Qui voudra le croire, le croye; pour moi je ne m'y puis pas réſoudre. Je vous trouve, dit-elle, bien affermi dans vôtre opinion depuis quelques inſtans. Je viens de voir le moment que la Lune ſeroit déſerte, & que vous ne vous en ſouciiés pas beaucoup; & préſentement ſi on oſoit vous dire que toutes les Planetes ne ſont pas auſſi habitées que la Terre, je vois bien que vous vous mettriés en colere. Il eſt vrai, répondis-je, que dans le moment où vous venés de me ſurprendre, ſi vous m'euſſiés contredit ſur les Habitans des Planetes, non-ſeulement je vous les aurois ſoutenus, mais je crois que je vous aurois dit comment ils étoient faits. Il y a des momens pour croire, & je ne les ai jamais ſi bien crus que dans celui-là; préſentement même que je ſuis un peu plus de ſens froid, je ne laiſſe pas de trouver qu'il ſeroit bien étrange que la Terre fût auſſi habitée qu'elle l'eſt, & que les autres Planetes ne le fuſſent point du tout; car ne croyés

pas que nous voyions tout ce qui habite la Terre, il y a autant d'espéces d'Animaux invisibles que de visibles. Nous voyons depuis l'Eléphant jusqu'au Ciron, là finit notre vûe; mais au Ciron commence une multitude infinie d'Animaux, dont il est l'Eléphant, & que nos yeux ne sauroient appercevoir sans secours. On a vû avec des Lunettes de très-petites goutes d'Eau de Pluie, ou de Vinaigre, ou d'autres Liqueurs, remplies de petits Poissons ou de petits Serpens que l'on n'auroit jamais soupçonnés d'y habiter; & quelques Philosophes croyent que le goût qu'elles font sentir, sont les piqueures que ces petits Animaux font à la langue. Mêlés de certaines choses dans quelques-unes de ces Liqueurs, ou exposés-les au Soleil, ou laissés-les se corrompre, voilà aussitôt de nouvelles espéces de petits Animaux.

Beaucoup de Corps qui paroissent solides ne sont presque que des amas de ces Animaux imperceptibles, qui y trouvent pour leurs mouvemens autant de liberté qu'il leur en faut. Une feuille d'Arbre est un petit Monde habité par des Vermisseaux invisibles, à qui elle

paroît d'une étendue immense, qui y connoissent des Montagnes & des Abîmes, & qui d'un côté de la feuille à l'autre n'ont pas plus de communication avec les autres Vermisseaux qui y vivent, que nous avec nos Antipodes. A plus forte raison, ce me semble, une grosse planete sera-t-elle un Monde habité. On a trouvé jusque dans des espéces de Pierres très-dures de petits Vers sans nombre, qui y étoient logés de toutes parts dans des vuides insensibles, & qui ne se nourrissoient que de la substance de ces Pierres qu'ils rongeoient. Figurés-vous combien il y avoit de ces petits Vers, & pendant combien d'années ils subsistoient de la grosseur d'un grain de sable ; & sur cet exemple, quand la Lune ne seroit qu'un amas de rochers, je la ferois plutôt ronger par ses Habitans, que de n'y en pas mettre. Enfin tout est vivant, tout est animé ; mettés toutes ces espéces d'Animaux nouvellement découvertes, & même toutes celles que l'on conçoit aisément qui sont encore à découvrir, avec celles que l'on a toujours vûes, vous trouverés assurément que la Terre est bien peuplée, & que la Nature y a

si liberalement répandu les Animaux, qu'elle ne s'est pas mise en peine que l'on en vît seulement la moitié. Croirés-vous qu'après qu'elle a poussé ici sa fécondité jusqu'à l'excès, elle a été pour toutes les autres Planetes d'une stérilité à n'y rien produire de vivant?

Ma raison est assés bien convaincue, dit la Marquise, mais mon imagination est accablée de la multitude infinie des Habitans de toutes ces Planetes, & embarassée de la diversité qu'il faut établir entr'eux; car je vois bien que la Nature, selon qu'elle est ennemie des répétitions, les aura tous faits différens. Mais comment se répréfenter cela? Ce n'est pas à l'imagination à prétendre se le représenter, répondis-je, elle ne peut aller plus loin que les yeux. On peut seulement appercevoir d'une certaine vûe universelle la diversité que la Nature doit avoir mise entre tous ces Mondes. Tous les visages sont en général sur un même modéle; mais ceux de deux grandes Nations, comme des Européens, si vous voulés, & des Afriquains ou des Tartares, paroissent être faits sur deux modéles particuliers; il faudroit encore trouver le modéle des

visages de chaque Famille. Quel secret doit avoir eu la Nature pour varier en tant de manieres une chose aussi simple qu'un visage? Nous ne sommes dans l'Univers que comme une petite Famille, dont tous les visages se ressemblent; dans une autre Planete, c'est une autre Famille, dont les visages ont un autre air.

Apparemment les différences augmentent à mesure que l'on s'éloigne; & qui verroit un Habitant de la Lune & un Habitant de la Terre, remarqueroit bien qu'ils seroient de deux Mondes plus voisins qu'un Habitant de la Terre & un Habitant de Saturne. Ici, par exemple, on a l'usage de la voix; ailleurs on ne parle que par signes; plus loin on ne parle point du tout. Ici le raisonnement se forme entierement par l'expérience; ailleurs l'expérience y ajoute fort peu de chose; plus loin les Vieillards n'en savent pas plus que les Enfans. Ici on se tourmente de l'avenir plus que du passé; ailleurs on se tourmente du passé plus que de l'avenir; plus loin on ne se tourmente ni de l'un ni de l'autre, & ceux-là ne sont peut-être pas les plus malheureux. On dit

qu'il pourroit bien nous manquer un sixiéme Sens naturel, qui nous apprendroit beaucoup de choses que nous ignorons. Ce sixiéme Sens est apparemment dans quelqu'autre Monde, où il manque quelqu'un des cinq que nous possédons. Peut-être même y a-t-il effectivement un grand nombre de Sens naturels ; mais dans le partage que nous avons fait avec les Habitans des autres Planetes, il ne nous en est échu que cinq, dont nous nous coutentons faute d'en connoître d'autres. Nos Sciences ont de certaines bornes que l'Esprit humain n'a jamais pû passer ; il y a un point où elles nous manquent tout-à-coup ; le reste est pour d'autres Mondes où quelque chose de ce que nous savons est inconnu. Cette Planete-ci jouit des douceurs de l'Amour, mais elle est toujours désolée en plusieurs de ses parties par les fureurs de la Guerre. Dans une autre Planete on jouit d'une Paix éternelle ; mais au milieu de cette Paix on ne connoît point l'Amour, & on s'ennuye. Enfin ce que la Nature pratique en petit entre les hommes pour la distribution du bonheur ou des talens, elle l'aura sans doute pratiqué en grand

entre les Mondes, & elle se sera bien souvenue de mettre en usage ce secret merveilleux qu'elle a de diversifier toutes choses, & de les égaler en même temps par les compensations.

Etes-vous contente, Madame, ajoutai-je? Vous ai-je ouvert un assés grand champ à exercer votre immagination? Voyés-vous déja quelques Habitans de Planetes? Hélas! non, répondit-elle. Tout ce que vous me dites-là est merveilleusement vain & vague, je ne vois qu'un grand je ne sai quoi où je ne vois rien. Il me faudroit quelque chose de plus déterminé, de plus marqué. Et bien donc, repris-je, je vais me résoudre à ne vous rien cacher de ce que je sai de plus particulier. C'est une chose que je tiens de très-bon lieu, & vous en conviendrés quand je vous aurai cité mes garants. Ecoutés, s'il vous plaît, avec un peu de patience; cela sera assés long.

Il y a dans une Planete, que je ne vous nommerai pas encore, des Habitans très-vifs, très-laborieux, très-adroits; ils ne vivent que de pillage, comme quelques-uns de nos Arabes, & c'est-là leur unique vice. Du reste, ils sont en-

tr'eux d'une intelligence parfaite, travaillant ſans ceſſe de concert & avec zéle au bien de l'Etat, & ſur-tout leur chaſteté eſt incomparable ; il eſt vrai qu'ils n'y ont pas beaucoup de mérite, ils ſont tous ſtériles, point de ſexe chés eux. Mais, interrompit la Marquiſe, n'avés-vous point ſoupçonné qu'on ſe moquoit en vous faiſant cette belle Relation ? Comment la Nation ſe perpétueroit-elle ? On ne s'eſt point moqué, repris-je d'un grand ſens froid, tout ce que je vous dis eſt certain, & la Nation ſe perpétue. Ils ont une Reine qui ne les mene point à la Guerre, qui ne paroît guére ſe mêler des affaires de l'Etat, & dont toute la Royauté conſiſte en ce qu'elle eſt féconde, mais d'une fécondité étonnante. Elle fait des milliers d'Enfans ; auſſi ne fait-elle autre choſe. Elle a un grand Palais partagé en une infinité de Chambres qui ont toutes un Berceau préparé pour un petit Prince, & elle va accoucher dans chacune de ces Chambres l'une après l'autre, toujours accompagnée d'une groſſe Cour qui lui applaudit ſur ce noble privilége dont elle jouit à l'excluſion de tout ſon Peuple.

Je vous entens, Madame, sans que vous parliés. Vous demandés où elle a pris des Amans, ou pour parler plus honnêtement, des Maris. Il y a des Reines en Orient & en Afrique qui ont publiquement des Serrails d'Hommes; celle-ci apparemment en a un, mais elle en fait grand mystere; & si c'est marquer plus de pudeur, c'est aussi agir avec moins de dignité. Parmi ces Arabes qui sont toujours en action, soit chés eux soit au dehors, on reconnoît quelques Etrangers en fort petit nombre, qui ressemblent beaucoup pour la figure aux Naturels du Pays, mais qui d'ailleurs sont fort paresseux, qui ne sortent point, qui ne font rien, & qui, selon toutes les apparences, ne seroient pas soufferts chés un Peuple extrêmement actif, s'ils n'etoient destinés aux plaisirs de la Reine, & à l'important ministere de la propagation. En effet, si malgré leur petit nombre ils sont les Peres des dix mille Enfans, plus ou moins, que la Reine met au monde, ils méritent bien d'être quittes de tout autre emploi; & ce qui persuade bien que ç'a été leur unique fonction, c'est qu'aussi-tôt qu'elle est entierement remplie, aussi-tôt que

la Reine a fait ses dixmille couches, les Arabes vous tuent sans misericorde ces malheureux Etrangers devenus inutiles à l'Etat.

Est-ce tout, dit la Marquise? Dieu soit loué. Rentrons un peu dans le sens commun, si nous pouvons. De bonne foi où avés-vous pris tout ce Roman-là? Quel est le Poëte qui vous l'a fourni? Je vous répéte encore, lui répondis-je, que ce n'est point un Roman. Tout cela se passe ici sur notre Terre, sous nos yeux. Vous voilà bien étonnée! Oui, sous nos yeux, mes Arabes ne sont que des Abeilles, puisqu'il faut vous le dire.

Alors je lui appris l'Histoire Naturelle des Abeilles, dont elle ne connoissoit guére que le nom. Après quoi vous voyés bien, poursuivis-je, qu'en transportant seulement sur d'autres Planetes des choses qui se passent sur la nôtre, nous imaginerions des bisarreries qui paroîtroient extravagantes, & seroient cependant fort réelles, & nous en imaginerions sans fin; car afin que vous le sachiés, Madame, l'Histoire des Insectes en est toute pleine. Je le crois aisément, répondit-elle. N'y eût-il que les Vers à Soie, qui me sont plus connus

que n'étoient les Abeilles, ils nous fourniroient des Peuples assés surprenans; qui se métamorphoseroient de maniere à n'être plus du tout les mêmes, qui ramperoient pendant une partie de leur vie, & voleroient pendant l'autre; & que sai-je moi? cent mille autres merveilles qui feront les différens caracteres, les différentes coutumes de tous ces Habitans inconnus. Mon imagination travaille sur le plan que vous m'avés donné, & je vais même jusqu'à leur composer des figures. Je ne vous les pourrois décrire, mais je vois pourtant quelque chose. Pour ces figures-là, répliquai-je, je vous conseille d'en laisser le soin aux Songes que vous aurés cette nuit. Nous verrons demain s'ils vous auront bien servie, & s'ils vous auront appris comment sont faits les Habitans de quelque Planete.

QUATRIÉME SOIR.

Particularités des Mondes de Venus, de Mercure, de Mars, de Jupiter, & de Saturne.

LEs Songes ne furent point heureux, ils répréſenterent toujours quelque choſe qui reſſembloit à ce que l'on voit ici. J'eus lieu de reprocher à la Marquiſe ce que nous reprochent à la vûe de nos Tableaux, de certains Peuples qui ne font jamais que des Peintures biſarres & groteſques. *Bon!* nous diſent-ils, *cela eſt tout fait comme des hommes, il n'y a pas là d'imagination.* Il fallut donc ſe réſoudre à ignorer les figures des Habitans de toutes ces Planetes, & ſe contenter d'en deviner ce que nous pourrions, en continuant le Voyage des Mondes que nous avions commencé. Nous en étions à Venus. On eſt bien ſûr, dis-je à la Marquiſe, que Venus tourne ſur elle-même, mais on ne ſait pas bien en quel temps, ni par

conſéquent combien ſes jours durent. Pour ſes années, elles ne ſont que de près de huit mois, puiſqu'elle tourne en ce temps-là autour du Soleil. Elle eſt groſſe comme la Terre, & par conſéquent la Terre paroît à Venus de la même grandeur dont Venus nous paroît. J'en ſuis bien aiſe, dit la Marquiſe, la Terre pourra être pour Venus l'Etoile du Berger & la Mere des Amours, comme Venus l'eſt pour nous. Ces noms-là ne peuvent convenir qu'à une petite Planete qui ſoit jolie, claire, brillante, & qui ait un air galant. J'en conviens, répondis-je; mais ſavés-vous ce qui rend Venus ſi jolie de loin? C'eſt qu'elle eſt fort affreuſe de près. On a vû avec les Lunettes dapproche que ce n'étoit qu'un amas de Montagnes beaucoup plus hautes que les nôtres, fort pointues, & apparemment fort ſéches; & par cette diſpoſition la ſurface d'une Planete eſt la plus propre qu'il ſe puiſſe à renvoyer la lumiere avec beaucoup d'éclat & de vivacité. Notre Terre, dont la ſurface eſt fort unie auprès de celle de Venus, & en partie couverte de Mers, pourroit bien n'être pas ſi agréable

agréable à voir de loin. Tant pis, dit la Marquise, car ce seroit assurément un avantage & un agrément pour elle que de présider aux Amours des Habitans de Venus; ces Gens-là doivent bien entendre la galanterie. Oh! sans doute, répondis-je, le menu Peuple de Venus n'est composé que de Céladons & de Silvandres, & leurs conversations les plus communes valent les plus belles de Clelie. Le climat est très favorable aux Amours. Venus est plus proche que nous du Soleil, & en reçoit une lumiere plus vive & plus de chaleur. Elle est à peu près aux deux tiers de la distance du Soleil à la Terre.

Je vois présentement, interrompit la Marquise, comment sont faits les Habitans de Venus. Ils ressemblent aux Mores Grenadins, un petit Peuple noir, brûlé du Soleil, plein d'esprit & de feu, toujours amoureux, faisant des Vers, aimant la Musique, inventant tous les jours des Fêtes, des Danses & des Tournois. Permettés-moi de vous dire, Madame répliquai je, que vous ne connoissés guére bien les Habitans de Venus. Nos Mores Grenadins n'auroient été auprès d'eux que des Lapons & des Groënlan-

dois pour la froideur & pour la ſtupidité.

Mais que ſera-ce des Habitans de Mercure? Ils ſont plus de deux fois plus proches du Soleil que nous. Il faut qu'ils ſoient foux à force de vivacité. Je crois qu'ils n'ont point de mémoire, non plus que la plûpart des Négres, qu'ils ne font jamais de réfléxion ſur rien; qu'ils n'agiſſent qu'à l'avanture, & par des mouvemens ſubits, & qu'enfin c'eſt dans Mercure que ſont les Petites-Maiſons de l'Univers. Ils voyent le Soleil neuf fois plus grand que nous ne le voyons; il leur envoye une lumiere ſi forte, que s'ils étoient ici, ils ne prendroient nos plus beaux jours que pour de très-foibles Crépuſcules, & peut-être n'y pourroient-ils pas diſtinguer les objets; & la chaleur à laquelle ils ſont accoutumés eſt ſi exceſſive, que celle qu'il fait ici au fond de l'Afrique les glaceroit. Apparemment notre Fer, notre Argent, notre Or ſe fondroient chés eux, & on ne les y verroit qu'en liqueur, comme on ne voit ici ordinairement l'Eau qu'en liqueur, quoiqu'en de certains temps ce ſoit un Corps fort ſolide. Les Gens de Mercure ne ſoupçonneroient pas que dans un autre

Monde ces liqueurs-là qui sont peut-être leurs Rivieres, sont des Corps des plus durs que l'on connoisse. Leur année n'est que de trois mois. La durée de leur jour ne nous est point connue parce que Mercure est si petit & si proche du Soleil, dans les rayons duquel il est presque toujours perdu, qu'il échape à toute l'adresse des Astronomes, & qu'on n'a pû encore avoir assés de prise sur lui, pour observer le mouvement qu'il doit avoir sur son centre; mais ses Habitans ont besoin qu'il acheve ce tour en peu de temps; car apparemment brûlés comme ils sont par un grand Poële ardent suspendu sur leurs têtes, ils soupirent après la nuit. Ils sont éclairés pendant ce temps-là de Venus & de la Terre qui leur doivent paroître assés grandes. Pour les autres Planetes, comme elles sont au-delà de la Terre vers le Firmament, ils les voyent plus petites que nous ne les voyons & n'en reçoivent que bien peu de lumiere.

Je ne suis pas si touchée, dit la Marquise de cette perte-là que font les Habitans de Mercure, que de l'incommodité qu'ils reçoivent de l'excés de la chaleur. Je voudrois bien que nous les

foulageassions un peu. Donnons à Mercure de longues & d'abondantes Pluies qui le rafraîchissent, comme on dit qu'il en tombe ici dans les Pays chauds pendant des quatre mois entiers, justement dans les saisons les plus chaudes.

Cela se peut, repris-je, & même nous pouvons rafraîchir encore Mercure d'une autre façon. Il y a des Pays dans la Chine qui doivent être très-chauds par leur situation, & où il fait pourtant de grands froids pendant les mois de Juillet & d'Août, jusque-là que les Rivieres se gelent. C'est que ces contrées-là ont beaucoup de Salpêtre; les exhalaisons en sont fort froides, & la force de la chaleur les fait sortir de la Terre en grande abondance. Mercure sera, si vous voulés, une petite Planete toute de Salpêtre, & le Soleil tirera d'elle-même le reméde au mal qu'il lui pourroit faire. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la Nature ne sauroit faire vivre les Gens qu'où ils peuvent vivre, & que l'habitude jointe à l'ignorance de quelque chose de meilleur, survient, & les y fait vivre agréablement. Ainsi on pourroit même se passer dans Mercure du Salpêtre & des Pluies.

Après Mercure, vous savés qu'on trouve le Soleil. Il n'y a pas moyen d'y mettre d'Habitans. Le *pourquoi non* nous manque-là. Nous jugeons par la Terre qui est habitée, que les autres Corps de la même espéce qu'elle doivent l'être aussi; mais le Soleil n'est point un Corps de la même espéce que la Terre, ni que les autres Planetes. Il est la source de toute cette lumiere que les Planetes ne font que se renvoyer les unes aux autres après l'avoir reçue de lui. Elles en peuvent faire, pour ainsi dire, des échanges entr'elles, mais elles ne la peuvent produire. Lui seul tire de soi-même cette précieuse substance, il la pousse avec force de tous côtés; de-là elle revient à la rencontre de tout ce qui est solide, & d'une Planete à l'autre il s'épand de longues & vastes traînées de lumiere qui se croisent, se traversent, & s'entrelassent en mille façons différentes, & forment d'admirables tissus de la plus riche matiere qui soit au monde. Aussi le Soleil est-il placé dans le centre, qui est le lieu le plus commode d'où il puisse la distribuer également, & animer tout par sa chaleur. Le Soleil est donc un Corps particulier; mais quelle sorte de

Corps? On est bien embarrassé à le dire. On avoit toujours cru que c'étoit un feu très-pur; mais on s'en désabusa au commencement de ce Siécle, qu'on apperçut des Taches sur sa surface. Comme on avoit découvert peu de temps auparavant de nouvelles Planetes dont je vous parlerai, que tout le Monde Philosophe n'avoit l'esprit rempli d'autre chose, & qu'enfin les nouvelles Planetes s'étoient mises à la mode, on jugea aussi-tôt que ces Taches en étoient, qu'elles avoient un mouvement autour du Soleil, & qu'elles nous en cachoient nécessairement quelque partie, en tournant leur moitié obscure vers nous. Déja les Savans faisoient leur cour de ces prétendues Planetes aux Princes de l'Europe. Les uns leur donnoient le nom d'un Prince, les autres d'un autre, & peut-être il y auroit eu querelle entr'eux à qui seroit demeuré le maître des Taches pour les nommer comme il eût voulu.

Je ne trouve point cela bon, interrompit la Marquise. Vous me disiés l'autre jour qu'on avoit donné aux différentes parties de la Lune des noms de Savans & d'Astronomes, & j'en étois

fort contente. Puisque les Princes prennent pour eux la Terre, il est juste que les Savans se réservent le Ciel, & y dominent, mais ils n'en devroient point permettre l'entrée à d'autres. Souffrés, répondis-je, qu'ils puissent du moins, en cas de besoin, engager aux Princes quelque Astre, ou quelque partie de la Lune. Quant aux Taches du Soleil, ils n'en purent faire aucun usage. Il se trouva que ce n'étoient point des Planetes. mais des nuages, des fumées, des écumes qui s'élevent sur le Soleil. Elles sont tantôt en grande quantité, tantôt en petit nombre, tantôt elles disparoissent toutes; quelquefois elles se mettent plusieurs ensemble, quelquefois elles se séparent, quelquefois elles sont plus claires, quelquefois plus noires. Il y a des temps où l'on en voit beaucoup; il y en a d'autres, & même assés longs, où il n'en paroît aucune. On croiroit que le Soleil est une matiere liquide, qu'elques-uns disent de l'Or fondu, qui bouillonne incessamment, & produit des impuretés, que la force de son mouvement rejette sur sa surface; elles s'y consument, & puis il s'en produit d'autres. Imaginés-vous quels Corps étran-

gers ce sont là ; il y en a tel qui est dix-sept cens fois plus gros que la Terre, car vous saurés qu'elle est plus d'un million de fois plus petite que le Globe du Soleil. Jugés par-là quelle est la quantité de cet Or fondu, ou l'étendue de cette grande Mer de lumiere & de feu. D'autres disent, & avec assés d'apparence, que les Taches, du moins pour la plûpart, ne sont point des productions nouvelles, & qui se dissipent au bout de quelque temps, mais de grosses masses solides, de figure fort irréguliere, toujours subsistantes, qui tantôt flotent sur le corps liquide du Soleil, tantôt s'y enfoncent ou entierement ou en partie, & nous présentent différentes pointes ou éminences, selon qu'elles s'enfoncent plus ou moins, & qu'elles se tournent vers nous de différens côtés. Peut-être font-elles partie de quelque grand amas de matiere solide qui sert d'aliment au feu du Soleil. Enfin, quoique ce puisse être que le Soleil, il ne paroît nullement propre à être habité. C'est pourtant dommage, l'habitation seroit belle, on seroit au centre de tout, on verroit toutes les Planetes tourner régulierement autour de soi, aulieu que nous

voy ons

voyons dans leurs cours une infinité de bisarreries, qui n'y paroissent que parce que nous ne sommes pas dans le lieu propre pour en bien juger, c'est-à-dire au centre de leur mouvement. Cela n'est-il pas pitoyable? Il n'y a qu'un lieu dans le Monde, d'où l'étude des Astres puisse être extrêmement facile, & justement dans ce lieu-là il n'y a personne. Vous n'y songés pas, dit la Marquise. Qui seroit dans le Soleil, ne verroit rien, ni Planetes ni Etoiles Fixes. Le Soleil n'efface-t-il pas tout? Ce seroient ses Habitans qui seroient bien fondés à se croire seuls dans toute la Nature.

J'avoue que je m'étois trompé, répondis-je, je ne songeois qu'à la situation où est le Soleil, & non à l'effet de sa lumiere; mais vous qui me redressés si à propos, vous voulés bien que je vous dise que vous vous ètes trompée aussi; les Habitans du Soleil ne les verroient seulement pas. Ou ils ne pourroient soutenir la force de sa lumiere, ou ils ne la pourroient recevoir, faute d'en être à quelque distance, & tout bien considéré, le Soleil ne seroit qu'un séjour d'Aveugles. Encore un coup, il

n'eſt pas fait pour être habité ; mais voulés-vous que nous pourſuivions notre Voyage des Mondes ? Nous ſommes arrivés au centre qui eſt toujours le lieu le plus bas dans tout ce qui eſt rond ; & je vous dirai en paſſant, que pour aller d'ici là, nous avons fait un chemin de trente - trois millions de lieues. Il faudroit préſentement retourner ſur nos pas, & remonter. Nous retrouverons Mercure, Venus, la Terre, la Lune, toutes Planetes que nous avons viſitées. Enſuite c'eſt Mars qui ſe préſente. Mars n'a rien de curieux que je ſache, ſes jours ſont de plus d'une demi-heure plus longs que les nôtres, & ſes années valent deux de nos années, à un mois & demi près. Il eſt cinq fois plus petit que la Terre, il voit le Soleil un peu moins grand & moins vif que nous ne le voyons ; enfin Mars ne vaut pas trop la peine qu'on s'y arrête. Mais la jolie choſe que Jupiter avec ſes quatre Lunes ou Satellites ! Ce ſont quatre petites Planetes, qui tandis que Jupiter tourne autour du Soleil en douze ans, tournent autour de lui comme notre Lune autour de nous. Mais, interrompit la

Marquiſe, pourquoi y a-t-il des Planetes qui tournent autour d'autres Planetes qui ne valent pas mieux qu'elles? Sérieuſement il me paroîtroit plus régulier & plus uniforme que toutes les Planetes, & grandes & petites, n'euſſent que le même mouvement autour du Soleil.

Ah! Madame, répliquai-je, ſi vous ſaviés ce que c'eſt que les Tourbillons de Deſcartes, ces Tourbillons dont le nom eſt ſi terrible, & l'idée ſi agréable, vous ne parleriés pas comme vous faites. La tête me dût-elle tourner, dit-elle en riant, il eſt beau de ſavoir ce que c'eſt que les Tourbillons. Achevés de me rendre folle, je ne me ménage plus, je ne connois plus de retenue ſur la Philoſophie; laiſſons parler le monde, & donnons-nous aux Tourbillons. Je ne vous connoiſſois pas de pareils emportemens, repris-je; c'eſt dommage qu'ils n'ayent que les Tourbillons pour objet. Ce qu'on appelle un Tourbillon, c'eſt un amas de matiere dont les parties ſont détachées les unes des autres, & ſe meuvent toutes en un même ſens; permis à elles d'avoir pendant ce temps-là quelques petits mou-

vemens particuliers, pourvû qu'elles ſuivent toujours le mouvement général. Ainſi un Tourbillon de vent, c'eſt une infinité de petites parties d'Air, qui tournent en rond toutes enſemble, & envelopent ce qu'elles rencontrent. Vous ſavés que les Planetes ſont portées dans la matiere céleſte, qui eſt d'une ſubtilité & d'une agitation prodigieuſe. Tout ce grand amas de matiere céleſte, qui eſt depuis le Soleil juſqu'aux Etoiles Fixes, tourne en rond, & emportant avec ſoi les Planetes, les fait tourner toutes en un même ſens autour du Soleil, qui occupe le centre, mais en des temps plus ou moins longs, ſelon qu'elles en ſont plus ou moins éloignées. Il n'y a pas juſqu'au Soleil qui ne tourne ſur lui-même, parce qu'il eſt juſtement au milieu de toute cette matiere céleſte; vous remarquerés en paſſant, que quand la Terre ſeroit dans la place où il eſt, elle ne pourroit encore faire moins que de tourner ſur elle même.

Voilà quel eſt le grand Tourbillon dont le Soleil eſt comme le Maître; mais en même-temps les Planetes ſe compoſent de petits Tourbillons par-

ticuliers à l'imitation de celui du Soleil. Chacune d'elles en tournant autour du Soleil, ne laisse pas de tourner autour d'elle-même, & fait tourner aussi autour d'elle en même sens une certaine quantité de cette matiere céleste, qui est toujours prête à suivre tous les mouvemens qu'on lui veut donner, s'ils ne la détournent pas de son mouvement général. C'est là le Tourbillon particulier de la Planete, & elle le pousse aussi loin que la force de son mouvement se peut étendre. S'il faut qu'il tombe dans ce petit Tourbillon quelque Planete moindre que celle qui y domine, la voilà emportée par la grande, & forcée indispensablement à tourner autour d'elle, & le tout ensemble, la grande Planete, la petite, & le Tourbillon qui les renferme, n'en tourne pas moins autour du Soleil. C'est ainsi qu'au commencement du Monde nous nous fimes suivre par la Lune, parce qu'elle se trouva dans l'étendue de notre Tourbillon, & tout-à-fait à notre bienséance. Jupiter, dont je commençois à vous parler, fut plus heureux ou plus puissant que nous. Il y avoit dans son voisinage quatre

petites Planetes, il se les assujetit toutes quatre ; & nous qui sommes une Planete principale, croyés-vous que nous l'eussions été, si nous nous fussions trouvés proche de lui ? Il est mille fois plus gros que nous, il nous auroit englouti sans peine dans son Tourbillon, & nous ne serions qu'une Lune de sa dépendance, au lieu que nous en avons une qui est dans la nôtre ; tant il est vrai que le seul hasard de la situation décide souvent de toute la fortune qu'on doit avoir.

Et qui nous assure, dit la Marquise, que nous demeurerons toujours où nous sommes ? Je commence à craindre que nous ne fassions la folie de nous approcher d'une Planete aussi entreprenante que Jupiter, ou qu'il ne vienne vers nous pour nous absorber ; car il me paroît que dans ce grand mouvement, où vous dites qu'est la matiere céleste, elle devroit agiter les Planetes irrégulierement, tantôt les approcher, tantôt les éloigner les unes des autres. Nous pourrions aussi-tôt y gagner qu'y perdre, répondis-je ; peut-être irions-nous soumettre à notre domination Mercure ou Mars, qui sont de plus pe-

tites Planetes, & qui ne nous pourroient résister. Mais nous n'avons rien à esperer ni à craindre, les Planetes se tiennent où elles sont, & les nouvelles conquêtes leur sont défendues, comme elles l'étoient autrefois aux Rois de la Chine. Vous savés bien que quand on met de l'huile avec de l'eau, l'huile surnage. Qu'on mette sur ces deux liqueurs un corps extrêmement léger, l'huile le soutiendra, & il n'ira pas jusqu'à l'eau. Qu'on y mette un autre corps plus pesant, & qui soit justement d'une certaine pesanteur, il passera au travers de l'huile, qui sera trop foible pour l'arrêter, & tombera jusqu'à ce qu'il rencontre l'eau qui aura la force de le soutenir. Ainsi dans cette liqueur, composée de deux liqueurs qui ne se mêlent point, deux corps inégalement pesans se mettent naturellement à deux places différentes, & jamais l'un ne montera, ni l'autre ne descendra. Qu'on mette encore d'autres liqueurs qui se tiennent séparées, & qu'on y plonge d'autres corps, il arrivera la même chose. Représentés-vous que la matiere céleste qui remplit ce grand Tourbillon, a différentes cou-

ches qui s'enveloppent les unes les autres, & dont les pesanteurs sont différentes, comme celles de l'huile & de l'eau, & des autres liqueurs. Les Planetes ont aussi différentes pesanteurs, chacune d'elles par conséquent s'arrête dans la couche qui a précisément la force nécessaire pour la soutenir, & qui lui fait équilibre, & vous voyés bien qu'il n'est pas possible qu'elle en sorte jamais.

Je conçois, dit la Marquise, que ces pesanteurs-là réglent fort bien les rangs. Plût à Dieu qu'il y eût quelque chose de pareil qui les réglât parmi nous, & qui fixât les gens dans les places qui leur sont naturellement convenables! Me voilà fort en repos du côté de Jupiter. Je suis bien-aise qu'il nous laisse dans notre petit Tourbillon avec notre Lune unique. Je suis d'humeur à me borner aisément, & je ne lui envie point les quatre qu'il a.

Vous auriés tort de les lui envier, repris-je, il n'en a point plus qu'il ne lui en faut. Il est cinq fois plus éloigné du Soleil que nous, c'est-àdire qu'il en est à cent soixante-cinq millions de lieues, & par conséquent ses Lunes ne

reçoivent & ne lui renvoyent qu'une lumiere assés foible. Le nombre supplée au peu d'effet de chacune. Sans cela, comme Jupiter tourne sur lui même en dix heures, & que ses nuits qui n'en durent que cinq sont fort courtes, quatre Lunes ne paroîtroient pas si nécessaires, Celle qui est la plus proche de Jupiter, fait son cercle autour de lui en quarante-deux heures, la seconde en trois jours & demi, la troisiéme en sept, la quatriéme en dix-sept, & par l'inégalité même de leur cours elles s'accordent à lui donner les plus jolis spectacles du monde. Tantôt elles se levent toutes quatre ensemble, & puis se séparent presque dans le moment; tantôt elles sont toutes à leur Midi rangées l'une au-dessus de l'autre; tantôt on les voit toutes quatre dans le Ciel à des distances égales; tantôt quand deux se levent, deux autres se couchent: sur-tout j'aimerois à voir ce jeu perpétuel d'Eclipses qu'elles font; car il ne se passe point de jour qu'elles ne s'éclipsent les unes les autres, ou qu'elles n'éclipsent le Soleil; & assurément les Eclipses s'étant rendues si familieres en ce monde-là, elles y sont

un ſujet de divertiſſement, & non pas de frayeur comme en celui-ci.

Et vous ne manquerés pas, dit la Marquiſe, à faire habiter ces quatre Lunes, quoique ce ne ſoient que de petites Planetes ſubalternes, deſtinées ſeulement à en éclairer une autre pendant ſes nuits? N'en doutés nullement, répondis-je. Ces Planetes n'en ſont pas moins dignes d'être habitées, pour avoir le malheur d'être aſſervies à tourner autour d'une autre plus importante.

Je voudrois donc, reprit-elle, que les Habitans des quatre Lunes de Jupiter fuſſent comme des Colonies de Jupiter; qu'elles euſſent reçu de lui, s'il étoit poſſible, leurs Loix & leurs Coutumes; que par conſéquent elles lui rendiſſent quelque ſorte d'hommage, & ne regardaſſent la grande Planete qu'avec reſpect. Ne faudroit-il point auſſi, lui dis-je, que les quatre Lunes envoyaſſent de temps en temps des Députés dans Jupiter, pour lui prêter ſerment de fidélité? Pour moi, je vous avoue que le peu de ſupériorité que nous avons ſur les Gens de notre Lune, me fait douter que Jupiter en

ait beaucoup sur les Habitans des siennes ; & je crois que l'avantage auquel il puisse le plus raisonnablement prétendre, c'est de leur faire peur. Par exemple, dans celle qui est la plus proche de lui, ils le voyent seize cent fois plus grand que notre Lune ne nous paroît ; quelle monstrueuse Planete suspendue sur leurs têtes ! En vérité, si les Gaulois craignoient anciennement que le Ciel ne tombât sur eux, & ne les écrasât, les Habitans de cette Lune auroient bien plus de sujet de craindre une chûte de Jupiter. C'est peut-être là aussi la frayeur qu'ils ont, dit-elle, au lieu de celle des Eclipses dont vous m'avés assuré qu'ils sont exempts, & qu'il faut bien remplacer par quelque autre sotise. Il le faut de nécessité absolue, répondis-je. L'inventeur du troisiéme Systême dont je vous parlois l'autre jour, le célébre Ticho-Brahé, un des plus grands Astronomes qui furent jamais, n'avoit garde de craindre les Eclipses, comme le Vulgaire les craint ; il passoit sa vie avec elles. Mais croiriés-vous bien ce qu'il craignoit en leur place ? Si en sortant de son logis la premiere personne qu'il rencontroit

étoit une Vieille, si un Liévre traversoit son chemin, Ticho-Brahé croyoit que la journée devoit être malheureuse, & retournoit promptement se renfermer chés lui, sans oser commencer la moindre chose.

Il ne seroit pas juste, reprit-elle, après que cet homme-là n'a pû se délivrer impunément de la crainte des Eclipses, que les Habitans de cette Lune de Jupiter, dont nous parlions, en fussent quittes à meilleur marché. Nous ne leur ferons pas de quartier, ils subiront la Loi commune; & s'ils sont exempts d'une erreur, ils donneront dans quelque autre; mais comme je ne me pique pas de la pouvoir deviner, éclaircissés-moi, je vous prie, une autre difficulté qui m'occupe depuis quelques momens. Si la Terre est si petite à l'égard de Jupiter, Jupiter nous voit-il? Je crains que nous ne lui soyons inconnus.

De bonne foi, je crois que cela est ainsi, répondis-je. Il faudroit qu'il vît la Terre cent fois plus petite que nous ne le voyons. C'est trop peu, il ne la voit point. Voici seulement ce que nous pouvons croire de meilleur pour

nous. Il y aura dans Jupiter des Aſtronomes, qui après avoir bien pris de la peine à compoſer des Lunettes excellentes, après avoir choiſi les plus belles nuits pour obſerver, auront enfin découvert dans les Cieux une très-petite Planete qu'ils n'avoient jamais vûe. D'abord le Journal des Savans de ce Pays-là en parle; le Peuple de Jupiter, ou n'en entend point parler, ou n'en fait que rire; les Philoſophes dont cela détruit les opinions, forment le deſſein de n'en rien croire; il n'y a que les Gens très-raiſonnables qui en veulent bien douter. On obſerve encore, on revoit la petite Planete; on s'aſſure bien que ce n'eſt point une viſion; on commence même à ſoupçonner qu'elle a un mouvement autour du Soleil; on trouve au bout de mille obſervations, que ce mouvement eſt d'une année; & enfin, grace à toutes les peines que ſe donnent les Savans, on ſait dans Jupiter que notre Terre eſt au Monde. Les Curieux vont la voir au bout d'une Lunette, & la vûe à peine peut-elle encore l'attraper.

Si ce n'étoit, dit la Marquiſe, qu'il n'eſt point trop agréable de ſavoir

qu'on ne nous peut découvrir de dedans Jupiter qu'avec des Lunettes d'approche, je me repréſenterois avec plaiſir ces Lunettes de Jupiter dreſſées vers nous, comme les nôtres le ſont vers lui, & cette curioſité mutuelle avec laquelle les Planetes s'entreconſiderent & demandent l'une de l'autre, *Quel Monde eſt-ce là? Quelles Gens l'habitent?*

Cela ne va pas ſi vîte que vous penſés, répliquai-je. Quand on verroit notre Terre de dedans Jupiter, quand on l'y connoîtroit, notre Terre ce n'eſt pas nous; on n'a pas le moindre ſoupçon qu'elle puiſſe être habitée. Si quelqu'un vient à ſe l'imaginer, Dieu ſait comme tout Jupiter ſe moque de lui. Peut-être même ſommes-nous cauſe qu'on y a fait le Procès à des Philoſophes qui ont voulu ſoutenir que nous étions. Cependant je croirois plus volontiers que les Habitans de Jupiter ſont aſſés occupés à faire des découvertes ſur leur Planete, pour ne ſonger point du tout à nous. Elle eſt ſi grande, que s'ils navigent, aſſurément leurs Chriſtophes Colombs ne ſauroient manquer d'emploi. Il faut que les Peuples de ce Monde-là ne connoiſſent pas ſeu-

lement de réputation la centiéme partie des autres Peuples ; au lieu que dans Mercure, qui est fort petit, ils sont tous voisins les uns des autres ; ils vivent familierement ensemble, & ne comptent que pour une promenade de faire le tour de leur Monde. Si on ne nous voit point dans Jupiter, vous jugés bien qu'on y voit encore moins Venus qui est plus éloignée de lui, & encore moins Mercure qui est & plus petit & plus éloigné. En récompense ses Habitans voyent leurs quatre Lunes, & Saturne avec les siennes, & Mars. Voilà assés de Planetes pour embarrasser ceux d'entre eux qui sont Astronomes ; la Nature a eu la bonté de leur cacher ce qui en reste dans l'Univers.

Quoi, dit la Marquise, vous comptés cela pour une grace ? Sans doute, répondis-je. Il y a dans tout ce grand Tourbillon seize Planetes. La Nature, qui veut nous épargner la peine d'étudier tous leurs mouvemens, ne nous en montre que sept ; n'est-ce pas là une assés grande faveur ? Mais nous qui n'en sentons pas le prix, nous faisons si bien, que nous attrapons les neuf autres qui avoient été cachées ; aussi en

ſommes-nous punis par les grands travaux que l'Aſtronomie demande préſentement.

Je vois, reprit-elle, par ce nombre de ſeize Planetes, qu'il faut que Saturne ait cinq Lunes. Il les a auſſi, répliquai-je, & avec d'autant plus de juſtice, que comme il tourne en trente ans autour du Soleil, il a des Pays où la nuit dure quinze ans, par la même raiſon que ſur la Terre qui tourne en un an, il y a des nuits de ſix mois ſous les Poles. Mais Saturne étant deux fois plus éloigné du Soleil que Jupiter, & par conſéquent dix fois plus que nous, ſes cinq Lunes ſi foiblement éclairées lui donneroient - elles aſſés de lumiere pendant ſes nuits ? Non, il a encore une reſſource ſinguliere & unique dans tout l'Univers connu. C'eſt un grand Cercle & un grand Anneau aſſés large qui l'environne, & qui étant aſſés élevé pour être preſque entierement hors de l'ombre du corps de cette Planete, réfléchit la lumiere du Soleil dans des lieux qui ne le voyent point, & la réfléchit de plus près, & avec plus de force que toutes les cinq Lunes, parce qu'il eſt moins élevé que la plus baſſe.

En

En vérité, dit la Marquise, de l'air d'une personne qui rentroit en elle-même avec étonnement, tout cela est d'un grand ordre ; il paroît bien que la Nature a eu en vûe les besoins de quelques Etres vivans, & que la distribution des Lunes n'a pas été faite au hasard. Il n'en est tombé en partage qu'aux Planetes éloignées du Soleil, à la Terre, à Jupiter, à Saturne ; car ce nétoit pas la peine d'en donner à Venus & à Mercure, qui ne reçoivent que trop de lumiere, dont les nuits sont fort courtes, & qui les comptent apparemment pour de plus grands bienfaits de la Nature que leurs jours mêmes. Mais attendés, il me semble que Mars qui est encore plus éloigné du Soleil que la Terre, n'a point de Lune. On ne peut pas vous le dissimuler, répondis-je, il n'en a point, & il faut qu'il ait pour ses nuits des ressources que nous ne savons pas. Vous avés vû des Phosphores, de ces matiers liquides ou séches, qui en recevant la lumiere du Soleil, s'en imbibent & s'en pénétrent, & ensuite jettent un assés grand éclat dans l'obscurité. Peut-être Mars a-t-il de grands Rochers fort élevés, qui sont des Phospho-

res naturels, & qui prennent pendant le jour une provision de lumiere qu'ils rendent pendant la nuit. Vous ne sauriés nier que ce ne fût un spectacle assés agréable de voir tous ces Rochers s'allumer de toutes parts dès que le Soleil seroit couché, & faire sans aucun art des illuminations magnifiques, qui ne pourroient incommoder par leur chaleur. Vous savés encore qu'il y a en Amérique des Oiseaux qui sont si lumineux dans les ténébres, qu'on s'en peut servir pour lire. Que savons-nous si Mars n'a point un grand nombre de ces Oiseaux, qui dès que la nuit est venue, se dispersent de tous côtés, & vont répandre un nouveau jour?

Je ne me contente, reprit-elle, ni de vos Rochers, ni de vos Oiseaux. Cela ne laisseroit pas d'être joli; mais puisque la Nature a donné tant de Lunes à Saturne & à Jupiter, c'est une marque qu'il faut des Lunes. J'eusse été bien aise que tous les Mondes éloignés du Soleil en eussent eu, si Mars ne nous fût point venu faire une exception désagréable. Ah! vraiment, répliquai-je, si vous vous mêliés de Philosophie plus que vous ne faites, il faudroit bien que

vous vous accoutumassiés à voir des exceptions dans les meilleurs Systêmes. Il y a toujours quelque chose qui y convient le plus juste du monde, & puis quelque chose aussi qu'on y fait convenir comme on peut, ou qu'on laisse là, si on désespere d'en pouvoir venir à bout. Usons-en de même pour Mars, puisqu'il ne nous est point favorable, & ne parlons point de lui. Nous serions bien étonnés, si nous étions dans Saturne, de voir sur nos têtes pendant la nuit ce grand Anneau qui iroit en forme de demi-cercle d'un bout à l'autre de l'Horison, & qui nous renvoyant la lumiere du Soleil, feroit l'effet d'une Lune continue. Et ne mettrons-nous point d'Habitans dans ce grand Anneau, interrompit-elle en riant ? Quoique je sois d'humeur, répondis-je, à en envoyer par tout assés hardiment, je vous avoue que je n'oserois en mettre là, cet Anneau me paroît une habitation trop irréguliere. Pour les cinq petites Lunes on ne peut pas se dispenser de les peupler. Si cependant l'Anneau n'étoit, comme quelques-uns le soupçonnent, qu'un Cercle de Lunes qui se suivissent de fort près, & eussent un mouvement

égal, & que les cinq petites Lunes fussent cinq échapées de ce grand Cercle, que de Mondes dans le Tourbillon de Saturne ! Quoi qu'il en soit, les Gens de Saturne sont assés misérables, même avec le secours de l'Anneau. Il leur donne la lumiere, mais quelle lumiere dans l'éloignement où il est du Soleil ! Le Soleil même qu'ils voyent cent fois plus petit que nous ne le voyons, n'est pour eux qu'une petite Etoile blanche & pâle, qui n'a qu'un éclat & une chaleur bien foible ; & si vous les mettiés dans nos Pays les plus froids, dans la Groënlande, ou dans la Lapponie, vous les verriés suer à grosses goutes & expirer de chaud. S'ils avoient de l'eau, ce ne seroit point de l'eau pour eux, mais une pierre polie, un marbre ; & l'esprit de vin qui ne gêle jamais ici, seroit dur comme nos diamans.

Vous me donnés vne idée de Saturne qui me glace, dit la Marquise, au lieu que tantôt vous m'échauffiés en me parlant de Mercure. Il faut bien, répliquai-je, que les deux Mondes qui sont aux extrêmités de ce grand Tourbillon, soi entoppofés en toutes choses.

Ainsi, reprit-ele, on est bien sage

dans Saturne ; car vous m'avés dit que tout le monde étoit fou dans Mercure. Si on n'est pas bien sage dans Saturne, repris-je, du moins selon toutes les apparences, on y est bien flegmatique. Ce sont gens qui ne savent ce que c'est que de rire, qui prennent toujours un jour pour répondre à la moindre question qu'on leur fait, & qui eussent trouvé Caton d'Utique trop badin & trop folâtre.

Il me vient une pensée, dit-elle. Tous les Habitans de Mercure sont vifs, tous ceux de Saturne sont lents. Parmi nous les uns sont vifs, les autres lents ; cela ne viendroit-il point de ce que notre Terre étant justement au milieu des autres Mondes, nous participons des extrêmités ? Il n'y a point pour les Hommes de caractere fixe & déterminé ; les uns sont faits comme les Habitans de Mercure, les autres comme ceux de Saturne, & nous sommes un mélange de toutes les espéces qui se trouvent dans les autres Planetes. J'aime assés cette idée, repris-je ; nous formons un assemblage si bisarre, qu'on pourroit croire que nous serions ramassés de plusieurs Mondes differens. A ce compte il

est assés commode d'être ici, on y voit tous les autres Mondes en abregé.

Du moins, reprit la Marquise, une commodité fort réelle qu'a notre Monde par sa situation, c'est qu'il n'est ni si chaud que celui de Mercure ou de Venus, ni si froid que celui de Jupiter ou de Saturne. De plus, nous sommes justement dans un endroit de la Terre où nous ne sentons l'excès ni du chaud ni du froid. En vérité, si un certain Philosophe rendoit grace à la Nature d'être Homme, & non pas Bête, Grec, & non pas Barbare, moi je veux lui rendre grace d'être sur la Planete la plus temperée de l'Univers, & dans un des lieux les plus temperés de cette Planete. Si vous m'en croyés, Madame, répondis-je, vous lui rendrés grace d'être jeune, & non pas vieille; jeune & belle, & non pas jeune & laide; jeune & belle Françoise, & non pas jeune & belle Italienne. Voilà bien d'autres sujets de reconnoissance, que ceux que vous tirés de la situation de votre Tourbillon, ou de la temperature de votre Pays.

Mon Dieu! répliqua-t-elle, laissés-moi avoir de la reconnoissance sur tout, jusque sur le Tourbillon où je suis pla-

cée. La mesure de bonheur qui nous a été donnée est assés petite, il n'en faut rien perdre, & il est bon d'avoir pour les choses les plus communes & les moins considérables, un goût qui les mette à profit. Si on ne vouloit que des plaisirs vifs, on en auroit peu, on les attendroit long-temps, & on les payeroit bien. Vous me promettés donc, répliquai-je, que si on vous proposoit de ces plaisirs vifs, vous vous souviendriés des Tourbillons & de moi, & que vous ne nous négligeriés pas tout-à-fait? Oui, répondit-elle, mais faites que la Philosophie me fournisse toujours des plaisirs nouveaux. Du moins pour demain, répondis-je, j'espere qu'ils ne vous manqueront pas. J'ai des Etoiles Fixes, qui passent tout ce que vous avés vû jusqu'ici.



CINQUIÉME SOIR.

Que les Etoiles Fixes ſont autant de de Soleils, dont chacun éclaire un Monde.

LA Marquiſe ſentit une vraie impatience de ſavoir ce que les Etoiles Fixes deviendroient. Seront-elles habitées comme les Planetes, me dit-elle? Ne le seront-elles pas? Enfin qu'en ferons-nous? Vous le devineriés peut-être, ſi vous en aviés bien envie, répondis-je. Les Etoiles fixes ne ſauroient être moins éloignées de la Terre, que de vingt-ſept mille ſix cens ſoixante fois la diſtance d'ici au Soleil, qui eſt de trente-trois millions de lieues; & ſi vous fâchiés un Aſtronome, il les mettroit encore plus loin. La diſtance du Soleil à Saturne, qui eſt la Planete la plus éloignée, n'eſt que de trois cens trente millions de lieues; ce n'eſt rien par rapport à la diſtance du Soleil ou de la Terre aux Etoiles Fixes, & on ne prend pas

pas la peine de la compter. Leur lumiere, comme vous voyés, est assés vive & assés éclatante. Si elles la recevoient du Soleil, il faudroit qu'elles la reçussent déja bien foible après un si épouventable trajet ; il faudroit que par une réfléxion qui l'affoibliroit encore beaucoup, elles nous la renvoyassent à cette même distance. Il seroit impossible qu'une lumiere qui auroit essuyé une réfléxion, & fait deux fois un semblable chemin, eût cette force & cette vivacité qu'a celle des Etoiles fixes. Les voilà donc lumineuses par elles mêmes, & toutes ; en un mot, autant de Soleils.

Ne me trompai-je point, s'écria la Marquise, ou si je vois où vous me voulés mener ? M'allés-vous dire : *Les Etoiles fixes sont autant de Soleils, notre Soleil est le centre d'un Tourbillon qui tourne autour de lui ; pourquoi chaque Etoile fixe ne sera-t-elle pas aussi le centre d'un Tourbillon qui aura un mouvement autour d'elle ? Notre Soleil a des Planetés qu'il éclaire ; pourquoi chaque Etoile fixe n'en aura-t-elle pas aussi qu'elle éclairera ?* Je n'ai à vous répondre, lui dis-je, que ce que répondit Phedre à Enone : *C'est toi qui l'as nommé.*

Mais, reprit-elle, voilà l'Univers si

grand que je m'y perds, je ne sai plus où je suis, je ne suis plus rien. Quoi, tout sera divisé en Tourbillons jettés confusément les uns parmi les autres? Chaque Etoile sera le centre d'un Tourbillon, peut-être aussi grand que celui où nous sommes? Tout cet espace immense qui comprend nôtre Soleil & nos Planetes, ne sera qu'une petite parcelle de l'Univers? Autant d'espaces pareils que d'Etoiles fixes? Cela me confond, me trouble, m'épouvante. Et moi, répondis-je, cela me met à mon aise. Quand le Ciel n'étoit que cette voûte bleue où les Etoiles étoient clouées, l'Univers me paroissoit petit & étroit, je m'y sentois comme oppressé. Présentement qu'on a donné infiniment plus d'étendue & de profondeur à cette voûte en la partageant en mille & mille Tourbillons, il me semble que je respire avec plus de liberté, & que je suis dans un plus grand Air, & assurément l'Univers a toute une autre magnificence. La nature n'a rien épargné en le produisant; elle a fait une profusion de richesses tout-à-fait digne d'elle. Rien n'est si beau à se représenter que ce nombre prodigieux

de Tourbillons, dont le milieu est occupé par un Soleil qui fait tourner des Planetes autour de lui. Les Habitans d'une Planete d'un de ces Tourbillons infinis, voyent de tous côtés les Soleils des Tourbillons dont ils sont environnés; mais ils n'ont garde d'en voir les Planetes, qui n'ayant qu'une lumiere foible empruntée de leur Soleil, ne la poussent point au-delà de leur Monde.

Vous m'offrés, dit-elle, une espéce de perspective si longue, que la vûe n'en peut attraper le bout. Je vois clairement les Habitans de la Terre; ensuite vous me faites voir ceux de la Lune & des autres Planetes de notre Tourbillon assés clairement à la vérité, mais moins que ceux de la Terre: après eux viennent les Habitans des Planetes des autres Tourbillons. Je vous avoue qu'ils sont tout-à-fait dans l'enfoncement, & que quelque effort que je fasse pour les voir, je ne les apperçois presque point. Et en effet ne sont-ils pas presque anéantis par l'expression même dont vous ètes obligé de vous servir en parlant d'eux? Il faut que vous les appelliés les Habitans d'une

des Planetes de l'un de ces Tourbillons dont le nombre est infini. Nous-mêmes, à qui la même expression convient, avoués que vous ne sauriés presque plus nous démêler au milieu de tant de Mondes. Pour moi, je commence à voir la Terre si effroyablement petite, que je ne crois pas avoir désormais d'empressement pour aucune chose. Assurement si on a tant d'ardeur de s'agrandir, si on fait desseins sur desseins, si on se donne tant de peine, c'est que l'on ne connoît pas les Tourbillons. Je prétens bien que ma paresse profite de mes nouvelles lumieres; & quand on me reprochera mon indolence, je répondrai : *Ah ! si vous saviés ce que c'est que les Etoiles fixes !* Il faut qu'Alexandre ne l'ait pas sû, repliquai-je, car un certain Auteur qui tient que la Lune est habitée, dit fort sérieusement qu'il n'étoit pas possible qu'Aristote ne fût dans une opinion si raisonnable, (comment une vérité eût-elle échapé à Aristote ?) mais qu'il n'en voulut jamais rien dire, de peur de fâcher Alexandre, qui eût été au désespoir de voir un Monde qu'il n'eût pas pû conquérir. A plus forte raison

lui eût-on fait mystere des Tourbillons des Etoiles fixes, quand on les eût connues en ce temps-là; c'eût été faire trop mal sa cour que de lui en parler. Pour moi qui les connois, je suis bien fâché de ne pouvoir tirer d'utilité de la connoissance que j'en ai. Ils ne guérissent tout au plus, selon votre raisonnement, que de l'ambition & de l'inquiétude, & je n'ai point ces maladies-là. Un peu de foiblesse pour ce qui est beau, voilà mon mal, & je ne crois pas que les Tourbillons y puissent rien. Les autres Mondes vous rendent celui-ci petit, mais ils ne vous gâtent point de beaux yeux ou une belle bouche, cela vaut toujours son prix en dépit de tous les Mondes possibles.

C'est une étrange chose que l'Amour, répondit-elle en riant; il se sauve de tout, & il n'y a point de Systême qui lui puisse faire de mal. Mais aussi parlés-moi franchement, votre Systême est-il bien vrai? Ne me déguisés rien, je vous garderai le secret. Il me semble qu'il n'est appuyé que sur une petite convenance bien légere. Une Etoile fixe est lumineuse d'elle-même comme le Soleil, par conséquent il faut qu'elle

soit comme le Soleil le centre & l'ame d'un Monde, & qu'elle ait ses Planetes qui tournent autour d'elle. Cela est-il d'une nécessité bien absolue ? Ecoutés, Madame, répondis-je, puisque nous sommes en humeur de mêler toujours des folies de galanterie à nos discours les plus sérieux, les raisonnemens de Mathématique sont faits comme l'Amour. Vous ne sauriés accorder si peu de chose à un Amant, que bientôt après il ne faille lui en accorder davantage, & à la fin cela va loin. De même accordés à un Mathématicien le moindre principe, il va vous en tirer une conséquence qu'il faudra que vous lui accordiés aussi; & de cette conséquence encore une autre ; & malgré vous-même il vous mene si loin, qu'à peine le pouvés-vous croire. Ces deux sortes de Gens-là prennent toujours plus qu'on ne leur donne. Vous convenés que quand deux choses sont semblables en tout ce qui me paroît, je les puis croire aussi semblables en ce qui ne me paroît point, s'il n'y a rien d'ailleurs qui m'en empêche. De-là j'ai tiré que la Lune étoit habitée, parce qu'elle ressemble à la Terre ; les autres Planetes, parce

qu'elles ressemblent à la Lune. Je trouve que les Etoiles fixes ressemblent à notre Soleil, je leur attribue tout ce qu'il a. Vous ètes engagée trop avant pour pouvoir reculer, il faut franchir le pas de bonne grace. Mais, dit-elle, sur le pied de cette ressemblance que vous mettés entre les Etoiles fixes & notre Soleil, il faut que les Gens d'un autre grand Tourbillon ne le voyent que comme une petite Etoile fixe, qui se montre à eux seulement pendant leurs nuits.

Cela est hors de doute, répondis-je, Notre Soleil est si proche de nous, en comparaison des Soleils des autres Tourbillons, que sa lumiere doit avoir infiniment plus de force sur nos yeux que la leur. Nous ne voyons donc que lui quand nous le voyons, & il efface tout; mais dans un autre grand Tourbillon, c'est un autre Soleil qui y domine, & il efface à son tour le nôtre, qui n'y paroît que pendant les nuits avec le reste des autres Soleils étrangers, c'est-à-dire, des Etoiles fixes. On l'attache avec elles à cette grande voûte du Ciel, & il y fait partie de quelque Ourse, ou de quelque Taureau. Pour les Planetes,

qui tournent autour de lui, notre Terre par exemple ; comme on ne les voit point de si loin, on n'y songe seulement pas. Ainsi tous les Soleils sont Soleils de jour pour le Tourbillon où ils sont placés, & Soleils de nuit pour tous les autres Tourbillons. Dans leur Monde ils sont uniques en leur espéce ; par tout ailleurs ils ne servent qu'à faire nombre.

Ne faut-il pas pourtant, reprit-elle, que les Mondes malgré cette égalité différent en mille choses, car un fond de ressemblance ne laisse pas de porter des différences infinies ?

Assurément, repris-je, mais la difficulté est de deviner. Que sai-je ? Un Tourbillon a plus de Planetes qui tournent autour de son Soleil, un autre en a moins. Dans l'un il y a des Planetes subalternes qui tournent autour de Planetes plus grandes ; dans l'autre il n'y en a point. Ici elles sont toutes ramassées autour de leur Soleil, & font comme un petit peloton, au-delà duquel s'étend un grand espace vuide qui va jusqu'aux Tourbillons voisins : ailleurs elles prennent leur cours vers les extrémités du Tourbillon, & laissent le milieu vuide. Je ne doute pas même qu'il ne puisse y

avoir quelques Tourbillons déserts & sans Planetes ; d'autres dont le Soleil n'étant pas au centre, ait un véritable mouvement, & emporte ses Planetes avec soi ; d'autres dont les Planetes s'élevent ou s'abaissent à l'égard de leur Soleil par le changement de l'équilibre qui les tient suspendues. Enfin que voudriés-vous ? En voilà bien assés pour un homme qui n'est jamais sorti de son Tourbillon.

Ce n'en est guére, répondit-elle, pour la quantité des Mondes. Ce que vous dites ne suffit que pour cinq ou six, & j'en vois d'ici des milliers.

Que seroit-ce donc, repris-je, si je vous disois qu'il y a bien d'autres Etoiles fixes que celles que vous voyés; qu'avec des Lunettes on en découvre un nombre infini qui ne se montrent point aux yeux, & que dans une seule Constellation où l'on en comptoit peut-être douze ou quinze, il s'en trouve autant que l'on en voyoit auparavant dans le Ciel ?

Je vous demande grace, s'écria-t-elle, je me rends; vous m'accablés de Mondes & de Tourbillons. Je sai bien, ajoutai-je, ce que je vous garde. Vous

voyés cette blancheur qu'on appelle la Voie de Lait. Vous figureriés-vous bien ce que c'est ? Une infinité de petites Etoiles invisibles aux yeux à cause de leur petitesse, & semées si près les unes des autres, qu'elles paroissent former une lueur continue. Je voudrois que vous vissiés avec des Lunettes cette fourmilliere d'Astres, & cette graine de Mondes. Ils ressemblent en quelque sorte aux Isles Maldives, à ces douze mille petites Isles ou Bancs de sable, séparés seulement par des Canaux de Mer que l'on sauteroit presque comme des fossés. Ainsi les petits Tourbillons de la Voie de Lait sont si serrés, qu'il me semble que d'un Monde à l'autre on pourroit se parler, ou même se donner la main. Du moins je crois que les Oiseaux d'un Monde passent aisément dans un autre, & que l'on y peut dresser des Pigeons à porter des Lettres, comme ils en portent ici dans le Levant d'une Ville à une autre. Ces petits Mondes sortent apparemment de la régle générale, par laquelle un Soleil dans son Tourbillon efface, dès qu'il paroît, tous les Soleils étrangers. Si vous ètes dans un des pe-

tits Tourbillons de la Voie de Lait, votre Soleil n'eſt preſque pas plus proche de vous, & n'a pas ſenſiblement plus de force ſur vos yeux, que cent mille autres Soleils des petits Tourbillons voiſins. Vous voyés donc votre Ciel briller d'un nombre infini de feux qui ſont fort proches les uns des autres, & peu éloignés de vous. Lorſque vous perdés de vûe votre Soleil particulier, il vous en reſte encore aſſés, & votre nuit n'eſt pas moins éclairée que le jour, du moins la différence ne peut pas être ſenſible; & pour parler plus juſte, vous n'avés jamais de nuit. Ils ſeroient bien étonnés, les Gens de ces Mondes-là, accoutumés comme ils ſont à une clarté perpétuelle, ſi on leur diſoit qu'il y a des malheureux qui ont de véritables nuits, qui tombent dans des ténébres profondes, & qui quand ils jouiſſent de la lumiere, ne voyent même qu'un ſeul Soleil. Ils nous regarderoient comme des Eſtres diſgraciés de la Nature, & notre condition les feroit frémir d'horreur.

Je ne vous demande pas, dit la Marquiſe, s'il y a des Lunes dans les Mondes de la Voie de Lait; je vois bien

qu'elles n'y feroient de nul usage aux Planetes principales qui n'ont point de nuit, & qui d'ailleurs marchent dans des espaces trop étroits pour s'embarrasser de cet attirail de Planetes subalternes. Mais savés-vous bien qu'à force de me multiplier les Mondes si libéralement, vous me faites naître une véritable difficulté? Les Tourbillons dont nous voyons les Soleils, touchent le Tourbillon où nous sommes. Les Tourbillons sont ronds, n'est-il pas vrai? Et comment tant de Boules en peuvent-elles toucher une seule? Je veux m'imaginer cela, & je sens bien que je ne le puis.

Il y a beaucoup d'esprit, répondis-je, à avoir cette difficulté-là, & même à ne la pouvoir résoudre; car elle est très-bonne en soi, & de la maniere dont vous la concevés, elle est sans réponse, & c'est avoir bien peu d'esprit, que de trouver des réponses à ce qui n'en a point. Si notre Tourbillon étoit de la figure d'un Dé, il auroit six faces plates, & seroit bien éloigné d'être rond; mais sur chacune de ces faces on y pourroit mettre un Tourbillon de la même figure. Si au lieu de six faces

plates, il en avoit vingt, cinquante, mille, il y auroit jusqu'à mille Tourbillons qui pourroient poser sur lui, chacun sur une face ; & vous concevés bien que plus un corps a de faces plates qui le terminent au dehors, plus il approche d'être rond ; ensorte qu'un Diamant taillé à facettes de tous côtés, si les facettes étoient fort petites, seroit quasi aussi rond qu'une Perle de même grandeur. Les Tourbillons ne sont ronds que de cette maniere-là. Ils ont une infinité de faces en dehors, dont chacune porte un autre Tourbillon. Ces faces sont fort inégales ; ici elles sont plus grandes, là plus petites. Les plus petites de notre Tourbillon, par exemple, répondent à la Voie de Lait, & soutiennent tous ces petits Mondes. Que deux Tourbillons qui sont appuyés sur deux faces voisines, laissent quelque vuide entr'eux par en-bas, comme cela doit arriver très-souvent, aussi-tôt la Nature qui ménage bien le terrein, vous remplit ce vuide par un petit Tourbillon ou deux, peut-être par mille, qui n'incommodent point les autres, & ne laissent pas d'être un, ou deux, ou mille Mondes.

de plus. Ainſi nous pouvons voir beaucoup plus de Mondes que notre Tourbillon n'a de faces pour en porter. Je gagerois que quoique ces petits Mondes n'ayent été faits que pour être jettés dans des coins de l'Univers qui fuſſent demeurés inutiles, quoiqu'ils ſoient inconnus aux autres Mondes qui les touchent, ils ne laiſſent pas d'être fort contens d'eux-mêmes. Ce ſont eux ſans doute dont on ne découvre les petits Soleils qu'avec des Lunettes d'approche, & qui ſont en une quantité ſi prodigieuſe. Enfin tous ces Tourbillons s'ajuſtent les uns avec les autres le mieux qu'il eſt poſſible ; & comme il faut que chacun tourne autour de ſon Soleil ſans changer de place, chacun prend la maniere de tourner, qui eſt la plus commode & la plus aiſée dans la ſituation où il eſt. Ils s'engrainent en quelque façon les uns dans les autres, comme les roues d'une Montre, & aident mutuellement leurs mouvemens. Il eſt pourtant vrai qu'ils agiſſent auſſi les uns contre les autres. Chaque Monde, à ce qu'on dit, eſt comme un Balon qui s'étendroit ſi on le laiſſoit faire, mais il eſt auſſi-tôt re-

poussé par les Mondes voisins, & il rentre en lui-même, après quoi il recommence à s'enfler, & ainsi de suite; & quelques Philosophes prétendent que les Etoiles fixes ne nous envoyent cette lumiere tremblante, & ne paroissent briller à reprises, que parce que leurs Tourbillons poussent perpétuellement le nôtre,* & en sont perpétuellement repoussés.

J'aime fort toutes ces idées-là, dit la Marquise. J'aime ces Balons qui s'enflent & se desenflent à chaque moment, & ces Mondes qui se combattent toujours; & sur-tout j'aime à voir comment ce combat fait entr'eux un commerce de lumiere, qui apparemment est le seul qu'ils puissent avoir.

Non, non, repris-je, ce n'est pas le seul. Les Mondes voisins nous envoyent quelquefois visiter, & même assés magnifiquement. Il nous en vient des Cometes qui sont ornées, ou d'une chevelure éclatante, ou d'une barbe vénérable, ou d'une queue majestueuse.

Ah! quels Députés, dit-elle en riant? On se passeroit bien de leur visite, elle ne sert qu'à faire peur. Ils ne font peur

qu'aux Enfans, repliquai-je, à cause de leur équipage extraordinaire ; mais les Enfans sont en grand nombre. Les Cometes ne sont que des Planetes qui appartiennent à un Tourbillon voisin. Elles avoient leur mouvement vers ses extrémités ; mais ce Tourbillon étant peut-être differemment pressé par ceux qui l'environnent, est plus rond par en-haut, & plus plat par en-bas, & c'est par en-bas qu'il nous regarde. Ces Planetes qui auront commencé vers le haut à se mouvoir en cercle, ne prévoyoient pas qu'en-bas le Tourbillon leur manqueroit, parce qu'il est là comme écrasé ; & pour continuer leur mouvement circulaire, il faut nécessairement qu'elles entrent dans un autre Tourbillon, que je suppose qui est le nôtre, & qu'elles en occupent les extrémités. Aussi sont-elles toujours fort élevées à notre égard, on peut croire qu'elles marchent au-dessus de Saturne. Il est nécessaire, vû la prodigieuse distance des Etoiles fixes, que depuis Saturne jusqu'aux extrémités de notre Tourbillon, il y ait un grand espace vuide & sans Planetes. Nos Ennemis nous reprochent l'inutilité de ce grand

grand eſpace. Qu'ils ne s'inquietent plus, nous en avons trouvé l'uſage, c'eſt l'appartement des Planetes étrangeres qui entrent dans notre Monde.

J'entens, dit-elle. Nous ne leur permettons pas d'entrer juſque dans le cœur de notre Tourbillon, & de ſe mêler avec nos Planetes; nous les recevons comme le Grand Seigneur reçoit les Ambaſſadeurs qu'on lui envoye. Il ne leur fait pas l'honneur de les loger à Conſtantinople, mais ſeulement dans un Fauxbourg de la Ville. Nous avons encore cela de commun avec les Ottomans, repris-je, qu'ils reçoivent des Ambaſſadeurs ſans en renvoyer, & que nous ne renvoyons point de nos Planetes aux Mondes voiſins.

A en juger par toutes ces choſes, repliqua-t-elle, nous ſommes bien fiers. Cependant je ne ſai pas trop encore ce que j'en dois croire. Ces Planetes étrangeres ont un air bien menaçant avec leurs queues & leurs barbes, & peut-être on nous les envoye pour nous inſulter; au lieu que les nôtres qui ne ſont pas faites de la même maniere, ne ſeroient pas ſi propres à ſe faire crain-

dre, quand elles iroient dans les autres Mondes.

Les queues & les barbes, répondis-je, ne ſont que de pures apparences. Les Planetes étrangeres ne différent en rien des nôtres; mais en entrant dans notre Tourbillon, elles prennent la queue ou la barbe par une certaine ſorte d'illumination qu'elles reçoivent du Soleil, & qui entre nous n'a pas encore été trop bien expliquée; mais toujours on eſt ſûr qu'il ne s'agit que d'une eſpéce d'illumination, on la devinera quand on pourra. Je voudrois donc bien, reprit-elle, que notre Saturne allât prendre une queue ou une barbe dans quelqu'autre Tourbillon, & y répandre l'effroi; & qu'enſuite ayant mis bas cet accompagnement terrible, il revînt ſe ranger ici avec les autres Planetes à ſes fonctions ordinaires. Il vaut mieux pour lui, répondis-je, qu'il ne ſorte point de notre Tourbillon. Je vous ai dit le choc qui ſe fait à l'endroit où deux Tourbillons ſe pouſſent & ſe repouſſent l'un l'autre; je crois que dans ce pas-là une pauvre Planete eſt agitée aſſés rudement, & que ſes Habitans ne s'en portent pas mieux. Nous

croyons nous autres être bien malheureux quand il nous paroît une Comete; c'est la Comete elle-même qui est bien malheureuse. Je ne le crois point, dit la Marquise, elle nous apporte tous ses Habitans en bonne santé. Rien n'est si divertissant que de changer ainsi de Tourbillon. Nous qui ne sortons jamais du nôtre, nous menons une vie assés ennuyeuse. Si les Habitans d'une Comete ont assés d'esprit pour prévoir le temps de leur passage dans notre Monde, ceux qui ont déja fait le voyage, annoncent aux autres par avance ce qu'ils y verront. Vous découvrirés bientôt une Planete qui a un grand Anneau autour d'elle, disent-ils peut-être, en parlant de Saturne. Vous en verrés une autre qui en a quatre petites qui la suivent. Peut-être même y a-t-il des gens destinés à observer le moment où ils entrent dans notre Monde, & qui crient aussi-tôt, *Nouveau Soleil, Nouveau Soleil*, comme ces Matelots qui crient, *Terre, Terre.*

Il ne faut donc plus songer, lui dis-je, à vous donner de la pitié pour les Habitans d'une Comete; mais j'espere du moins que vous plaindrés ceux qui

vivent dans un Tourbillon dont le Soleil vient à s'éteindre, & qui demeurent dans une nuit éternelle. Quoi, s'écria-t-elle, des Soleils s'éteignent? Oui, sans doute, répondis-je. Les Anciens ont vû dans le Ciel des Etoiles fixes que nous n'y voyons plus. Ces Soleils ont perdu leur lumiere; grande désolation assurément dans tout le Tourbillon, mortalité générale sur toutes les Planetes; car que faire sans Soleil? Cette idée est trop funeste, reprit-elle. N'y auroit-il pas moyen de me l'épargner? Je vous dirai, si vous voulés, répondis-je, ce que disent de fort habiles gens, que les Etoiles fixes qui ont disparu ne sont pas pour cela éteintes; que ce sont des Soleils qui ne le sont qu'à demi, c'est-à-dire, qui ont une moitié obscure, & l'autre lumineuse; que comme ils tournent sur eux-mêmes, tantôt ils nous présentent la moitié lumineuse, tantôt la moitié obscure, & qu'alors nous ne les voyons plus. Selon toutes les apparences, la cinquiéme Lune de Saturne est faite ainsi; car pendant une partie de sa révolution, on la perd absolument de vûe, & ce n'est pas qu'elle soit alors plus éloignée de la Terre, au

contraire elle en est quelquefois plus proche que dans d'autres temps où elle se laisse voir ; & quoique cette Lune soit une Planete qui naturellement ne tire pas à conséquence pour un Soleil, on peut fort bien imaginer un Soleil qui soit en partie couvert de taches fixes ; au lieu que le nôtre n'en a que de passageres. Je prendrois bien, pour vous obliger, cette opinion-là, qui est plus douce que l'autre ; mais je ne puis la prendre qu'à l'égard de certaines Etoiles qui ont des temps réglés pour paroître & pour disparoître, ainsi qu'on a commencé à s'en appercevoir ; autrement les demi-Soleils ne peuvent pas subsister. Mais que dirons-nous des Etoiles qui disparoissent, & ne se remontrent pas après le temps pendant lequel elles auroient dû assurément achever de tourner sur elles-mêmes ? Vous êtes trop équitable pour vouloir m'obliger à croire que ce soient des demi-Soleils ; cependant je ferai encore un effort en votre faveur. Ces Soleils ne se seront pas éteints, ils se seront seulement enfoncés dans la profondeur immense du Ciel, & nous ne pouvons plus les voir ; en ce cas le Tourbillon aura suivi son

Soleil, & tout s'y portera bien. Il est vrai que la plus grande partie des Etoiles fixes n'ont pas ce mouvement par lequel elles s'éloignent de nous ; car en d'autres temps elles devroient s'en rapprocher, & nous les verrions tantôt plus grandes, tantôt plus petites, ce qui n'arrive pas. Mais nous supposerons qu'il n'y a que quelques petits Tourbillons plus légers & plus agiles qui se glissent entre les autres, & font de certains tours, au bout desquels ils reviennent, tandis que le gros des Tourbillons demeure immobile ; mais voici un étrange malheur. Il y a des Etoiles fixes qui viennent se montrer à nous, qui passent beaucoup de temps à ne faire que paroître & disparoître, & enfin disparoissent entierement. Des demi-Soleils reparoîtroient dans des temps réglés ; des Soleils qui s'enfonceroient dans le Ciel, ne disparoîtroient qu'une fois, pour ne reparoître de long-temps. Prenés votre résolution, Madame, avec courage ; il faut que ces Etoiles soient des Soleils qui s'obscurcissent assés pour cesser d'être visibles à nos yeux, & ensuite se rallument, & à la fin s'éteignent tout-à-fait. Comment un Soleil peut-il s'obs-

curcir & s'éteindre, dit la Marquise, lui qui est en lui-même une source de lumiere? Le plus aisément du monde? selon Descartes, répondis-je. Il suppose que les taches de notre Soleil étant ou des écumes, ou des brouillards, elles peuvent s'épaissir, se mettre plusieurs ensemble, s'accrocher les unes aux autres; ensuite elles iront jusqu'à former autour du Soleil une croûte qui s'augmentera toujours, & adieu le Soleil. Si le Soleil est un feu attaché à une matiere solide qui le nourrit, nous n'en sommes pas mieux, la matiere solide se consumera. Nous l'avons déja même échappé belle, dit-on. Le Soleil a été très-pâle pendant des années entieres, pendant celle, par exemple, qui suivit la mort de César. C'étoit la croûte qui commençoit à se faire; la force du Soleil la rompit & la dissipa; mais si elle eût continué, nous étions perdus. Vous me faites trembler, dit la Marquise. Présentement que je sai les conséquences de la pâleur du Soleil, je crois qu'au lieu d'aller voir les matins à mon miroir si je ne suis point pâle, j'irai voir au Ciel si le Soleil ne l'est point lui-même. Ah! Madame, répondis-je, rassurés-vous, il

faut du temps pour ruïner un Monde. Mais enfin, dit-elle, il ne faut que du temps? Je vous l'avoue, repris-je. Toute cette masse immense de matiere qui compose l'Univers, est dans un mouvement perpétuel, dont aucune de ses parties n'est entierement exempte; & dès qu'il y a du mouvement quelque part, ne vous y fiés point, il faut qu'il arrive des changemens, soit lents, soit prompts, mais toujours dans des temps proportionnés à l'effet. Les Anciens étoient plaisans de s'imaginer que les Corps célestes étoient de nature à ne changer jamais, parce qu'ils ne les avoient pas encore vû changer. Avoient-ils eu le loisir de s'en assurer par l'expérience? Les Anciens étoient jeunes auprès de nous. Si les Roses qui ne durent qu'un jour faisoient des Histoires, & se laissoient des Mémoires les unes aux autres, les premiéres auroient fait le portrait de leur Jardinier d'une certaine façon, & de plus de quinze mille âges de Roses; les autres qui l'auroient encore laissé à celles qui les devoient suivre, n'y auroient rien changé. Sur cela elles diroient: *Nous avons toujours vû le même Jardinier; de mémoire de Rose on*

n'a

n'a vû que lui ; il a toujours été fait comme il est ; assurément il ne meurt point comme nous, il ne change seulement pas. Le raisonnement des Roses seroit-il bon ? Il auroit pourtant plus de fondement que celui que faisoient les Anciens sur les Corps célestes, & quand même il ne seroit arrivé aucun changement dans les Cieux jusqu'à aujourd'hui, quand ils paroîtroient marquer qu'ils seroient faits pour durer toujours sans aucune altération, je ne les en croirois pas encore, j'attendrois une plus longue expérience. Devons-nous établir notre durée, qui n'est que d'un instant, pour la mesure de quelqu'autre ? Seroit-ce à dire que ce qui auroit duré cent mille fois plus que nous, dût toujours durer ? On n'est pas si aisément éternel. Il faudroit qu'une chose eût passé bien des âges d'Homme mis bout à bout, pour commencer à donner quelque signe d'immortalité. Vraiment, dit la Marquise, je vois les Mondes bien éloignés d'y pouvoir prétendre. Je ne leur ferois seulement pas l'honneur de les comparer à ce Jardinier qui dure tant à l'égard des Roses ; ils ne sont que comme les Roses même qui naissent & qui meu-

rent dans un Jardin les unes après les autres; car je m'attens bien que s'il disparoît des Etoiles anciennes, il en paroît de nouvelles, il faut que l'espéce se répare. Il n'est pas à craindre qu'elle périsse, répondis-je. Les uns vous diront que ce ne sont que des Soleils qui se raprochent de nous, après avoir été long-temps perdus pour nous dans la profondeur du Ciel. D'autres vous diront que ce sont des Soleils qui se sont dégagés de cette croûte obscure qui commençoit à les environner. Je crois aisément que tout cela peut être, mais je crois aussi que l'Univers peut avoir été fait de sorte qu'il s'y formera de temps en temps des Soleils nouveaux. Pourquoi la matiere propre à faire un Soleil ne pourra-t-elle pas, après avoir été dispersée en plusieurs endroits différens, se ramasser à la longue en un certain lieu, & y jetter les fondemens d'un nouveau Monde? J'ai d'autant plus d'inclination à croire ces nouvelles productions, qu'elles répondent mieux à la haute idée que j'ai des Ouvrages de la Nature. N'auroit-elle le pouvoir que de faire naître & mourir des Planetes ou des Animaux par une révolution

continuelle ? Je suis persuadé, & vous l'ètes déja aussi, qu'elle met en usage ce même pouvoir sur les Mondes, & qu'il ne lui en coûte pas davantage. Mais nous avons sur cela plus que de simples conjectures. Le fait est que depuis près de cent ans, que l'on voit avec les Lunettes un Ciel tout nouveau, & inconnu aux anciens, il n'y a pas beaucoup de Constèllations où il ne soit arrivé quelque changement sensible, & c'est dans la Voie de Lait qu'on en remarque le plus, comme si dans cette fourmilliere de petits Mondes il régnoit plus de mouvement & d'inquiétude. De bonne foi, dit la Marquise, je trouve à présent les Mondes, les Cieux, & les Corps célestes si sujets au changement, que m'en voilà tout-à-fait revenue. Revenons-en encore mieux, si vous m'en croyés, repliquai-je, n'en parlons plus, aussi-bien vous voilà arrivée à la derniere voûte des Cieux; & pour vous dire s'il y a encore des Etoiles au-delà, il faudroit être plus habile que je ne suis. Mettés-y encore des Mondes, n'y en mettés pas, cela dépend de vous. C'est proprement l'Empire des Philosophes, que ces grands Pays invisibles

qui peuvent être ou n'être pas si on veut, ou être tels que l'on veut. Il me suffit d'avoir mené votre esprit aussi loin que vont vos yeux.

Quoi ! s'écria-t-elle, j'ai dans la tête tout le Systême de l'Univers ! Je suis savante ! Oui, repliquai-je, vous l'ètes assés raisonnablement, & vous l'ètes avec la commodité de pouvoir ne rien croire de tout ce que je vous ai dit, dès que l'envie vous en prendra. Je vous demande seulement pour récompense de mes peines, de ne voir jamais le Soleil, ni le Ciel, ni les Etoiles, sans songer à moi.

Puisque j'ai rendu compte de ces Entretiens au Public, je crois ne lui devoir plus rien cacher sur cette matiere. Je publierai un nouvel Entretien qui vint long-temps après les autres, mais qui fut précisément de la même espéce. Il portera le nom de Soir, puisque les autres l'ont porté ; il vaut mieux que tout soit sous le même titre.

SIXIÉME SOIR.

Nouvelles pensées qui confirment celles des Entretiens précédens. Dernieres Découvertes qui ont été faites dans le Ciel.

Il y avoit long-temps que nous ne parlions plus des Mondes, Madame L. M. D. G. & moi, & nous commencions même à oublier que nous en eussions jamais parlé, lorsque j'allai un jour chés elle, & y entrai justement comme deux Hommes d'esprit & assés connus dans le Monde en sortoient. Vous voyés bien, me dit-elle aussi-tôt qu'elle me vit, quelle visite je viens de recevoir; je vous avouerai qu'elle m'a laissé avec quelque soupçon que vous pourriés bien m'avoir gâté l'esprit. Je serois bien glorieux, lui répondis-je, d'avoir eu tant de pouvoir sur vous; je ne crois pas qu'on pût rien entreprendre de plus difficile. Je crains pour-

tant que vous ne l'ayés fait, reprit-elle. Je ne sai comment la conversation s'est tournée sur les Mondes, avec ces deux Hommes qui viennent de sortir; peut-être ont-ils amené ce discours malicieusement. Je n'ai pas manqué de leur dire aussi-tôt que toutes les Planetes étoient habitées. L'un d'eux m'a dit qu'il étoit fort persuadé que je ne le croyois pas; moi avec toute la naïveté possible, je lui ai soutenu que je le croyois; il a toujours pris cela pour une feinte d'une personne qui vouloit se divertir, & j'ai cru que ce qui le rendoit si opiniâtre à ne me pas croire moi-même sur mes sentimens, c'est qu'il m'estimoit trop pour s'imaginer que je fusse capable d'une opinion si extravagante. Pour l'autre qui ne m'estime pas tant, il m'a crue sur ma parole. Pourquoi m'avés-vous entêtée d'une chose que les gens qui m'estiment ne peuvent pas croire que je soutienne sérieusement? Mais, Madame, lui répondis-je, pourquoi la souteniés-vous sérieusement avec des gens que je suis sûr qui n'entreroient dans aucun raisonnement qui fût un peu sérieux? Est-ce ainsi qu'il faut commettre les Habi-

tans des Planetes ? Contentons-nous d'être une petite troupe choisie qui les croyons, & ne divulguons pas nos mysteres dans le Peuple. Comment, s'écria-t-elle, appellés-vous Peuple les deux Hommes qui sortent d'ici ? Ils ont bien de l'esprit, repliquai-je, mais ils ne raisonnent jamais. Les raisonneurs qui sont gens durs, les appelleront Peuple sans difficulté. D'autre part ces Gens-ci s'en vengent en tournant les raisonneurs en ridicules, & c'est, ce me semble, un ordre très-bien établi que chaque espéce méprise ce qui lui manque. Il faudroit, s'il étoit possible, s'accommoder à chacune ; il eût bien mieux valu plaisanter des Habitans des Planetes avec ces deux Hommes que vous venés de voir, puisqu'ils savent plaisanter, que d'en raisonner, puisqu'ils ne le savent pas faire. Vous en seriés sortie avec leur estime, & les Planetes n'y auroient pas perdu un seul de leurs Habitans. Trahir la vérité ! dit la Marquise. Vous n'avés point de conscience. Je vous avoue, répondis-je, que je n'ai pas un grand zéle pour ces vérités-là, & que je les sacrifie volontiers aux moindres commodités de

la Societé. Je vois, par exemple, à quoi il tient, & à quoi il tiendra toujours, que l'opinion des Habitans des Planetes ne passe pour aussi vraisemblable qu'elle l'est. Les Planetes se présentent toujours aux yeux comme des Corps qui jettent de la lumiere, & non point comme de grandes Campagnes ou de grandes Prairies. Nous croirions bien que des Prairies & des Campagnes seroient habitées ; mais des Corps lumineux, il n'y a pas moyen. La raison a beau venir nous dire qu'il y a dans les Planetes des Campagnes, des Prairies ; la raison vient trop tard, le premier coup d'oeil a fait son effet sur nous avant elle, nous ne la voulons plus écouter, les Planetes ne sont que des Corps lumineux ; & puis comment seroient faits leurs Habitains? Il faudroit que notre imagination nous représentât aussi-tôt leurs figures, elle ne le peut pas ; c'est le plus court de croire qu'ils ne sont point. Voudriés-vous que pour établir les Habitans des Planetes, dont les intérêts me touchent d'assés loin, j'allasse attaquer ces redoutables Puissances qu'on appelle les Sens & l'Imagination? Il faudroit bien du courage

pour cette entreprise; on ne persuade pas facilement aux Hommes de mettre leur raison en la place de leurs yeux. Je vois quelquefois bien des Gens assés raisonnables pour vouloir bien croire, après mille preuves, que les Planetes sont des Terres; mais ils ne le croyent pas de la même façon qu'ils le croiroient, s'ils ne les avoient pas vûes sous une apparence différente; il leur souvient toujours de la premiere idée qu'ils en ont prise, & ils n'en reviennent pas bien. Ce sont ces Gens-là qui en croyant notre opinion, semblent cependant lui faire grace, & ne la favoriser qu'à cause d'un certain plaisir que leur fait sa singularité.

Eh quoi, interrompit-elle, n'en est-ce pas assés pour une opinion qui n'est que vraisemblable? Vous seriés bien étonnée, repris-je, si je vous disois que le terme de vraisemblance est assés modeste. Est-il simplement vraisemblable qu'Alexandre ait été? Vous vous en tenés fort sûre, & sur quoi est fondée cette certitude? Sur ce que vous en avés toutes les preuves que vous pouvés souhaiter en pareille matiere, & qu'il ne se présente pas le moindre sujet

de douter, qui suspende & qui arrête votre esprit; car du reste vous n'avés jamais vû Alexandre, & vous n'avés pas de démonstration Mathématique qu'il ait dû être. Mais que dirés-vous, si les Habitans des Planetes étoient à peu près dans le même cas? On ne sauroit vous les faire voir, & vous ne pouvés pas demander qu'on vous les démontre comme l'on feroit une affaire de Mathématique; mais toutes les preuves qu'on peut souhaiter d'une pareille chose, vous les avés, la ressemblance entiere des Planetes avec la Terre qui est habitée, l'impossibilité d'imaginer aucun autre usage pour lequel elles eussent été faites, la fécondité & la magnificence de la Nature, de certains égards qu'elle paroît avoir eu pour les besoins de leurs Habitans, comme d'avoir donné des Lunes aux Planetes éloignées du Soleil, & plus de Lunes aux plus éloignées: & ce qui est très-important, tout est de ce côté-là, & rien du tout de l'autre, & vous ne sauriés imaginer le moindre sujet de doute, si vous ne reprenés les yeux & l'esprit du Peuple. Enfin supposé qu'ils soient, ces Habitans des

Planetes, ils ne ſauroient ſe déclarer par plus de marques, & par des marques plus ſenſibles; & après cela, c'eſt à vous à voir ſi vous ne les voulés traiter que de choſe purement vraiſemblable. Mais vous ne voudriés pas, reprit-elle, que cela me parût auſſi certain qu'il me le paroît qu'Alexandre a été? Non pas tout-à-fait, répondis-je; car quoique nous ayons ſur les Habitans des Planetes autant de preuves que nous en pouvons avoir dans la ſituation où nous ſommes, le nombre de ces preuves n'eſt pourtant pas grand. Je m'en vais renoncer aux Habitans des Planetes, interrompis-je, car je ne ſai plus en quel rang les mettre dans mon eſprit; ils ne ſont pas tout-à-fait certains, ils ſont plus que vraiſemblables, cela m'embarraſſe trop. Ah, Madame, repliquai-je, ne vous découragés pas. Les Horloges les plus communes & les plus groſſieres marquent les heures; il n'y a que celles qui ſont travaillées avec plus d'art qui marquent les minutes. De même les eſprits ordinaires ſentent bien la différence d'une ſimple vraiſemblance à une certitude entiere; mais il n'y a que les

esprits fins qui sentent le plus ou le moins de certitude ou de vraisemblance, & qui en marquent, pour ainsi dire, les minutes par leur sentiment. Placés les Habitans des Planetes un peu au-dessous d'Alexandre, mais au-dessus de je ne sai combien de points d'histoires qui ne sont pas tout-à-fait prouvés : je crois qu'ils seront bien là. J'aime l'ordre, dit-elle, & vous me faites plaisir d'arranger mes idées ; mais pourquoi n'avés-vous pas déja pris ce soin-là ? Parce que quand vous croirés les Habitans des Planetes un peu plus ou un peu moins qu'ils ne méritent, il n'y aura pas grand mal, répondis-je. Je suis sûr que vous ne croyés pas le mouvement de la Terre autant qu'il devroit être cru ; en ètes-vous beaucoup à plaindre ? Oh ! pour cela, reprit-elle, j'en fais bien mon devoir, vous n'avés rien à me reprocher, je crois fermement que la Terre tourne. Je ne vous ai pourtant pas dit la meilleure raison qui le prouve, repliquai-je. Ah ! s'écria-t-elle, c'est une trahison de m'avoir fait croire les choses avec des foibles preuves. Vous ne me jugiés donc pas digne de croire sur de bonnes raisons ? Je ne vous prou-

vois les choſes, répondis-je, qu'avec de petits raiſonnemens doux, & accommodés à votre uſage ; en uſſai-je employé d'auſſi ſolides & d'auſſi robuſtes, que ſi j'avois eu à attaquer un Docteur ? Oui, dit-elle, prenés-moi préſentement pour un Docteur, & voyons cette nouvelle preuve du mouvement de la Terre.

Volontiers, repris-je, la voici. Elle me plaît fort, peut-être parce que je crois l'avoir trouvée ; cependant elle eſt ſi bonne & ſi naturelle, que je n'oſerois m'aſſurer d'en être l'Inventeur. Il eſt toujours ſûr qu'un Savant entêté qui y voudroit répondre, ſeroit réduit à parler beaucoup, ce qui eſt la ſeule maniere dont un Savant puiſſe être confondu. Il faut ou que tous les Corps céleſtes tournent en vingt-quatre heures autour de la Terre, ou que la Terre tournant ſur elle-même en vingt-quatre heures, attribue ce mouvement à tous les Corps céleſtes. Mais qu'ils ayent réellement cette révolution de vingt-quatre heures autour de la Terre, c'eſt bien la choſe du monde où il y a le moins d'apparence, quoique l'abſurdité n'en ſaute pas d'abord aux yeux. Toutes les Pla-

netes font certainement leurs grandes révolutions autour du Soleil ; mais ces révolutions font inégales entr'elles, felon les diftances où les Planetes font du Soleil ; les plus éloignées font leurs cours en plus de temps, ce qui eft fort naturel. Cet ordre s'obferve même entre les petites Planetes fubalternes qui tournent autour d'une grande. Les quatre Lunes de Jupiter, les cinq de Saturne, font leurs cercles en plus ou moins de temps autour de leur grande Planete, felon qu'elles en font plus ou moins éloignées. De plus, il eft fûr que les Planetes ont des mouvemens fur leurs propres centres ; ces mouvemens font encore inégaux ; on ne fait pas bien fur quoi fe régle cette inégalité, fi c'eft ou fur la différente groffeur des Planetes, ou fur leur différente folidité, ou fur la différente vîteffe des Tourbillons particuliers qui les enferment, & des matieres liquides où elles font portées ; mais enfin l'inégalité eft très-certaine, & en général tel eft l'ordre de la Nature, que tout ce qui eft commun à plufieurs chofes, fe trouve en même-temps varié par des différences particulieres.

Je vous entens, interrompit la Marquise, & je crois que vous avés raiſon. Oui, je ſuis de votre avis; ſi les Planetes tournoient autour de la Terre, elles tourneroient en des temps inégaux ſelon leurs diſtances, ainſi qu'elles font autour du Soleil; n'eſt--ce pas ce que vous voulés me dire? Juſtement, Madame, repris-je; leurs diſtances inégales à l'égard de la Terre, devroient produire des différences dans ce mouvement prétendu autour de la Terre; & les Etoiles fixes qui ſont ſi prodigieuſement éloignées de nous, ſi fort élevées au-deſſus de tout ce qui pourroit prendre autour de nous un mouvement général, du moins ſituées en lieu où ce mouvement devroit être fort affoibli, n'y auroit-il pas bien de l'apparence qu'elles ne tourneroient pas autour de nous en vingt-quatre heures, comme la Lune qui en eſt ſi proche? Les Cometes qui ſont étrangeres dans notre Tourbillon, qui y tiennent des routes ſi différentes les unes des autres, qui ont auſſi des vîteſſes ſi différentes, ne devroient-elles pas être diſpenſées de tourner toutes autour de nous dans ce même temps de vingt-quatre heu-

res ? Mais non, Planetes, Etoiles fixes, Cometes, tout tournera en vingt-quatre heures autour de la Terre. Encore s'il y avoit dans ces mouvemens quelques minutes de différence, on pourroit s'en contenter ; mais ils seront tous de la plus exacte égalité, ou plutôt de la seule égalité exacte qui soit au monde ; pas une minute de plus ou de moins. En vérité, cela doit être étrangement suspect.

Oh ! dit la Marquise, puisqu'il est possible que cette grande égalité ne soit que dans notre imagination, je me tiens fort sûre qu'elle n'est point hors de là. Je suis bien aise qu'une chose qui n'est point du génie de la Nature, retombe entierement sur nous, & qu'elle en soit déchargée, quoique ce soit à nos dépens. Pour moi, repris je, je suis si ennemi de l'égalité parfaite, que je ne trouve pas bon que tous les tours que la Terre fait chaque jour sur elle-même, soient précisément de vingt-quatre heures, & toujours égaux les uns aux autres ; j'aurois assés d'inclination à croire qu'il y a des différences. Des différences ! s'écria-t-elle ; & nos Pendules ne marquent-elles pas une entiere

entiere égalité ? Oh répondis-je, je récuse les Pendules ; elles ne peuvent pas elles-mêmes être tout-à-fait justes, & quelquefois qu'elles le seront en marquant qu'un tour de vingt-quatre heures sera plus long ou plus court qu'un autre, on aimera mieux les croire dérégl ées, que de soupçonner la Terre de quelque irrégularité dans ses révolutions. Voilà un plaisant respect qu'on à pour elle ; je ne me firois guére plus à la Terre qu'à une Pendule ; les mêmes choses à peu près qui dérégleront l'une, dérégleront l'autre ; je crois seulement qu'il faut plus de temps à la Terre qu'à une Pendule pour se dérégler sensiblement ; c'est tout l'avantage, qu'on lui peut accorder. Ne pourroit-elle pas peu à peu s'approcher du Soleil ? Et alors se trouvant dans un endroit où la matiere seroit plus agitée, & le mouvement plus rapide, elle feroit en moins de temps sa double révolution & autour du Soleil, & autour d'elle-même. Les années seroient plus courtes, & les jours aussi ; mais on ne pourroit s'en appercevoir, parce qu'on ne laisseroit pas de partager toujours les années en trois cens soixante-cinq jours, & les jours

en vingt-quatre heures. Ainsi sans vivre plus que nous ne vivons présentement, on vivroit plus d'années ; & au contraire, que la Terre s'éloigne du Soleil, on vivra moins d'années que nous, & on ne vivra pas moins. Il y a beaucoup d'apparence, dit-elle, que quand cela seroit, de longues suites de siécles ne produiroient que de bien petites différences. J'en conviens, répondis-je, la conduite de la Nature n'est pas brusque, & sa méthode est d'amener tout par des degrés qui ne sont sensibles que dans les changemens fort prompts & fort aisés. Nous ne sommes presque capables de nous appercevoir que de celui des Saisons ; pour les autres qui se font avec une certaine lenteur, ils ne manquent guére de nous échaper. Cependant tout est dans un branle perpétuel, & par conséquent tout change ; & il n'y a pas jusqu'à une certaine Demoiselle que l'on a vûe dans la Lune avec des Lunettes, il y a peut-être quarante ans, qui ne soit considérablement viellie. Elle avoit un assés beau visage ; ses joues se sont enfoncées, son nés s'est allongé, son front & son menton se sont avancés, de sorte que tous ses agrémens sont éva-

nouis, & que l'on craint même pour ses jours.

Que me contés-vous là, interrompit la Marquise? Ce n'est point une plaisanterie, repris-je. On appercevoit dans la Lune une figure particuliere qui avoit de l'air d'une tête de Femme qui sortoit d'entre des Rochers, & il est arrivé du changement dans cet endroit-là. Il est tombé quelques morceaux de Montagnes, & ils ont laissé à découvert trois pointes qui ne peuvent plus servir qu'à composer un front, un nés & un menton de vieille. Ne semble-t-il pas, dit-elle, qu'il y ait une destinée malicieuse qui en veuille particulierement à la beauté? Ça été justement cette tête de Demoiselle, qu'elle a été attaquer sur toute la Lune. Peut-être qu'en récompense, repliquai-je, les changemens qui arrivent sur notre Terre embellissent quelque visage que les gens de la Lune y voyent; j'entens quelque visage à la maniere de la Lune, car chacun transporte sur les objets les idées dont il est rempli. Nos Astronomes voyent sur la Lune des visages de Demoiselles; il pourroit être que des Femmes qui observeroient, y verroient

de beaux visages d'Hommes. Moi, Madame, je ne sai si je ne vous y verrois point. J'avoue, dit-elle, que je ne pourrois pas me défendre d'être obligée à qui me trouveroit là; mais je retourne à ce que vous me disiés tout-à-l'heure; arrive-t-il sur la Terre des changemens considérables?

Il y a beaucoup d'apparence, répondis-je, qu'il y en est arrivé. Plusieurs Montagnes élevées & fort éloignées de la Mer, ont de grands Lits de coquillages, qui marquent nécessairement que l'Eau les a autrefois couvertes. Souvent assés loin encore de la Mer, on trouve des Pierres où sont des Poissons pétrifiés. Qui peut les avoir mis là, si la Mer n'y a pas été? Les Fables disent qu'Hercule sépara avec ses deux mains deux Montagnes nommées Calpé & Abila, qui étant situées entre l'Afrique & l'Espagne, arrêtoient l'Océan, & qu'aussi-tôt la Mer entra avec violence dans les Terres, & fit ce grand Golfe qu'on appelle la Méditerranée. Les Fables ne sont point tout-à-fait des Fables; ce sont des Histoires des temps reculés, mais qui ont été figurées, ou par l'ignorance des Peuples, ou par

l'amour qu'ils avoient pour le merveilleux, très-anciennes maladies des Hommes. Qu'Hercule ait séparé deux Montagnes avec ses deux mains, cela n'est pas trop croyable ; mais que du temps de quelque Hercule, car il y en a cinquante, l'Océan ait enfoncé deux Montagnes plus foibles que les autres, peut-être à l'aide de quelque tremblement de Terre, & se soit jetté entre l'Europe & l'Afrique, je le croirois sans beaucoup de peine. Ce fut alors une belle Tache que les Habitans de la Lune virent paroître tout à coup sur notre Terre ; car vous savés, Madame, que les Mers sont des Taches. Du moins l'opinion commune est que la Sicile a été séparée de l'Italie, & Cypre de la Syrie ; il s'est quelquefois formé de nouvelles Isles dans la Mer ; des tremblemens de Terre ont abîmé des Montagnes, en ont fait naître d'autres, & ont changé le cours des Rivieres. Les Philosophes nous font craindre que le Royaume de Naples & la Sicile, qui sont des Terres appuyées sur de grandes voûtes souterraines remplies de souffre, ne fondent quelque jour, quand les voûtes ne seront plus assés fortes

pour résister aux feux qu'elles renferment, & qu'elles exaltent présentement par des soupireaux tels que le Vésuve & l'Etna. En voilà assés pour diversifier un peu le Spectacle que nous donnons aux Gens de la Lune.

J'aimerois bien mieux, dit la Marquise, que nous les ennuyassions en leur donnant toujours le même, que de les divertir par des Provinces abîmées.

Cela ne seroit encore rien, repris-je, en comparaison de ce qui se passe dans Jupiter. Il paroît sur sa surface comme des Bandes dont il seroit enveloppé, & que l'on distingue les unes des autres, ou des intervalles qui sont entr'elles, par les différens degrés de clarté ou d'obscurité. Ce sont des Terres & des Mers, ou enfin de grandes parties de la surface de Jupiter, aussi différentes entr'elles. Tantôt ces Bandes s'étrécissent, tantôt elles s'élargissent; elles s'interrompent quelquefois, & se réunissent ensuite; il s'en forme de nouvelles en divers endroits, & il s'en efface; & tous ces changemens, qui ne sont sensibles qu'à nos meilleures Lunettes, sont en eux-mêmes beaucoup plus considérables, que si notre Océan

inondoit toute la Terre ferme, & laissoit en sa place de nouveaux Continents. A moins que les Habitans de Jupiter ne soient Amphibies, & qu'ils ne vivent également sur la Terre & dans l'Eau, je ne sai pas trop bien ce qu'ils deviennent. On voit aussi sur la surface de Mars de grands changemens, & même d'un mois à l'autre. En aussi peu de temps, des Mers couvrent de grands Continents, ou se retirent par un flux & reflux infiniment plus violent que le nôtre, ou du moins c'est quelque chose d'équivalent. Notre Planete est bien tranquille auprès de ces deux-là, & nous avons grand sujet de nous en louer, & encore plus s'il est vrai qu'il y ait eu dans Jupiter des Pays grands comme toute l'Europe embrasés. Embrasés ! s'écria la Marquise. Vraiment ce seroit-là une nouvelle considérable ! Très considérable, répondis-je. On a vû dans Jupiter, il y a peut-être vingt ans, une longue lumiere plus éclatante que le reste de la Planete. Nous avons eu ici des Déluges, mais rarement ; peut-être que dans Jupiter ils ont rarement aussi de grands Incendies ; sans préjudice des Déluges qui y sont communs. Mais

quoi qu'il en soit, cette lumiere de Jupiter n'est nullement comparable à une autre, qui selon les apparences, est aussi ancienne que le Monde, & que l'on n'avoit pourtant jamais vûe. Comment une lumiere fait-elle pour se cacher, dit-elle ? Il faut pour cela une adresse singuliere

Celle-là, repris-je, ne paroît que dans le temps des Crépuscules, de sorte que le plus souvent ils sont assés longs & assés forts pour la couvrir, & que quand ils peuvent la laisser paroître, ou les vapeurs de l'horison la dérobent, ou elle est si peu sensible, qu'à moins que d'être fort exact, on la prend pour les Crépuscules mêmes. Mais enfin depuis trente ans on l'a démêlée sûrement, & elle a fait quelque temps les délices des Astronomes, dont la curiosité avoit besoin d'être réveillée par quelque chose d'une espéce nouvelle. Ils eussent eu beau découvrir de nouvelles Planetes subalternes, ils n'en étoient presque plus touchés. Les deux dernieres Lunes de Saturne, par exemple, ne les ont pas charmés ni ravis, comme avoient fait les Satellites ou les Lunes de Jupiter; on s'accoutume à tout. On voit donc un

mois devant & après l'Equinoxe de Mars, lorsque le Soleil est couché, & le Crépuscule fini, une certaine lumiere blanchâtre qui ressemble à une queue de Comete. On la voit avant le lever du Soleil & avant le Crépuscule vers l'Equinoxe de Septembre, & on la voit soir & matin vers le Solstice d'Hiver. Hors de-là elle ne peut, comme je viens de vous dire, se dégager des Crépuscules, qui ont trop de force & de durée; car on suppose qu'elle subsiste toujours, & l'apparence y est toute entiere. On commence à conjecturer qu'elle est produite par quelque grand amas de matiere un peu épaisse qui environne le Soleil jusqu'à une certaine étendue. La plupart de ses rayons percent cette enceinte, & viennent à nous en ligne droite; mais il y en a qui allant donner contre la surface intérieure de cette matiere, en sont renvoyés vers nous, & y arrivent lorsque les rayons directs, ou ne peuvent pas encore y arriver le matin, ou ne peuvent plus y arriver le soir. Comme ces rayons réfléchis partent de plus haut que les rayons directs, nous devons les avoir plutôt, & les perdre plus tard.

Sur ce pied-là, je dois me dédire de

ce que je vous avois dit, que la Lune ne devoit point avoir de Crépuscules, faute d'être environnée d'un Air épais ainsi que la Terre. Elle n'y perdra rien, ses Crépuscules lui viendront de cette espéce d'Air épais qui environne le Soleil, & qui en renvoye les rayons dans des lieux où ceux qui partent directement de lui ne peuvent aller. Mais ne voilà-t-il pas aussi, dit la Marquise, des Crépuscules assurés pour toutes les Planetes, qui n'auront pas besoin d'être envelopées chacune d'un Air grossier, puisque celui qui envelope le Soleil seul peut faire cet effet là pour tout ce qu'il y a de Planetes dans le Tourbillon? Je croirois assés volontiers que la Nature, selon le penchant que je lui connois à l'oeconomie, ne se seroit servie que de ce seul moyen. Cependant, répliquai-je, malgré cette oeconomie, il y auroit à l'égard de notre Terre deux causes de Crépuscules, dont l'une, qui est l'Air épais du Soleil, seroit assés inutile, & ne pourroit être qu'un objet de curiosité pour les Habitans de l'Observatoire. Mais il faut tout dire, il se peut qu'il n'y ait que la Terre qui pousse hors de soi des vapeurs & des exhalaisons assés

grossieres pour produire des Crépuscules ; & la Nature aura eu raison de pourvoir par un moyen général aux besoins de toutes les autres Planetes, qui seront, pour ainsi dire, plus pures, & dont les évaporations seront plus subtiles. Nous sommes peut-être ceux d'entre tous les Habitans des Mondes de notre Tourbillon, à qui il falloit donner à respirer l'Air le plus grossier & le plus épais. Avec quel mépris nous regarderoient les Habitans des autres Planetes, s'ils savoient cela ?

Ils auroient tort, dit la Marquise, on n'est pas à mépriser pour être envelopé d'un Air épais, puisque le Soleil lui-même en a un qui l'envelope. Dites-moi, je vous prie, cet Air n'est-il point produit par de certaines vapeurs que vous m'avés dit autrefois qui sortoient du Soleil, & ne sert-il point à rompre la premiere force des rayons, qui auroit peut-être été excessive ? Je conçois que le Soleil pourroit être naturellement voilé, pour être plus proportionné à nos usages. Voilà, Madame, répondis-je, un petit commencement de Systême que vous avés fait assés heureusement. On y pourroit ajouter que ces vapeurs

produiroient des espéces de pluies qui retomberoient dans le Soleil pour le rafraîchir, de la même maniere que l'on jette quelquefois de l'eau dans une forge dont le feu est trop ardent. Il n'y a rien qu'on ne doive présumer de l'adresse de la Nature ; mais elle a une autre sorte d'adresse toute particuliere pour se dérober à nous, & on ne doit pas s'assurer aisément d'avoir deviné sa maniere d'agir, ni ses desseins. En fait de Découvertes nouvelles, il ne se faut pas trop presser de raisonner, quoiqu'on en ait toujours assés d'envie ; & les vrais Philosophes sont comme les Eléphans, qui en marchant ne posent jamais le second pied à terre, que le premier ne soit bien affermi. La comparaison me paroît d'autant plus juste, interrompit-elle, que le mérite de ces deux espéces, Eléphans & Philosophes, ne consiste nullement dans les agrémens extérieurs. Je consens que nous imitions le jugement des uns & des autres ; apprenés-moi encore quelques-unes des dernieres Découvertes, & je vous promets de ne point faire de Systême précipité.

Je viens de vous dire, répondis-je, toutes les nouvelles que je sai du Ciel,

& je ne crois pas qu'il y en ait de plus fraîches. Je suis bien fâché qu'elles ne soient pas aussi surprenantes & aussi merveilleuses que quelques Observations que je lisois l'autre jour dans un Abrégé des Annales de la Chine, écrit en Latin. On voit des mille Etoiles à la fois qui tombent du Ciel dans la Mer avec un grand fracas, ou qui se dissolvent & s'en vont en pluie. Cela n'a pas été vû pour une fois à la Chine ; j'ai trouvé cette Observation en deux temps assés éloignés, sans compter une Etoile qui s'en va crever vers l'Orient comme une fusée, toujours avec grand bruit. Il est fâcheux que ces spectacles-là soient réservés pour la Chine, & que ces Pays-ci n'en ayent jamais eu leur part. Il n'y a pas long-temps que tous nos Philosophes se croyoient fondés en expérience, pour soutenir que les Cieux & tous les Corps célestes étoient incorruptibles & incapables de changement, & pendant ce temps-là d'autres hommes à l'autre bout de la Terre voyoient des Etoiles se dissoudre par milliers, cela est assés différent. Mais, dit-elle, n'ai-je pas toujours oui dire que les Chinois étoient de si grands Astronomes ? Il est vrai,

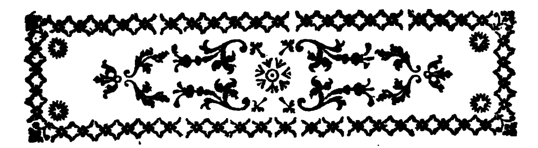
repris-je ; mais les Chinois y ont gagné à être séparés de nous par un long espace de Terre, comme les Grecs & les Romains à être séparés par une longue suite de siécles, tout éloignement est en droit de nous imposer. En vérité, je crois toujours de plus en plus qu'il y a un certain Génie qui n'a point encore été hors de notre Europe, ou qui du moins ne s'en est pas beaucoup éloigné. Peut-être qu'il ne lui est pas permis de se répandre dans une grande étendue de Terre à la fois, & que quelque fatalité lui prescrit des bornes assés étroites. Jouissons-en tandis que nous le possédons : ce qu'il y a de meilleur, c'est qu'il ne se renferme pas dans les sciences & dans les spéculations séches ; il s'étend avec autant de succès jusqu'aux choses d'agrément, sur lesquels je doute qu'aucun Peuple nous égale. Ce sont celles-là, Madame, ausquelles il vous appartient de vous occuper, & qui doivent composer toute votre Philosophie.

né
a-
es
ne
ſt
je
a
e
u



B. Picart inv. *C. Duflos Sculp.*

HISTOIRE
DES
ORACLES.



PRÉFACE.

IL y a long-temps qu'il me tomba entre les mains un Livre Latin sur les Oracles des Payens, composé depuis peu par Monsieur Van Dale, Docteur en Médecine, & imprimé en Hollande. Je trouvai que cet Auteur détruisoit avec assés de force ce que l'on croit communément des Oracles rendus par les Démons, & de leur cessation entiere à la venue de Jesus-Christ; & tout l'Ouvrage me parut plein d'une grande connoissance de l'Antiquité, & d'une érudition très-étendue. Il me vint en pensée de le traduire, afin que les Femmes, & ceux même d'entre les Hommes qui ne lisent pas volontiers du Latin, ne fussent point privés d'une lecture si agréable & si utile. Mais je fis réflexion qu'une traduction de ce Livre ne seroit pas bonne pour l'effet que je prétendois. Monsieur Van-Dale n'a écrit que pour les Savans, & il a eu raison de négliger des

agrémens dont ils ne feroient aucun cas. Il rapporte un grand nombre de Passages qu'il cite très-fidélement, & dont il fait des Versions d'une exactitude merveilleuse lorsqu'il les prend du Grec; il entre dans la discussion de beaucoup de point de Critique, quelquefois peu nécessaires, mais toujours curieux. Voilà ce qu'il faut aux Gens doctes; qui leur égayeroit tout cela par des réfléxions, par des traits ou de Morale, ou même de Plaisanterie, ce seroit un soin dont ils n'auroient pas grande reconnoissance. De plus, Monsieur Van-Dale ne fait nulle difficulté d'interrompre très-souvent le fil de son discours, pour y faire entrer quelqu'autre chose qui se présente, & dans cette parenthèse-là il y enchasse une autre parenthèse, qui même n'est peut-être pas la derniere. Il a encore raison, car ceux pour qui il a prétendu écrire, sont faits à la fatigue en matiere de lecture, & ce désordre savant ne les embarrasse pas. Mais ceux pour qui j'aurois fait une Traduction, ne s'en fussent guére accommodés, si elle eût été en cet état. Les Dames, & pour ne rien dissimuler, la plupart des Hommes de ce Pays-ci, sont bien aussi sensibles à l'agrément ou du tour, ou des expressions, ou des pensées, qu'à la solide beauté des recherches les plus exactes, ou des discussions les plus profondes. Sur-tout, comme on est

fort pareſſeux, on veut de l'ordre dans un Livre, pour être d'autant moins obligé à l'attention. Je n'ai donc plus ſongé à traduire, & j'ai cru qu'il valoit mieux en conſervant le fond & la matiere principale de l'Ouvrage, lui donner toute une autre forme. J'avoue qu'on ne peut pas pouſſer cette liberté plus loin que j'ai fait; j'ai changé toute la diſpoſition du Livre; j'ai retranché tout ce qui m'a paru avoir peu d'utilité en ſoi, ou trop peu d'agrément pour récompenſer le peu d'utilité; j'ai ajouté non-ſeulement tous les ornemens dont j'ai pû m'aviſer, mais encore aſſés de choſes qui prouvent ou qui éclairciſſent ce qui eſt en queſtion. Sur les mêmes Faits & ſur les mêmes Paſſages que me fourniſſoit Monſieur Van-Dale, j'ai quelquefois raiſonné autrement que lui; je ne me ſuis point fait un ſcrupule d'inſerer beaucoup de raiſonnemens qui ne ſont que de moi; enfin j'ai refondu tout l'Ouvrage, pour le remettre dans le même état où je l'euſſe mis d'abord ſelon mes vûes particulieres, ſi j'avois eu autant de ſavoir que Monſieur Van-Dale. Comme j'en ſuis extrêmement éloigné, j'ai pris ſa Science, & j'ai haſardé de me ſervir de mon eſprit tel qu'il eſt; je n'euſſe pas manqué ſans doute de prendre le ſien, ſi j'avois eu affaire aux mêmes Gens que lui. Au cas que ceci vienne à ſa connoiſſance, je le ſupplie de me pardon-

ner la licenée dont j'ai usé ; elle servira à faire voir combien son Livre est excellent, puisqu'assurément ce qui lui appartient ici paroîtra encore tout-à-fait beau, quoiqu'il ait passé par mes mains.

Au reste, j'apprens depuis peu deux choses qui ont rapport à ce Livre. La premiere, que j'ai prise dans les Nouvelles de la République des Lettres, est que Monsieur Moëbius, Doyen des Professeurs en Théologie à Leipsic, a entrepris de réfuter Monsieur Van-Dale. Véritablement il lui passe que les Oracles n'ont pas cessé à la venue de Jesus-Christ, ce qui est effectivement incontestable quand on a examiné la question ; mais il ne lui peut accorder que les Démons n'ayent pas été les Auteurs des Oracles. C'est déja faire une brêche très-considérable au Systême ordinaire, que de laisser les Oracles s'étendre au-delà du temps de la venue de Jesus-Christ ; & c'est un grand préjugé qu'ils n'ont pas été rendus par des Démons, si le Fils de Dieu ne leur a pas imposé silence. Il est certain que selon la liaison que l'opinion commune a mise entre ces deux choses, ce qui détruit l'une ébranle beaucoup l'autre, ou même la ruine entierement ; & peut-être après la lecture de ce Livre entrera-t-on encore mieux dans cette pensée : mais ce qui est plus remarquable, c'est que par l'Extrait de la Répu-

blique des Lettres, il paroît qu'une des plus fortes raisons de Monsieur Moëbius contre Monsieur Van-Dale, est que Dieu défendit aux Israëlites de consulter les Devins & les Esprits de Pithon; d'où l'on conclut que Pithon, c'est-à dire les Démons, se mêloient des Oracles, & apparemment l'Histoire de l'apparition de Samuel vient à la suite. Monsieur Vandale répondra ce qu'il jugera à propos; pour moi, je déclare que sous le nom d'Oracle je ne prétens pas comprendre la Magie dont il est indubitable que le Démon se mêle; aussi n'est-elle nullement comprise dans ce que nous entendons ordinairement par ce mot, non pas même selon le sens des anciens Payens, qui d'un côté regardoient les Oracles avec respect comme une partie de leur Religion, & de l'autre avoient la Magie en horreur aussi-bien que nous. Aller consulter un Nécromancien, ou quelqu'une de ces Sorcieres de Thessalie, pareille à l'Ericto de Lucain, cela ne s'appelloit pas aller à l'Oracle; & s'il faut marquer encore cette distinction, même selon l'opinion commune, on prétend que les Oracles ont cessé à la venue de Jesus-Christ, & cependant on ne peut pas prétendre que la Magie ait cessé. Ainsi l'objection de M. Moëbius ne fait rien contre moi, s'il laisse le mot d'Oracle dans sa signification ordinaire & naturelle, tant ancienne que moderne.

La seconde chose que j'ai à dire, c'est que l'on m'a averti que le R. P. Thomassin, Prêtre de l'Oratoire, fameux par tant de beaux Livres, où il a accordé une piété solide avec une profonde érudition, avoit enlevé à ce Livre ci l'honneur de la nouveauté du Paradoxe, en traitant les Oracles de pures fourberies dans sa Méthode d'étudier & d'enseigner chrétiennement les Poëtes. J'avoue que j'en ai été un peu fâché; cependant je me suis consolé par la lecture du Chapitre XXI. du Livre II. de cette Méthode, où je n'ai trouvé que l'Article XIX. en assés peu de paroles, ce qui me pouvoit être commun avec lui. Voici comme il parle. La véritable raison du silence imposé aux Oracles, étoit que par l'Incarnation du Verbe Divin la Vérité éclairoit le Monde, & y répandoit une abondance de lumieres tout autres qu'auparavant. Ainsi on se détrompoit des illusions des Augures, des Astrologues, des observations des entrailles des Bêtes, & de la plupart des Oracles, qui n'étoient effectivement que des impostures où les Hommes se trompoient les uns les autres par des paroles obscures & à double sens. Enfin, s'il y avoit des Oracles où les Démons donnoient des réponses, l'avénement de la Vérité in-

carnée avoit condamné à un silence éternel le Pere du mensonge. Il est au moins bien certain qu'on consultoit les Démons lorsqu'on avoit recours aux enchantemens & à la Magie, comme Lucain le rapporte du jeune Pompée, & comme l'Ecriture l'assure de Saül. *Je conviens que dans un gros Traité où l'on ne parle des Oracles que par occasion, très-briévement, & sans aucun dessein d'approfondir la matiere, c'est bien en dire assés que d'attribuer la plupart des Oracles à l'imposture des Hommes, de révoquer en doute s'il y en a eu où les Démons ayent eu part, de ne donner une fonction certaine aux Démons que dans les Enchantemens & dans la Magie, & enfin de faire cesser les Oracles, non pas précisément parce que le fils de Dieu leur imposa silence tout d'un coup, mais parce que les Esprits plus éclairés par la publication de l'Evangile se désabuserent, ce qui suppose encore des fourberies humaines, & ne s'est pû faire si promptement. Cependant il me paroît qu'une question décidée en si peu de paroles, peut être traitée de nouveau dans toute son étendue naturelle, sans que le Public ait droit de se plaindre de la répétition; c'est lui remettre en grand ce qu'il n'a vû qu'en petit, & tellement en petit, que les objets en étoient quasi imperceptibles.*

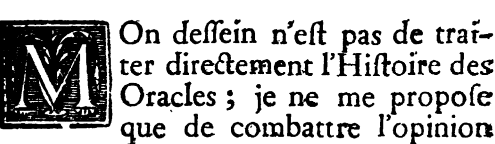
Je ne sai s'il m'est permis d'allonger encore ma Préface par une petite observation sur le stile dont je me suis servi. Il n'est que de conversation ; je me suis imaginé que j'entretenois mon Lecteur. J'ai pris cette idée d'autant plus aisément, qu'il falloit en quelque sorte disputer contre lui ; & les matieres que j'avois en main étant le plus souvent assés susceptibles de ridicule, m'ont invité à une maniere d'écrire fort éloignée du sublime. Il me semble qu'il ne faudroit donner dans le sublime qu'à son corps défendant. Il est si peu naturel ! J'avoue que le stile bas est encore quelque chose de pis ; mais il y a un milieu, & même plusieurs, c'est ce qui fait l'embarras : on a bien de la peine à prendre juste le ton que l'on veut, & à n'en point sortir.



HISTOIRE



HISTOIRE DES ORACLES.



MOn dessein n'est pas de traiter directement l'Histoire des Oracles ; je ne me propose que de combattre l'opinion commune qui les attribue aux Démons, & les fait cesser à la venue de JESUS-CHRIST : mais en la combattant, il faudra nécessairement que je fasse toute l'Histoire des Oracles, & que j'explique leur origine, leurs progrès, les différentes manieres dont ils se rendoient, & enfin leur décadence, avec la même exactitude que si je suivois dans ces matieres l'ordre naturel & historique.

Il n'est pas surprenant que les effets de la Nature donnent bien de la peine

aux Philosophes. Les principes en sont si cachés, que la raison humaine ne peut presque sans témérité songer à les découvrir; mais quand il n'est question que de savoir si les Oracles ont pû être un jeu & un artifice des Prêtres Payens, où peut être la difficulté? Nous qui sommes Hommes, ne savons-nous pas bien jusqu'à quel point d'autres Hommes ont pû être ou Imposteurs, ou Dupes? Surtout quand il n'est question que de savoir en quel temps les Oracles ont cessé, d'où peut naître le moindre sujet de douter? Tous les Livres sont pleins d'Oracles. Voyons en quel temps ont été rendus les derniers dont nous ayons connoissance.

Mais nous n'avons garde de permettre que la décision des choses soit si facile: nous y faisons entrer des préjugés qui y forment des embarras bien plus grands que ceux qui s'y fussent trouvés naturellement; & ces difficultés, qui ne viennent que de notre part, sont celles dont nous avons nous-mêmes le plus de peine à nous démêler.

L'affaire des Oracles n'en auroit pas, à ce que je crois, de bien considérables, si nous ne les y avions mises. Elle étoit

de sa nature une affaire de Religion chés les Payens, elle en est devenue une sans nécessité chés les Chrétiens, & de toutes parts on l'a chargée de préjugés qui ont obscurci des vérités fort claires.

J'avoue que les préjugés ne sont pas communs d'eux-mêmes à la vraie & aux fausses Religions. Ils régnent nécessairement dans celles qui ne sont l'ouvrage que de l'esprit humain ; mais dans la vraie, qui est un ouvrage de Dieu seul, il ne s'y en trouveroit jamais aucun, si ce même esprit humain pouvoit s'empêcher d'y toucher & d'y mêler quelque chose du sien. Tout ce qu'il y ajoute de nouveau, que seroit-ce que des préjugés sans fondement ? Il n'est pas capable d'ajouter rien de réel & de solide à l'Ouvrage de Dieu.

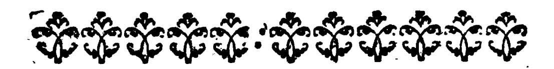
Cependant ces préjugés qui entrent dans la vraie Religion, trouvent, pour ainsi dire, le moyen de se faire confondre avec elle, & de s'attirer un respect qui n'est dû qu'à elle seule. On n'ose les attaquer, de peur d'attaquer en même temps quelque chose de sacré. Je ne reproche point cet excès de Religion à ceux qui en sont capables, au contraire, je les en loue ; mais enfin, quelque

louable que ſoit cet excès, on ne peut disconvenir que le juſte milieu ne vaille encore mieux, & qu'il ne ſoit plus raiſonnable de démêler l'Erreur d'avec la Vérité, que de reſpecter l'Erreur mêlée avec la Vérité.

Le Chriſtianiſme a toujours été par lui-même en état de ſe paſſer de fauſſes preuves; mais il y eſt encore préſentement plus que jamais, par les ſoins que de grands Hommes de ce Siécle ont pris de l'établir ſur ſes véritables fondemens, avec plus de force que les Anciens n'avoient jamais fait. Nous devons être remplis ſur notre Religion d'une confiance, qui nous faſſe rejetter de faux avantages qu'un autre Parti que le nôtre pourroit ne pas négliger.

Sur ce pied-là, j'avance hardiment que les Oracles, de quelque nature qu'ils ayent été, n'ont point été rendus par les Démons, & qu'ils n'ont point ceſſé à la venue de Jeſus-Chriſt. Chacun de ces deux points mérite bien une Diſſertation.





PREMIERE DISSERTATION.

Que les Oracles n'ont point été rendus par les Démons.

IL eſt conſtant qu'il y a des Démons, des Génies mal-faiſans, & condamnés à des tourmens éternels ; la Religion nous l'apprend. La raiſon nous apprend enſuite que ces Démons ont pû rendre des Oracles, ſi Dieu le leur a permis. Il n'eſt queſtion que de ſavoir s'ils ont reçu de Dieu cette permiſſion.

Ce n'eſt donc qu'un point de fait dont il s'agit ; & comme ce point de fait a uniquement dépendu de la volonté de Dieu, il étoit de nature à nous devoir être révélé, ſi la connoiſſance nous en eût été néceſſaire.

Mais l'Ecriture Sainte ne nous apprend en aucune maniere que les Oracles ayent été rendus par des Démons, & dès-lors nous ſommes en liberté de

prendre parti ſur cette matiere ; elle eſt du nombre de celles que la Sageſſe Divine a jugées aſſés indifférentes pour les abandonner à nos diſputes.

Cependant les avis ne ſont point partagés ; tout le monde tient qu'il y a eu quelque choſe de ſurnaturel dans les Oracles. D'où vient cela ? La raiſon en eſt bien aiſée à trouver pour ce qui regarde le temps préſent. On a cru dans les premiers Siécles du Chriſtianiſme, que les Oracles étoient rendus par des Démons ; il ne nous en faut pas davantage pour le croire aujourd'hui. Tout ce qu'ont dit les Anciens, ſoit bon, ſoit mauvais, eſt ſujet à être bien répété ; & ce qu'ils n'ont pû eux-mêmes prouver par des raiſons ſuffiſantes, ſe prouve à préſent par leur autorité ſeule. S'ils ont prévû cela, ils ont bien fait de ne ſe pas donner toujours la peine de raiſonner ſi exactement.

Mais pourquoi tous les premiers Chrétiens ont-ils cru que les Oracles avoient quelque choſe de ſurnaturel ? Recherchons-en préſentement les raiſons ; nous verrons enſuite ſi elles étoient aſſés ſolides.

CHAPITRE I.

Premiere Raiſon, pourquoi les anciens Chrétiens ont cru que les Oracles étoient rendus par les Démons. Les Hiſtoires ſurprenantes qui couroient ſur le fait des Oracles & des Génies.

L'Antiquité eſt pleine de je ne ſai combien d'Hiſtoires ſurprenantes & d'Oracles qu'on croit ne pouvoir attribuer qu'à des Génies. Nous n'en rapporterons que quelques exemples qui repréſenteront tout le reſte.

Tout le monde ſait ce qui arriva au Pilote Thamus. Son Vaiſſeau étant un ſoir vers de certaines Iſles de la Mer Egée, le vent ceſſa tout-à-fait. Tous les Gens du Vaiſſeau étoient bien éveillés, la plupart même paſſoient le temps à boire les uns avec les autres, lorſqu'on entendit tout d'un coup une voix qui venoit des Iſles, & qui appelloit Thamus. Thamus ſe laiſſa appeller deux

fois sans répondre, mais à sa troisiéme il répondit. La voix lui commanda que quand il seroit arrivé à un certain lieu, il criât que le grand Pan étoit mort. Il n'y eut personne dans le Navire qui ne fût saisi de frayeur & d'épouvante. On déliberoit si Thamus devoit obéir à la voix; mais Thamus conclut que si quand ils seroient arrivés au lieu marqué, il faisoit assés de vent pour passer outre, il ne falloit rien dire; mais que si un calme les arrêtoit-là, il falloit s'acquitter de l'ordre qu'il avoit reçu. Il ne manqua point d'être surpris d'un calme à cet endroit-là, & aussi-tôt il se mit à crier de toute sa force que le grand Pan étoit mort. A peine avoit-il cessé de parler, que l'on entendit de tous côtés des plaintes & des gémissemens, comme d'un grand nombre de personnes surprises & affligées de cette nouvelle. Tous ceux qui étoient dans le Vaisseau furent témoins de l'avanture. Le bruit s'en répandit en peu de temps jusqu'à Rome; & l'Empereur Tibere ayant voulu voir Thamus lui-même, assembla des Gens savans dans la Théologie Payenne, pour apprendre d'eux qui étoit ce grand Pan; & il fut conclu

que

que c'étoit le Fils de Mercure & de Penelope. C'est ainsi que dans le Dialogue où Plutarque traite des Oracles qui ont cessé, Cléombrote conte cette Histoire, & dit qu'il la tient d'Epithersés son Maître de Grammaire, qui étoit dans le Vaisseau de Thamus lorsque la chose arriva.

Thulis * fut un Roi d'Egypte dont l'Empire s'étendoit jusqu'à l'Océan. C'est lui, à ce qu'on dit, qui donna le nom de Thulé à l'Isle qu'on appelle présentement Islande. Comme son Empire alloit apparemment jusque-là, il étoit d'une belle étendue. Ce Roi enflé de ses succès & de sa prospérité, alla à l'Oracle de Serapis, & lui dit:

Toi qui es le maître du feu, & qui gouvernes le cours du Ciel, dis-moi la vérité. Y a-t-il jamais eu & y aura-t-il jamais quelqu'un aussi puissant que moi?

L'Oracle lui répondit:

Premierement Dieu; ensuite la Parole & l'Esprit avec eux, tous s'assemblans en un, dont le pouvoir ne peut finir. Sors d'ici promptement, Mortel, dont la vie est toujours incertaine.

Au sortir de-là, Thulis fut égorgé.

* Suidas.

Eusebe a tiré des Ecrits mêmes de Porphire, ce grand ennemi des Chrétiens, les Oracles suivans.

1. *Gémissés, Trépiés. Apollon vous quitte; il vous quitte, forcé par une lumiere céleste. Jupiter a été, il est, & il sera. O grand Jupiter! Hélas! mes fameux Oracles ne sont plus.*

2. *La voix ne peut revenir à la Prêtresse. Elle est déja condamnée au silence depuis longtemps. Faites toujours à Apollon des Sacrifices dignes d'un Dieu.*

3. *Malheureux Prêtre*, disoit Apollon à son Prêtre, *ne m'interroge plus sur le divin Pere, ni sur son Fils unique, ni sur l'Esprit qui est l'ame de toutes choses. C'est cet Esprit qui me chasse à jamais de ces lieux.*

Auguste * déja vieux, & songeant à se choisir un Successeur, alla consulter l'Oracle de Delphes. L'Oracle ne répondoit point, quoiqu'Auguste n'épargnât pas les Sacrifices. A la fin cependant il en tira cette réponse.

L'Enfant Hébreu, à qui tous les Dieux obéïssent, me chasse d'ici, & me renvoye dans les Enfers. Sors de ce Temple sans parler.

Il est aisé de voir que sur de pareilles Histoires, on n'a pas pû douter que les

* Suidas, Nicephore, Cedrenus.

Démons ne se mêlassent des Oracles. Ce grand Pan qui meurt sous Tibere, aussi-bien que Jesus-Christ, est le Maître des Démons, dont l'Empire est ruiné par cette mort d'un Dieu si salutaire à l'Univers ; ou si cette explication ne vous plaît pas, car enfin on peut sans impiété donner des sens contraires à une même chose, quoiqu'elle regarde la Religion, ce grand Pan est Jesus-Christ lui-même, dont la mort cause une douleur & une consternation générale parmi les Démons, qui ne peuvent plus exercer leur tirannie sur les Hommes. C'est ainsi qu'on a trouvé moyen de donner à ce grand Pan deux faces bien différentes.

L'Oracle rendu au Roi Thulis, un Oracle si positif sur la Sainte Trinité, peut-il être une fiction humaine ? Comment le Prêtre de Serapis auroit-il deviné un si grand Mystere, inconnu alors à toute la Terre, & aux Juifs mêmes ?

Si ces autres Oracles eussent été rendus par des Prêtres Imposteurs, qui obligeoit ces Prêtres à se décréditer eux-mêmes, & à publier la cessation de leurs Oracles ? N'est-il pas visible que c'étoient des Démons que Dieu même forçoit à rendre témoignage à la Vérité ?

De plus, pourquoi les Oracles cessoient-ils, s'ils n'étoient rendus que par des Prêtres ?

CHAPITRE II.

Seconde Raison des anciens Chrétiens pour croire les Oracles surnaturels. Convenance de cette opinion avec le Systême du Christianisme.

LEs Démons étant une fois constans par le Christianisme, il a été assés naturel de leur donner le plus d'emploi qu'on pouvoit, & de ne les pas épargner pour les Oracles, & les autres miracles Payens qui sembloient en avoir besoin. Par-là on se dispensoit d'entrer dans la discution des faits, qui eût été longue & difficile, & tout ce qu'ils avoient de surprenant & d'extraordinaire, on l'attribuoit à ces Démons que l'on avoit en main. Il sembloit qu'en leur rapportant ces événemens, on confirmât leur existence, & la Religion même qui nous la révéle.

De plus, il eſt certain que vers le temps de la Naiſſance de Jeſus-Chriſt, il eſt ſouvent parlé de la ceſſation des Oracles, même dans les Auteurs Profanes. Pourquoi ce temps-là plutôt qu'un autre avoit-il éte deſtiné à leur anéantiſſement? Rien n'étoit plus aiſé à expliquer ſelon le Syſtême de la Religion Chrétienne. Dieu avoit fait ſon Peuple du Peuple Juif, & avoit abandonné l'Empire du reſte de la Terre aux Démons juſqu'à l'arrivée de ſon Fils; mais alors il les dépouille du pouvoir qu'il leur avoit laiſſé prendre, il veut que tout fléchiſſe ſous Jeſus-Chriſt, & que rien ne faſſe obſtacle à l'établiſſement de ſon Royaume ſur les Nations. Il y a je ne ſai quoi de ſi heureux dans cette penſée, que je ne m'étonne pas qu'elle ait eu beaucoup de cours; c'eſt une de ces choſes à la vérité deſquelles on eſt bien aiſe d'aider, & qui perſuadent parce qu'on y eſt favorable.

CHAPITRE III.

Troisiéme Raison des anciens Chrétiens. Convenance de leur opinion avec la Philosophie de Platon.

JAmais Philosophie n'a été plus à la mode qu'y fut celle de Platon chés les Chrétiens pendant les premiers Siécles de l'Eglise. Les Payens se partageoient encore entre les différentes Sectes de Philosophes ; mais la conformité que l'on trouva qu'avoit le Platonisme avec la Religion, mit dans cette seule Secte presque tous les Chrétiens savans. De-là vient l'estime prodigieuse dont on s'entêta pour Platon ; on le regardoit comme une espéce de Prophéte, qui avoit deviné plusieurs points importans du Christianisme, sur-tout la sainte Trinité, que l'on ne peut guére nier qui ne soit assés clairement contenue dans ses écrits. Aussi ne manqua-t-on pas de prendre ses Ouvrages pour des Commentaires de l'Ecriture, & de concevoir la nature du Verbe comme il l'avoit

conçue. Il se figuroit Dieu tellement élevé au-dessus des Créatures, qu'il ne croyoit pas qu'elles pussent être sorties immédiatement de ses mains, & il mettoit entre elles & lui ce Verbe, comme un degré par lequel l'action de Dieu pût passer jusqu'à elles. Les Chrétiens prirent cette même idée de Jesus-Christ, & c'est-là peut-être la cause pourquoi jamais Hérésie n'a été ni plus généralement embrassée, ni soutenue avec plus de chaleur que l'Arianisme.

Ce Platonisme donc, qui sembloit faire honneur à la Religion Chrétienne lorsqu'il lui étoit favorable, se trouva tout plein de Démons, & de-là ils se répandirent aisément dans le Systéme que les Chrétiens imaginerent sur les Oracles.

Platon veut que les Démons soient d'une nature moyenne entre celle des Dieux & celle des Hommes; que ce soient des Génies aëriens destinés à faire tout le commerce des Dieux & de nous; que quoiqu'ils soient proche de nous, nous ne les puissions voir; qu'ils pénétrent dans toutes nos pensées; qu'ils ayent de l'amour pour les bons, & de la haine pour les méchans; & que ce

ſoit en leur honneur qu'on a établi tant de ſortes de Sacrifices, & tant de Cérémonies différentes.

Il ne paroît point par-là que Platon reconnût de mauvais Démons, auſquels on pût donner le ſoin des fourberies des Oracles. Plutarque * cependant aſſure qu'il en reconnoiſſoit; & à l'égard des Platoniciens, la choſe eſt hors de doute. Euſebe dans ſa Préparation Evangélique, ** rapporte quantité de paſſages de Porphire, où ce Philoſophe Payen aſſure que les mauvais Démons ſont les auteurs des Enchantemens, des Philtres & des Maléfices; qu'ils ne font que tromper nos yeux par des Spectres & par des Fantômes; que le menſonge eſt eſſentiel à leur nature; qu'ils excitent en nous la plupart de nos paſſions; qu'ils ont l'ambition de vouloir paſſer pour des Dieux; que leurs corps aëriens & ſpirituels ſe nourriſſent de ſuffumigation, de ſang répandu, & de la graiſſe des Sacrifices; qu'il n'y a qu'eux qui ſe mêlent de rendre des Oracles, & à qui cette fonction pleine de tromperie ſoit tombée en partage; & enfin à la

* *Dialogues des Oracles qui ont ceſſé.*
** *Liv. 4. 5. 6.*

tête de cette troupe de mauvais Démons, il met Hecate & Serapis.

Jamblique, autre Platonicien, en dit autant ; & comme la plupart de ces choses-là sont vraies, les Chrétiens reçurent le tout avec joie, & y ajouterent même un peu du leur, * par exemple, que les Démons déroboient dans les écrits des Prophétes quelque connoissance de l'avenir, & puis s'en faisoient honneur dans leurs Oracles.

Ce Systême des Chrétiens avoit cela de commode, qu'il découvroit aux Payens, par leurs propres principes, l'origine de leur faux Culte, & la source de l'Erreur où ils avoient toujours été. Ils étoient persuadés qu'il y avoit quelque chose de surnaturel dans leurs Oracles, & les Chrétiens qui avoient à disputer contr'eux, ne songeoient point à leur ôter cette pensée. Les Démons dont on convenoit de part & d'autre, servoient à expliquer tout ce surnaturel. On reconnoissoit cette espéce de miracle ordinaire qui s'étoit fait dans la Religion des Payens ; mais on leur en faisoit perdre tout l'avantage par les Auteurs ausquels on l'attribuoit, & cette

* *Tertullien dans son Apologetique.*

voie étoit bien plus courte & plus aisée que celle de contester le miracle même par une longue suite de recherches & de raisonnemens.

Voilà comment s'établit dans les premiers Siécles de l'Eglise, l'opinion qu'on y prit sur les Oracles des Payens. Je pourrois aux trois raisons que j'ai apportées en ajouter une quatriéme, aussi bonne peut-être que toutes les autres; c'est que dans le Systême des Oracles rendus par les Démons, il y a du merveilleux; & si l'on a un peu étudié l'esprit humain, on sait quelle force le merveilleux a sur lui. Mais je ne prétens pas m'étendre sur cette réfléxion; ceux qui y entreront m'en croiront bien, sans que je me mette en peine de la prouver; & ceux qui n'y entreront pas, ne m'en croiroient pas peut-être après toutes mes preuves.

Examinons présentement l'une après l'autre les raisons qu'on a eu de croire les Oracles surnaturels.



CHAPITRE IV.

Que les Histoires surprenantes qu'on débite sur les Oracles, doivent être fort suspectes.

IL seroit difficile de rendre raison des Histoires & des Oracles que nous avons rapportés, sans avoir recours aux Démons; mais aussi tout cela est-il bien vrai? Assurons-nous bien du fait, avant que de nous inquiéter de la cause. Il est vrai que cette méthode est bien lente pour la plupart des Gens qui courent naturellement à la cause, & passent par-dessus la vérité du fait; mais enfin nous éviterons le ridicule d'avoir trouvé la cause de ce qui n'est point.

Ce malheur arriva si plaisamment sur la fin du Siécle passé à quelques Savans d'Allemagne, que je ne puis m'empêcher d'en parler ici.

En 1593, le bruit courut que les dents étant tombées à un enfant de Silésie, âgé de sept ans, il lui en étoit

venu une d'or à la place d'une de ses grosses dents. Horstius, Professeur en Médecine dans l'Université de Helmstad, écrivit en 1595 l'Histoire de cette dent, & prétendit qu'elle étoit en partie naturelle, en partie miraculeuse, & qu'elle avoit été envoyée de Dieu à cet enfant, pour consoler les Chrétiens affligés par les Turcs. Figurés-vous quelle consolation, & quel rapport de cette dent aux Chrétiens, ni aux Turcs. En la même année, afin que cette dent d'or ne manquât pas d'Historiens, Rullandus en écrit encore l'Histoire. Deux ans après, Ingolsteterus, autre Savant, écrit contre le sentiment que Rullandus avoit de la dent d'or, & Rullandus fait aussi-tôt une belle & docte Réplique. Un autre grand homme nommé Libavius ramasse tout ce qui avoit été dit de la dent, & y ajoute son sentiment particulier. Il ne manquoit autre chose à tant de beaux Ouvrages, sinon qu'il fût vrai que la dent étoit d'or. Quand un Orfévre l'eut examinée, il se trouva que c'étoit une feuille d'or appliquée à la dent avec beaucoup d'adresse; mais on commença par faire des Livres,

& puis on consulta l'Orfévre.

Rien n'est plus naturel que d'en faire autant sur toutes sortes de matieres. Je ne suis pas si convaincu de notre ignorance par les choses qui sont, & dont la raison nous est inconnue, que par celles qui ne sont point, & dont nous trouvons la raison. Cela veut dire que non-seulement nous n'avons pas les principes qui menent au vrai, mais que nous en avons d'autres qui s'accommodent très-bien avec le faux.

De grands Phisiciens ont fort bie trouvé pourquoi les lieux souterrains sont chauds en Hiver, & froids en Eté : de plus grands Phisiciens ont trouvé depuis peu que cela n'étoit pas.

Les discutions historiques sont encore plus susceptibles de cette sorte d'erreur. On raisonne sur ce qu'ont dit les Historiens ; mais ces Historiens n'ont-ils été ni passionnés, ni crédules, ni mal instruits, ni négligens ? Il en faudroit trouver un qui eût été spectateur de toutes choses indifférent, & appliqué.

Sur-tout quand on écrit des faits qui ont liaison avec la Réligion, il est assés difficile que selon le Parti dont on est,

on ne donne à une fausse Religion des avantages qui ne lui sont point dûs, ou qu'on ne donne à la vraie de faux avantages dont elle n'a pas besoin. Cependant on devroit être persuadé qu'on ne peut jamais ajouter de la vérité à celle qui est vraie, ni en donner à celles qui sont fausses.

Quelques Chrétiens des premiers Siécles, faute d'être instruits ou convaincus de cette maxime, se sont laissés aller à faire en faveur du Christianisme des suppositions assés hardies, que la plus saine partie des Chrétiens ont ensuite désavouées. Ce zéle inconsideré a produit une infinité de Livres apocryphes, ausquels on donnoit des noms d'Auteurs Payens ou Juifs; car comme l'Eglise avoit affaire à ces deux sortes d'ennemis, qu'y avoit-il de plus commode que de les battre avec leurs propres armes, en leur présentant des Livres, qui quoique faits, à ce qu'on prétendoit, par des Gens de leur Parti, fussent néanmoins très-avantageux au Christiaisme? Mais à force de vouloir tirer de ces Ouvrages supposés un grand effet pour la Religion, on les a empêchés d'en faire aucun. La clarté

dont ils ſont les trahit, & nos myſtéres y ſont ſi nettement développés, que les Prophétes de l'Ancien & du Nouveau Teſtament n'y auroient rien entendu auprès de ces Auteurs Juifs & Payens. De quelque côté qu'on ſe puiſſe tourner pour ſauver ces Livres, on trouvera toujours dans ce trop de clarté une difficulté inſurmontable. Si quelques Chrétiens étoient bien capables de ſuppoſer des Livres aux Payens ou aux Juifs, les Hérétiques ne faiſoient point de façon d'en ſuppoſer aux Orthodoxes. Ce n'étoient que faux Evangiles, fauſſes Epîtres d'Apôtres, fauſſes Hiſtoires de leurs Vies, & ce ne peut être que par un effet de la Providence Divine que la vérité s'eſt démêlée de tant d'Ouvrages apocryphes qui l'étouffoient.

Quelques grands Hommes de l'Egliſe ont été quelquefois trompés, ſoit aux ſuppoſitions des Hérétiques contre les Orthodoxes, ſoit à celles des Chrétiens contre les Payens ou les Juifs, mais plus ſouvent à ces derniers. Ils n'ont pas toujours examiné d'aſſés près ce qui leur ſembloit favorable à la Religion; l'ardeur avec laquelle ils com-

battoient pour une ſi bonne cauſe, ne leur laiſſoit pas toujours la liberté de choiſir aſſés bien leurs armes. C'eſt ainſi qu'il leur arrive quelquefois de ſe ſervir des Livres des Sibylles, ou de ceux d'Hermés Triſmegiſte, Roi d'Egypte.

On ne prétend point par-là affoiblir l'autorité, ni attaquer le mérite de ces grands Hommes. Après qu'on aura remarqué toutes les mépriſes où ils peuvent être tombés ſur un certain nombre de faits; il leur reſtera une infinité de raiſonnemens ſolides, & de belles découvertes, ſur quoi on ne les peut aſſés admirer. Si avec les vrais titres de notre Religion ils nous en ont laiſſé d'autres qui peuvent être ſuſpects, c'eſt à nous à ne recevoir d'eux que ce qui eſt légitime, & à pardonner à leur zéle de nous avoir fourni plus de titres qu'il ne nous en faut.

Il n'eſt pas ſurprenant que ce même zéle les ait perſuadés de la vérité de je ne ſai combien d'Oracles avantageux à la Religion, qui coururent dans les premiers Siécles de l'Egliſe. Les Auteurs des Livres des Sibylles & de ceux d'Hermés ont bien pû l'être auſſi de

de ces Oracles ; du moins il étoit plus aiſé d'en ſuppoſer, que des Livres entiers. L'Hiſtoire de Thamus eſt Payenne d'origine, mais Euſebe & d'autres grands Hommes lui ont fait l'honneur de la croire. Cependant elle eſt immédiatement ſuivie dans Plutarque d'un autre conte ſi ridicule, qu'il ſuffiroit pour la décréditer entierement. Démétrius dit dans cet endroit, que la plupart des Iſles qui ſont vers l'Angleterre, ſont déſertes, & conſacrées à des Démons & à des Héros ; qu'ayant été envoyé par l'Empereur pour les reconnoître, il aborda à une de celles qui étoient habitées ; que peu de temps après qu'il y fut arrivé, il y eut une tempête & des tonnerres effroyables, qui firent dire aux gens du Païs, qu'aſſurément quelqu'un des principaux Démons venoit de mourir, parce que leur mort étoit toujours accompagnée de quelque choſe de funeſte. A cela Démétrius ajoute que l'une de ces Iſles eſt la priſon de Saturne, qui y eſt gardé par Briarée, & enſeveli dans un ſommeil perpétuel, ce qui rend, ce me ſemble, le Géant aſſés inutile pour ſa garde, & qu'il eſt environné d'une in-

finité de Démons qui sont à ses pieds comme ses esclaves.

Ce Démétrius ne faisoit-il pas des Relations bien curieuses de ses Voyages ; Et n'est-il pas beau de voir un Philosophe comme Plutarque nous conter froidement ces merveilles ? Ce n'est pas sans raison qu'on a nommé Hérodote le Pere de l'Histoire. Toutes les Histoires Grecques, qui à ce compte-là sont ses Filles, tiennent beaucoup de son génie ; elles ont peu de vérité, mais beaucoup de merveilleux & de choses amusantes. Quoi qu'il en soit, l'Histoire de Thamus seroit presque suffisamment réfutée, quand elle n'auroit point d'autre défaut que celui de se trouver dans un même Traité avec les Démons de Démétrius.

Mais de plus, elle ne peut recevoir un sens raisonnable. Si ce grand Pan étoit un Démon, les Démons ne pouvoient-ils se faire savoir sa mort les uns aux autres, sans y employer Thamus ? N'ont-ils point d'autres voies pour s'envoyer des nouvelles ; & d'ailleurs sont-ils si imprudens que de révéler aux Hommes leurs malheurs & la foiblesse de leur nature ? Dieu les y for-

çoit, dirés-vous. Dieu avoit donc un dessein ; mais voyons ce qui s'en ensuivit. Il n'y eut personne qui se désabusât du Paganisme, pour avoir appris la mort du grand Pan. Il fut arrêté que c'étoit le Fils de Mercure & de Penelope, & non pas celui que l'on reconnoissoit en Arcadie pour le Dieu de *Tout*, ainsi que son nom le porte. Quoique la voix eût nommé le grand Pan, cela s'entendit pourtant du petit Pan; sa mort ne tira guére à conséquence, & il ne paroît pas qu'on y ait eu grand regret.

Si ce grand Pan étoit Jesus-Christ, les Démons n'annoncerent aux Hommes une mort si salutaire, que parce que Dieu les y contraignoit. Mais qu'en arriva-t-il ? Quelqu'un entendit-il ce mot de Pan dans son vrai sens? Plutarque vivoit dans le second Siécle de l'Eglise, & cependant personne ne s'étoit encore avisé que Pan fût Jesus-Christ mort en Judée.

L'Histoire de Thulis est rapportée par Suidas, Auteur qui ramasse beaucoup de choses, mais qui ne les choisit guére. Son Oracle de Serapis péche de la même maniere que les Livres des

Sibylles, par le trop de clarté ſur nos myſtéres; mais de plus ce Thulis Roi d'Egypte n'étoit pas aſſurement un des Ptolomées. Et que deviendra tout l'Oracle, s'il faut que Serapis ſoit un Dieu qui n'ait été amené en Egypte que par un Ptolomée qui le fit venir de Pont, comme beaucoup de Savans le prétendent ſur des apparences très-fortes? Du moins il eſt certain qu'Hérodote, qui aime tant à diſcourir ſur l'ancienne Egypte, ne parle point de Serapis, & que Tacite conte tout au long comment & pourquoi un des Ptolomées fit venir de Pont le Dieu Serapis, qui n'étoit alors connu que là.

L'Oracle rendu à Auguſte ſur l'Enfant Hébreu, n'eſt point du tout recevable. Cedrenus le cite d'Euſebe, & aujourd'hui il ne s'y trouve point. Il ne ſeroit pas impoſſible que Cedrenus citât à faux, ou citât quelque Ouvrage fauſſement attribué à Euſebe. Il eſt bien homme à vous rapporter ſur la foi de certains faux Actes de S. Pierre, qui couroient encore de ſon temps; que Simon le Magicien avoit à ſa porte un gros Dogue qui dévoroit ceux que ſon Maître ne vouloit pas laiſſer entrer; que Saint

Pierre voulant parler à Simon, ordonna à ce Chien de lui aller dire en langage humain, que Pierre serviteur de Dieu le demandoit; que le Chien s'acquitta de cet ordre, au grand étonnement de ceux qui étoient alors avec Simon; mais que Simon pour leur faire voir qu'il n'en savoit pas moins que Saint Pierre, ordonna au Chien à son tour d'aller lui dire qu'il entrât, ce qui fut exécuté aussi-tôt. Voilà ce qui s'appelle chés les Grecs écrire l'Histoire. Cedrenus vivoit dans un siécle ignorant, où la licence d'écrire impunément des Fables, se joignoit encore à l'inclination générale qui y porte les Grecs.

Mais quand Eusebe dans quelque Ouvrage qui ne seroit pas venu jusqu'à nous, auroit effectivement parlé de l'Oracle d'Auguste, Eusebe lui-même se trompoit quelquefois, & on en a des preuves constantes. Les premiers défenseurs du Christianisme, Justin, Tertullien, Théophile, Tatien, auroient-ils gardé le silence sur un Oracle si favorable à la Religion? Etoient-ils assés peu zélés pour négliger cet avantage? Mais ceux * même qui nous donnent

* *Cedrenus, Suidas, Nicephore.*

cet Oracles le gâtent, en y ajoutant qu'Auguste de retour à Rome fit élever dans le Capitole un Autel avec cette Inscription : *C'est ici l'Autel du Fils unique* ou *aîné de Dieu.* Où avoit-il pris cette idée d'un Fils unique de Dieu, dont l'Oracle ne parle point ?

Enfin, ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'Auguste depuis le Voyage qu'il fit en Gréce 19 ans avant la Naissance de Jesus-Christ, n'y retourna jamais ; & même lorsqu'il en revint, il n'étoit guére dans la disposition d'élever des Autels à d'autres Dieux qu'à lui ; car il souffrit non-seulement * que les Villes d'Asie lui en élevassent, & lui célebrassent des Jeux sacrés, mais même qu'à Rome on consacrât un Autel à la Fortune qui étoit de retour, *Fortunæ reduci*, c'est-à-dire à lui-même, & que l'on mît le jour d'un retour si heureux entre les jours de Fête.

Les Oracles qu'Eusebe rapporte de Porphire paroissent plus embarrassans que tous les autres. Eusebe n'aura pas supposé à Porphire des Oracles qu'il ne citoit point ; & Porphire qui étoit

* Tacite, Dion Cassius.

si attaché au Paganisme, n'aura pas cité de faux Oracles sur la cessation des Oracles même, & à l'avantage de la Religion Chrétienne. Voici, ce semble, le cas où le témoignage d'un ennemi a tant de force.

Mais aussi, d'un autre côté, Porphire n'étoit pas assés mal-habile homme pour fournir aux Chrétiens des armes contre le Paganisme, sans y être nécessairement engagé par la suite de quelque raisonnement; & c'est ce qui ne paroît point ici. Si ces Oracles eussent été allégués par les Chrétiens, & que Porphire en convenant qu'ils avoient été effectivement rendus, se fût défendu des conséquences qu'on en vouloit tirer, il est sûr qu'ils seroient d'un très-grand poids; mais c'est de Porphire même que les Chrétiens, selon qu'il paroît par l'exemple d'Eusebe, tiennent ces Oracles; c'est Porphire qui prend plaisir à ruiner sa Religion, & à établir la nôtre. En vérité cela est suspect de soi-même, & le devient encore davantage par l'excès où il pousse la chose; car on nous rappore de lui-même je ne sai combien d'autres Oracles très-clairs & très-positifs

ſur la Perſonne de Jeſus-Chriſt, ſur ſa Réſurrection, ſur ſon Aſcenſion; enfin, le plus entêté & le plus habile des Payens nous accable de preuves du Chriſtianiſme. Défions-nous de cette généroſité.

Euſebe a cru que c'étoit un aſſés grand avantage de pouvoir mettre le nom de Porphire à la tête de tant d'Oracles ſi favorables à la Religion. Il nous les donne dépouillés de tout ce qui les accompagnoit dans les Ecrits de Porphire. Que ſavons-nous s'il ne les réfutoit pas? Selon l'intérêt de ſa cauſe, il le devoit faire; & s'il ne l'a pas fait, aſſurément il avoit quelque intention cachée.

On ſoupçonne que Porphire étoit aſſés méchant pour faire de faux Oracles, & les préſenter aux Chrétiens, à deſſein de ſe moquer de leur crédulité, s'ils les recevoient pour vrais, & appuyoient leur Religion ſur de pareils fondemens Il en eût tiré des conſéquences pour des choſes bien plus importantes que ces Oracles, & eût attaqué tout le Chriſtianiſme par cet exemple, qui au fond n'eût pourtant rien conclu.

Il

Il est toujours certain que ce même Porphire qui nous fournit tous ces Oracles, soutenoit, comme nous avons vû, que les Oracles étoient rendus par des Génies menteurs. Il se pourroit donc bien faire qu'il eût mis en Oracles tous les Mysteres de notre Religion, exprès pour tâcher à les détruire, & pour les rendre suspects de fausseté, parce qu'ils auroient été attestés par de faux témoins. Je sai bien que les Chrétiens ne le prenoient pas ainsi; mais comment eussent-ils jamais prouvé par raisonnement, que les Démons étoient quelquefois forcés à dire la vérité? Ainsi Porphire demeuroit toujours en état de se servir de ses Oracles contre eux; & selon le tour de cette dispute, ils devoient nier que ces Oracles eussent jamais été rendus, comme nous le nions présentement. Cela, ce me semble, explique pourquoi Porphire étoit si prodigue d'Oracles favorables à notre Religion, & quel tour avoit pû prendre le grand Procès d'entre les Chrétiens & les Payens. Nous ne faisons que le deviner, car toutes les piéces n'en sont pas venues jusqu'à nous. C'est ainsi qu'en examinant un

peu les choses de près, on trouve que ces Oracles qui paroissent si merveilleux, n'ont jamais été. Je n'en rapporterai point d'autres exemples, tout le reste est de la même nature.

CHAPITRE V.

Que l'opinion commune sur les Oracles ne s'accorde pas si bien qu'on pense avec la Religion.

LE silence de l'Ecriture sur ces Démons que l'on prétend qui président aux Oracles, ne nous laisse pas seulement en liberté de n'en rien croire, mais il nous y porte assés naturellement. Seroit-il possible que l'Ecriture n'eût point appris aux Juifs & aux Chrétiens une chose qu'ils ne pouvoient jamais deviner sûrement par leur raison naturelle, & qu'il leur importoit extrêmement de savoir, pour n'être pas ébranlés par ce qu'ils verroient arriver de surprenant dans les autres Religions ? Car je conçois que Dieu n'a parlé aux Hommes que pour

suppléer à la foiblesse de leurs connoissances, qui ne suffisoient pas à leurs besoins, & que tout ce qu'il ne leur a pas dit est de telle nature qu'ils le peuvent apprendre d'eux-mêmes, ou qu'il n'est pas nécessaire qu'ils le sachent. Ainsi si les Oracles eussent été rendus par de mauvais Démons, Dieu nous l'eût appris pour nous empêcher de croire qu'il les rendît lui-même, & qu'il y eût quelque chose de Divin dans des Religions fausses.

David reproche aux Payens des Dieux qui ont une bouche & n'ont point de parole, & souhaite à leurs Adorateurs pour toute punition, de devenir semblables à ce qu'ils adorent; mais si ces Dieux eussent eu non-seulement l'usage de la parole, mais encore la connoissance des choses futures, je ne vois pas que David eût pû faire ce reproche aux Payens, ni qu'ils eussent dû être fâchés de ressembler à leurs Dieux.

Quand les Saints Peres s'emportent avec tant de raison contre le culte des Idoles, ils supposent toujours qu'elles ne peuvent rien; & si elles eussent parlé, si elles eussent prédit l'avenir, il ne falloit pas attaquer avec mépris leur im-

puissance, il falloit désabuser les Peuples du pouvoir extraordinaire qui paroissoit en elles. En effet, auroit-on eu tant de tort d'adorer ce qu'on croyoit être animé d'une vertu divine, ou tout au moins d'une vertu plus qu'humaine? Il est vrai que ces Démons étoient ennemis de Dieu ; mais les Payens pouvoient-ils le deviner? Si les Démons demandoient des cérémonies barbares & extravagantes, les Payens les croyoient bisarres ou cruels; mais ils ne laissoient pas pour cela de les croire plus puissans que les Hommes, & ils ne savoient pas que le vrai Dieu leur offroit sa protection contr'eux. Ils ne se soumettoient le plus souvent à leurs Dieux que comme à des ennemis redoutables, qu'il falloit appaiser à quelque prix que ce fût, & cette soumission & cette crainte n'étoient pas sans fondement, si en effet les Démons donnoient des preuves de leur pouvoir, qui fussent au-dessus de la Nature. Enfin le Paganisme, ce culte si abominable aux yeux de Dieu, n'eût été qu'une erreur involontaire & excusable.

Mais, dirés-vous, si les faux Prêtres ont toujours trompé les Peuples, le Pa-

ganisme n'a été non plus qu'une simple erreur où tomboient les Peuples crédules, qui au fond avoient dessein d'honorer un Estre supérieur.

La différence est bien grande. C'est aux Hommes à se précautionner contre les erreurs où ils peuvent être jettés par d'autres Hommes ; mais ils n'ont nul moyen de se précautionner contre celles où ils seroient jettés par des Génies qui sont au-dessus d'eux. Mes lumieres suffisent pour examiner si une Statue parle, ou ne parle pas ; mais du moment qu'elle parle, rien ne me peut plus désabuser de la Divinité que je lui attribue. En un mot, Dieu n'est obligé par les loix de sa bonté, qu'à me garantir des surprises dont je ne puis me garantir moi-même ; pour les autres, c'est à ma raison à faire son devoir.

Aussi voyons-nous que quand Dieu a permis aux Démons de faire des prodiges, il les a en même temps confondus par des prodiges plus grands. Pharaon eût pû être trompé par ses Magiciens ; mais Moïse étoit là plus puissant que les Magiciens de Pharaon. Jamais les Démons n'ont eu tant de pouvoir, ni n'ont fait tant de choses surpre-

nantès, que du temps de Jésus-Christ & des Apôtres.

Cela n'empêche pas que le Paganisme n'ait toujours été appellé avec justice le culte des Démons. Premierement, l'idée qu'on y prend de la Divinité, ne convient nullement au vrai Dieu, mais à ces Génies réprouvés & éternellement malheureux.

Secondement, l'intention des Payens n'étoit pas tant d'adorer le premier Estre, la source de tous les biens, que ces Estres malfaisans, dont ils craignoient la colere ou le caprice. Enfin les Démons, qui ont sans contredit le pouvoir de tenter les Hommes, & de leur tendre des piéges, favorisoient, autant qu'il étoit en eux, l'erreur grossiere des Payens, & leur fermoient les yeux sur des impostures visibles. De-là vient qu'on dit que le Paganisme rouloit, non pas sur les prodiges, mais sur les prestiges des Démons; ce qui suppose qu'en tout ce qu'ils faisoient il n'y avoit rien de réel ni de vrai.

Il peut être cependant que Dieu ait quelquefois permis aux Démons quelques effets réels. Si cela est arrrivé; Dieu avoit alors ses raisons, & elles

sont toujours dignes d'un profond respect; mais à parler en général, la chose n'a point été ainsi. Dieu permit au Diable de brûler les Maisons de Job, de désoler ses pâturages, de faire mourir tous ses troupeaux, de fraper son corps de mille plaies; mais ce n'est pas à dire que le Diable soit lâché sur tous ceux à qui les mêmes malheurs arrivent. On ne songe point au Diable quand il est question d'un Homme malade ou ruiné. Le cas de Job est un cas particulier; on raisonne indépendamment de cela, & nos raisonnemens généraux n'excluent jamais les exceptions que la toute-puissance de Dieu peut faire à tout.

Il paroît donc que l'opinion commune sur les Oracles ne s'accorde pas bien avec la bonté de Dieu, & qu'elle décharge le Paganisme d'une bonne partie de l'extravagance, & même de l'abomination que les Saints Peres y ont toujours trouvée. Les Payens devoient dire, pour se justifier, que ce nétoit pas merveille qu'ils eussent obéi à des Génies qui animoient des Statues, & faisoient tous les jours cent choses extraordinaires; & les Chrétiens, pour

leur ôter toute excuse. ne devoient jamais leur accorder ce point. Si toute la Religion Payenne n'avoit été qu'une imposture des Prêtres, le Christianisme profitoit de l'excès du ridicule où elle tomboit.

Aussi y a-t-il bien de l'apparence que les disputes des Chrétiens & des Payens étoient en cet état, lorsque Porphire avouoit si volontiers que les Oracles étoient rendus par de mauvais Démons. Ces mauvais Démons lui étoient d'un double usage. Il s'en servoit, comme nous avons vû, à rendre inutiles, & même désavantageux à la Religion Chrétienne, les Oracles dont les Chrétiens prétendoient se parer; mais de plus, il rejettoit sur ces Génies cruels & artificieux toute la folie & toute la barbarie d'une infinité de Sacrifices que l'on reprochoit sans cesse aux Payens.

C'est donc attaquer Porphire jusque dans ses derniers retranchemens, & c'est prendre les vrais intérêts du Christianisme, que de soutenir que les Démons n'ont point été les auteurs des Oracles.

CHAPITRE VI.

Que les Démons ne sont pas suffisamment établis par le Paganisme.

DANS les premiers temps la Poësie & la Philosophie étoient la même chose, toute sagesse étoit renfermée dans les Poëmes. Ce n'est pas que par cette alliance la Poësie en valût mieux, mais la Philosophie en valoit beaucoup moins. Homere & Hésiode ont été les premiers Philosophes Grecs, & de-là vient que les autres Philosophes ont toujours pris fort sérieusement ce qu'ils avoient dit, & ne les ont cités qu'avec honneur.

Homere confond le plus souvent les Dieux & les Démons; mais Hésiode distingue quatre espéces de natures raisonnables; les Dieux, les Démons, les Demi-Dieux ou Héros, & les Hommes. Il va plus loin, il marque la durée de la vie des Démons; car ce sont des Démons que les Nimphes dont il

parle dans l'endroit que nous allons citer, & Plutarque l'entend ainsi.

Une Corneille, dit Hésiode, *vit neuf fois autant qu'un Homme ; un Cerf quatre fois autant qu'une Corneille ; un Corbeau trois fois autant qu'un Cerf ; le Phenix neuf fois autant qu'un Corbeau ; & les Nimphes enfin dix fois autant que le Phenix.*

On ne prendroit volontiers tout ce calcul que pour une pure rêverie poëtique, indigne qu'un Philosophe y fasse aucune réfléxion, & indigne même qu'un Poëte l'imite ; car l'agrément lui manque autant que la vérité : mais Plutarque n'est pas de cet avis. Comme il voit qu'en supposant la vie de l'Homme de 70 ans, ce qui en est la durée ordinaire, les Démons devroient vivre 680400 ans, & qu'il ne conçoit pas bien qu'on ait pû avoir l'experience d'une si longue vie dans les Démons, il aime mieux croire qu'Hésiode par le mot d'âge d'Homme, n'a entendu qu'une année. L'interprétation n'est pas trop naturelle ; mais sur ce pied-là on ne compte pour la vie des Démons que 7920 ans, & alors Plutarque n'a plus de peine à concevoir comment on a pû expérimenter que les Démons

vivoient ce temps-là. De plus, il remarque dans le nombre de 9720 de certaines perfections Pitagoriciennes qui le rendent tout-à-fait digne de marquer la durée de la vie des Démons. Voilà les raisonnemens de cette Antiquité si vantée.

Des Poëmes d'Homere & d'Hésiode, les Démons ont passé dans la Philosophie de Platon. Il ne peut être trop loué de ce qu'il est celui d'entre les Grecs qui a conçu la plus haute idée de Dieu ; mais cela même l'a jetté dans de faux raisonnemens. Parce que Dieu est infiniment élevé au-dessus des Hommes, il a cru qu'il devoit y avoir entre lui & nous des espéces moyennes qui fissent la communication des deux extrémités si éloignées, & par le moyen desquelles l'action de Dieu passât jusqu'à nous. Dieu, disoit-il, ressemble à un triangle qui a ses trois côtés égaux, les Démons à un triangle qui n'en a que deux égaux, & les Hommes à un triangle qui les a inégaux tous trois. L'idée est assés belle, il ne lui manque que d'être mieux fondée.

Mais quoi, ne se trouve-t-il pas après tout que Platon a raisonné juste ?

& ne savons-nous pas certainement par l'Ecriture Sainte qu'il y a des Génies Ministres des volontés de Dieu, & ses Messagers auprès des Hommes? N'est-il pas admirable que Platon ait découvert cette vérité par ses seules lumieres naturelles?

J'avoue que Platon a deviné une chose qui est vraie, & cependant je lui reproche de l'avoir devinée. La révélation nous assure de l'existence des Anges & des Démons, mais il n'est point permis à la raison humaine de nous en assurer. On est embarrassé de cet espace infini qui est entre Dieu & les Hommes, & on le remplit de Génies & de Démons; mais de quoi remplira-t-on l'espace infini qui sera entre Dieu & ces Génies, ou ces Démons mêmes? Car de Dieu à quelque Créature que ce soit, la distance est infinie. Comme il faut que l'action de Dieu traverse, pour ainsi dire, ce vuide infini pour aller jusqu'aux Démons, elle pourra bien aller aussi jusqu'aux Hommes; puisqu'ils ne sont plus éloignés que de quelques degrés qui n'ont nulle proportion avec ce premier éloignement. Lorsque Dieu traite avec les

Hommes par le moyen des Anges, ce n'est pas à dire que les Anges soient nécessaires pour cette communication, ainsi que Platon le prétendoit; Dieu les y employe pour des raisons que la Philosophie ne pénétrera jamais, & qui ne peuvent être parfaitement connues que de lui seul.

Selon l'idée que donne la comparaison des triangles, on voit que Platon avoit imaginé les Démons, afin que de Créature plus parfaite en Créature plus parfaite, on montât enfin jusqu'à Dieu; de sorte que Dieu n'auroit que quelques degrés de perfection par dessus la premiere des Créatures. Mais il est visible, que comme elles sont toutes infiniment imparfaites à son égard, parce qu'elles sont toutes infiniment éloignées de lui, les différences de perfection qui sont entr'elles disparoissent dès qu'on les compare avec Dieu; ce qui les éleve les unes au-dessus des autres, ne les approche pourtant pas de lui.

Ainsi à ne consulter que la raison humaine, on n'a besoin de Démons, ni pour faire passer l'action de Dieu jusqu'aux Hommes, ni pour mettre

entre Dieu & nous quelque chose qui approche de lui, plus que nous ne pouvons en approcher.

Peut-être Platon lui-même n'étoit-il pas aussi sûr de l'existence de ses Démons, que les Platoniciens l'ont été depuis. Ce qui me le fait soupçonner, c'est qu'il met l'Amour au nombre des Démons; car il mêle souvent la galanterie avec la Philosophie, & ce n'est pas la galanterie qui lui réussit le plus mal. Il dit que l'Amour est fils du Dieu des Richesses, & de la Pauvreté; qu'il tient de son Pere la grandeur de courage, l'élévation des pensées, l'inclination à donner, la prodigalité, la confiance en ses propres forces, l'opinion de son mérite, l'envie d'avoir toujours la préférence; mais qu'il tient de sa Mere cette indigence qui fait qu'il demande toujours, cette importunité avec laquelle il demande, cette timidité qui l'empêche quelquefois d'oser demander, cette disposition qu'il a à la servitude, & cette crainte d'être méprisé qu'il ne peut jamais perdre. Voilà à mon sens une des plus jolies Fables qui se soient jamais faites. Il est plaisant que Platon en fît quelquefois d'aussi

galantes & d'aussi agréables qu'avoit pû faire Anacréon lui-même, & quelque fois aussi ne raisonnât pas plus solidement que n'auroit fait Anacréon. Cette origine de l'Amour explique parfaitement bien toutes les bisarreries de sa nature ; mais aussi on ne sait plus ce que c'est que les Démons, du moment que l'Amour en est un. Il n'y a pas d'apparence que Platon ait entendu cela dans un sens naturel & philosophique, ni qu'il ait voulu dire que l'Amour fût un Estre hors de nous, qui habitat les Airs. Assurément il l'a entendu dans un sens galant, & alors il me semble qu'il nous permet de croire que tous ses Démons sont de la même espéce que l'Amour ; & puisqu'il mêle de gaieté de cœur des Fables dans son Systême, il ne se soucie pas beaucoup que le reste de son Systême passe pour fabuleux. Jusqu'ici nous n'avons fait que répondre aux raisons qui ont fait croire que les Oracles avoient quelque chose de surnaturel, commençons présentement à attaquer cette opinion.

CHAPITRE VII.

Que de grandes Sectes de Philosophes Payens n'ont point cru qu'il y eût rien de surnaturel dans les Oracles.

SI au milieu de la Grece même où tout retentissoit d'Oracles, nous avions soutenu que ce n'étoient que des impostures, nous n'aurions étonné personne par la hardiesse de ce Paradoxe, & nous n'aurions point eu besoin de prendre des mesures pour le débiter secretement. La Philosophie s'étoit partagée sur le fait des Oracles; les Platoniciens & les Stoïciens tenoient leur parti; mais les Ciniques, les Peripateticiens, & les Epicuriens, s'en moquoient hautement. Ce qu'il y avoit de miraculeux dans les Oracles, ne l'étoit pas tant, que la moitié des Savans de la Grece ne fussent encore en liberté de n'en rien croire, & cela malgré le préjugé commun à tous les Grecs,

Grecs, qui mérite d'être compté pour quelque chose.

Eusebe * nous dit que six cens personnes d'entre les Payens avoient écrit contre les Oracles ; mais je crois qu'un certain Œnomaüs, dont il nous parle, & dont il nous a conservé quelques Fragmens, est un de ceux dont les Ouvrages méritent le plus d'être regretés.

Il y a plaisir à voir dans ses Fragmens qui nous restent, cet Œnomaüs plein de la liberté Cinique, argumenter sur chaque Oracle contre le Dieu qui l'a rendu, & le prendre lui même à partie. Voici, par exemple, comment il traite le Dieu de Delphes, sur ce qu'il avoit répondu à Crésus.

Crésus en passant le Fleuve Halis renversera un grand Empire.

En effet, Crésus en passant le Fleuve Halis attaqua Cirus, qui, comme tout le monde sait, vint fondre sur lui & le dépouilla de tous ses Etats.

Tu t'étois vanté dans un autre Oracle rendu à Crésus, dit Œnomaüs à Appollon, *que tu savois le nombre des grains de sable*

* *L. 4. de la Prép. Evang.*

tu t'étois bien fait valoir sur ce que tu voyois de Delphes cette Tortue que Crésus faisoit cuire en Lidie dans le même moment. Voilà de belles connoissances pour en être si fier ! Quand on te vient consulter sur le succès qu'aura la Guerre de Crésus & de Cirus, tu demeures court. Car si tu lis dans l'avenir ce qui en arrivera, pourquoi te sers-tu de façons de parler qu'on ne peut entendre ? Ne sais-tu point qu'on ne les entendra pas ? Si tu le sais, tu te plais donc à te jouer de nous ? Si tu ne le sais point, apprens de nous qu'il faut parler plus clairement, & qu'on ne t'entend point. Je te dirai même que si tu as voulu te servir d'équivoques, le mot Grec par lequel tu exprimes que Crésus renversera un grand Empire, n'est pas bien choisi, & qu'il ne peut signifier que la victoire de Crésus sur Cirus. S'il faut nécessairement que les choses arrivent, pourquoi nous amuser avec tes ambiguïtés ? Que fais-tu à Delphes, malheureux, occupé, comme tu es, à nous chanter des Prophéties inutiles ? Pourquoi tous ces Sacrifices que nous te faisons ? Quelle fureur nous possede !

Mais Œnomaüs est encore de plus mauvaise humeur sur cet Oracle que rendit Apollon aux Atheniens, lorsque Xerxès fondit sur la Grece avec

toutes les forces de l'Asie. La Pithie leur donna pour réponse, que Minerve, Protectrice d'Athenes, tâchoit en vain par toutes sortes de moyens d'appaiser la colere de Jupiter; que cependant Jupiter en faveur de sa Fille, vouloit bien souffrir que les Atheniens se sauvassent dans des murailles de bois, & que Salamine verroit la perte de beaucoup d'Enfans chers à leurs Meres, soit quand Cerès seroit dispersée, soit quand elle seroit ramassée.

Sur cela Œnomaüs perd entierement le respect pour le Dieu de Delphes. *Ce combat du Pere & de la Fille*, dit-il, *sied bien à des Dieux; il est beau qu'il y ait dans le Ciel des inclinations & des intérêts contraires. Jupiter est courroucé contre Athenes, il a fait venir contr'elle toutes les forces de l'Asie; mais s'il n'a pas pû la ruiner autrement, s'il n'avoit plus de foudres, s'il a été réduit à emprunter des forces étrangeres, comment a-t-il eu le pouvoir de faire venir contre cette Ville toutes les forces de l'Asie? Après cela cependant il permet qu'on se sauve dans des murailles de bois; sur qui donc tombera sa colere? Sur des pierres? Beau Devin, tu ne sais point à qui seront ces Enfans dont Salamine verra la per-*

te ; s'ils seront Grecs ou Perses ; il faut bien qu'ils soient de l'une ou de l'autre Armée ; mais ne sais-tu point du moins qu'on verra que tu ne le sais point ? Tu caches le temps de la Bataille sous ces belles expressions poëtiques, soit quand Cerès sera dispersée, soit quand elle sera ramassée, tu veux nous éblouir par ce langage pompeux, mais ne sait-on pas bien qu'il faut qu'une Bataille navale se donne au temps des Semailles ou de la Moisson ? Apparemment ce ne sera pas en Hiver. Quoi qu'il arrive, tu te tireras d'affaire par le moyen de ce Jupiter que Minerve tâche d'appaiser. Si les Grecs perdent la Bataille, Jupier a été inéxorable ; s'ils la gagnent, Jupiter s'est enfin laissé fléchir. Tu dis, Apollon ; qu'on fuye dans des murs de bois, tu conseilles, tu ne devines pas. Moi qui ne sai point deviner, j'en eusse bien dit autant ; j'eusse bien jugé que l'effet de la Guerre seroit tombé sur Athenes, & que puisque les Atheniens avoient des Vaisseaux, le meilleur pour eux étoit d'abandonner leur Ville, & de se mèttre tous sur la Mer.

Telle étoit la vénération que de grandes Sectes de Philosophes avoient pour les Oracles, & pour les Dieux mêmes qu'on en croyoit auteurs. Il est assés plaisant que toute la Religion

Payenne ne fût qu'un problême de Philoſophie. Les Dieux prennent-ils ſoin des affaires des Hommes ? N'en prennent-ils pas ſoin ? Cela eſt eſſentiel : il s'agit de ſavoir ſi on les adorera, ou ſi on les laiſſera là ſans aucun culte : tous les Peuples ont déja pris le parti d'adorer, on ne voit de tous côtés que Temples, que Sacrifices ; cependant une grande Secte de Philoſophes ſoutient publiquement que ces Sacrifices, ces Temples, ces Adorations ſont autant de choſes inutiles, & que les Dieux, loin de s'y plaire, n'en ont aucune connoiſſance. Il n'y a point de Grec qui n'aille conſulter les Oracles ſur ſes affaires ; mais cela n'empêche pas que dans trois grandes Ecoles de Philoſophie on ne traite hautement les Oracles d'impoſtures.

Qu'il me ſoit permis de pouſſer un peu plus loin cette réfléxion, elle pourra ſervir à faire entendre ce que c'étoit que la Religion chés les Payens. Les Grecs en général avoient extrêmement de l'eſprit, mais ils étoient fort légers, curieux, inquiets, incapables de ſe modérer ſur rien ; & pour dire tout ce que j'en penſe, ils avoient tant d'eſ-

prit, que leur raiſon en ſouffroit un peu. Les Romains étoient d'un autre caractere; Gens ſolides, ſérieux, appliqués, qui ſavoient ſuivre un principe, & prévoir de loin une conſéquence. Je ne ſerois pas ſurpris que les Grecs, ſans ſonger aux ſuites, euſſent traité étourdiment le pour & le contre de toutes [illegible]oſes, qu'ils euſſent fait des Sacrifices, en diſputant ſi les Sacrifices pouvoient toucher les Dieux, & qu'ils euſſent conſulté les Oracles, ſans être aſſurés que les Oracles ne fuſſent pas de pures illuſions. Apparemment les Philoſophes s'intereſſoient aſſés peu au Gouvernement pour ne ſe pas ſoucier de choquer la Religion dans leurs diſputes, & peut-être le Peuple n'avoit pas aſſés de foi aux Philoſophes pour abandonner la Religion, ni pour y rien changer ſur leur parole; & enfin la paſſion dominante des Grecs étoit de diſcourir ſur toutes les matieres à quelque prix que ce pût être. Mais il eſt ſans doute plus étonnant que les Romains, & les plus habiles d'entre les Romains, & ceux qui ſavoient le mieux combien la Religion tiroit à conſéquence pour la politique,

ayent osé publier des Ouvrages, où non-seulement ils mettoient leur Religion en question, mais même la tournoient entierement en ridicule. Je parle de Ciceron, qui dans ses Livres de la Divination, n'a rien épargné de ce qui étoit le plus saint à Rome. Après qu'il a fait voir assés vivement à ceux contre qui il dispute, quelle extrême folie c'étoit de consulter des entrailles d'Animaux, il les réduit à répondre que les Dieux qui sont tout-puissans, changent les entrailles dans le moment du Sacrifice, afin de marquer par elles leur volonté & l'avenir. Cette réponse étoit de Chrisippe, d'Antipater, & de Possidonius, tous grands Philosophes, & Chefs du parti des Stoïciens. *Ah! que dites vous?* reprend Ciceron, *il n'y a point de Vieilles si crédules que vous. Croiés-vous que le même Veau ait le foie bien disposé, s'il est choisi pour le Sacrifice par une certaine personne; & mal disposé, s'il est choisi par une autre? Cette disposition de foie peut-elle changer en un instant, pour s'accommoder à la fortune de ceux qui sacrifient? Ne voyés-vous pas que c'est le hasard qui fait les choix des Victimes? l'expérience même ne vous l'apprend-elle pas? Car souvent les entrailles*

d'une Victime sont tout-à-fait funestes, & celles de la Victime qu'on immole immédiatement après, sont les plus heureuses du monde. Que deviennent les menaces de ces premieres entrailles ? Ou comment les Dieux se sont-ils appaisés si promptement ? Mais vous dites qu'un jour il ne se trouva point de cœur à un Bœuf que Cesar sacrifioit, & que comme cet animal ne pouvoit pas pourtant vivre sans en avoir un, il faut nécessairement qu'il se soit retiré dans le moment du Sacrifie. Est-il possible que vous ayés assés d'esprit pour voir qu'un Bœuf n'a pû vivre sans cœur, & que vous n'en ayés pas assés pour voir que ce cœur n'a pû en un moment s'envoler je ne sai où ? Et un peu après il ajoute : *Croyés-moi, vous ruinés toute la Physique pour défendre l'Art des Aruspices. Car ce ne sera pas le cours ordinaire de la Nature qui fera naître & mourir toutes choses ; & il y aura quelques corps qui viendront de rien, & retourneront dans le néant. Quel Physicien a jamais soutenu cette opinion ? Il faut pourtant que les Aruspices la soutiennent.*

Je ne donne ce passage de Ciceron que comme un exemple de l'extrême liberté avec laquelle il insultoit à la Religion qu'il suivoit lui-même ; en mille autres endroits, il ne fait pas plus de grace

grace aux Poulets ſacrés, au vol des Oiſeaux, & à tous les miracles dont les Annales des Pontifes étoient remplies.

Pourquoi ne lui faiſoit-on pas ſon procès ſur ſon impiété? Pourquoi tout le Peuple ne le regardoit-il pas avec horreur? Pourquoi tous les Colléges des Prêtres ne s'élevoient-ils pas contre lui? Il y a lieu de croire que chés les Payens la Religion n'étoit qu'une pratique, dont la ſpéculation étoit indifférente. Faites comme les autres, & croyés ce qu'il vous plaira. Ce principe eſt fort extravagant; mais le Peuple qui n'en reconnoiſſoit pas l'impertinence, s'en contentoit, & les gens d'eſprit s'y ſoumettoient aiſément, parce qu'il ne les gênoit guére.

Auſſi voit-on que toute la Religion Payenne ne demandoit que des cérémonies, & nuls ſentimens du cœur. Les Dieux ſont irrités, tous leurs foudres ſont prêts à tomber; comment les appaiſera-t-on? Faut-il ſe repentir des crimes qu'on a commis? Faut-il rentrer dans les voies de la juſtice naturelle, qui devroit être entre tous les Hommes? Point du tout; il faut ſeule-

ment prendre un Veau de telle couleur, né en tel temps, l'égorger avec un tel couteau, & cela désarmera tous les Dieux ; encore vous est-il permis de vous moquer en vous-même du Sacrifice, si vous voulés, il n'en ira pas plus mal.

Apparemment il en étoit de même des Oracles ; y croyoit qui vouloit, mais on ne laissoit pas de les consulter. La coutume a sur les Hommes une force qui n'a nullement besoin d'être appuyée de la raison.

CHAPITRE VIII.

Que d'autres que des Philosophes ont aussi assés souvent fait peu de cas des Oraclés.

LEs Histoires sont pleines d'Oracles, ou méprisés par ceux qui les recevoient, ou modifiés à leur fantaisie, * Pactias, Lidien, & Sujet des Perses, s'étant réfugié à Cumes, Ville Grec-

* *Horédote*, *l.* 1.

que, les Perses ne manquerent pas d'envoyer demander qu'on le leur livrât. Les Cuméens firent aussi-tôt consulter l'Oracle des Branchides, pour savoir comment ils en devoient user. L'Oracle répondit qu'ils livrassent Pactias. Aristodicus, un des premiers de Cumes, qui n'étoit pas de cet avis, obtint par son crédit qu'on envoyât une seconde fois vers l'Oracle, & même il se fit mettre du nombre des Députés. L'Oracle ne lui fit que la réponse qu'il avoit déja faite. Aristodicus peu satisfait, s'avisa en se promenant autour du Temple, d'en faire sortir de petits Oiseaux qui y faisoient leurs nids. Aussi-tôt il sortit du Sanctuaire une voix qui lui crioit: *Détestable Mortel, qui te donne la hardiesse de chasser d'ici ceux qui sont sous ma protection? Et quoi, grand Dieu,* répondit bien vîte Aristodicus, *vous nous ordonnés bien de chasser Pactias qui est sous la nôtre? Oui, je vous l'ordonne,* reprit le Dieu, *afin que vous qui ètes des Impies, vous périssiés plutôt & que vous ne veniés plus importuner les Oracles sur vos affaires.*

Il paroît bien que le Dieu étoit poussé à bout, puisqu'il avoit recours aux injures; paroît bien aussi qu'Aristo-

dicus ne croyoit pas trop que ce fût un Dieu qui rendît ces Oracles, puiſqu'il cherchoit à l'attraper par la comparaiſon des Oiſeaux ; & après qu'il l'eut attrapé en effet, apparemment il le crut moins Dieu que jamais. Les Cuméens eux-mêmes n'en devoient être guére perſuadés, puiſqu'ils croyoient qu'une ſeconde Députation pouvoit le faire dédire, ou que du moins il penſeroit mieux à ce qu'il devoit répondre. Je remarque ici en paſſant, que puiſqu'Ariſtodicus tendoit un piége à ce Dieu, il falloit qu'il eût prévû qu'on ne lui laiſſeroit pas chaſſer les Oiſeaux d'un aſile ſi ſaint ſans en rien dire, & que par conſéquent les Prêtres étoient extrêmement jaloux de l'honneur de leurs Temples.

* Ceux d'Egine ravageoient les côtes de l'Attique, & les Atheniens ſe préparoient à une Expédition contre Egine, lorſqu'il leur vint de Delphes un Oracle qui les menaçoit d'une ruine entiere, s'ils faiſoient la Guerre aux Eginetes plutôt que dans trente ans ; mais ces trente ans paſſés, ils n'avoient qu'à bâtir un Temple à

* *Hérodote, L. 5.*

Eaque, & entreprendre la Guerre, & alors tout leur devoir réussir. Les Atheniens qui brûloient d'envie de se venger, couperent l'Oracle par la moitié; ils n'y défererent qu'en ce qui regardoit le Temple d'Eaque, & ils le bâtirent sans retardement; mais pour les trante ans, ils s'en moquerent, ils allerent aussi-tôt attaquer Egine, & eurent tout l'avantage. Ce n'est point un particulier qui a si peu d'égard pour les Oracles, c'est tout un Peuple, & un Peuple très-superstitieux.

Il n'est pas trop aisé de dire comment les Peuples Payens regardoient leur Religion. Nous avons dit qu'ils se contentoient que les Philosophes se soumissent aux Cérémonies; cela n'est pas tout-à-fait vrai. Je ne sache point que Socrate refusât d'offrir de l'encens aux Dieux, ni de faire son personnage comme les autres dans les Fêtes publiques; cependant le Peuple lui fit son procès sur les sentimens particuliers qu'on lui imputoit en matiere de Religion, & qu'il falloit presque deviner en lui, parce qu'il ne s'en étoit jamais expliqué ouvertement. Le Peuple entroit donc en connoissance de

ce qui se traitoit dans les Ecoles de Philosophie ; & comment souffroit-il qu'on y soutînt hautement tant d'opinions contraires au culte établi, & souvent à l'existence même des Dieux ? Du moins il savoit parfaitement ce qui se jouoit sur les Théatres. Ces Spectacles étoient faits pour lui, & il est sûr que jamais les Dieux n'ont été traités avec moins de respect que dans les Comédies d'Aristophane. Mercure dans le Plutus vient se plaindre de ce qu'on a rendu la vûe au Dieu des Richesses, qui auparavant étoit aveugle ; & de ce que Plutus commençant à favoriser également tout le monde, les autres Dieux à qui on ne fait plus de Sacrifices pour avoir du bien, meurent tous de faim. Il pousse la chose jusqu'à demander un Emploi, quel qu'il soit, dans une maison bourgeoise, pour avoir du moins de quoi manger. Les Oiseaux d'Aristophane sont encore bien libres. Toute la Piéce roule sur ce qu'une certaine Ville des Oiseaux que l'on a dessein de bâtir dans les Airs, interromproit le commerce qui est entre les Dieux & les Hommes, rendroit les Oiseaux maîtres de tout,

& réduiroit les Dieux à la derniere misere. Je vous laisse à juger si tout cela est bien dévot. Ce fut pourtant ce même Aristophane qui commença à exciter le Peuple contre la prétendue impiété de Socrate. Il y a là je ne sai quoi d'inconcevable, qui se trouve si souvent dans les affaires du monde.

Il est toujours constant par ces exemples, & il le seroit encore par une infinité d'autres, s'il en étoit besoin, que le Peuple étoit quelquefois d'humeur à écouter des plaisanteries sur sa Religion. Il en pratiquoit les Cérémonies seulement pour se délivrer des inquiétudes qu'il eût pû avoir en ne les pratiquant pas ; mais au fond il ne paroît pas qu'il y eût trop de foi. A l'égard des Oracles, il en usoit de même. Le plus souvent il les consultoit pour n'avoir plus à les consulter ; & s'il ne s'accommodoient pas à ses desseins, il ne se gênoit pas beaucoup pour leur obéir. Ainsi ce n'étoit peut-être pas une chose si constante, même parmi le Peuple, que les Oracles fussent rendus par des Divinités.

Après cela, il seroit fort inutile de rapporter des Histoires de grands Ca-

pitaines, qui ne se sont pas fait une affaire de passer par-dessus des Oracles ou des Auspices. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que cela s'est pratiqué même dans les premiers Siécles de la République Romaine, dans ces temps d'une heureuse grossiereté, où l'on étoit si scrupuleusement attaché à la Religion, & où, comme dit Tite-Live, dans l'endroit même que nous allons citer de lui, on ne connoissoit point encore cette Philosophie qui apprend à mépriser les Dieux. * Papirius faisoit la guerre aux Samnites, & dans les conjonctures où l'on étoit, l'Armée Romaine souhaitoit avec une extrême ardeur que l'on en vînt à un Combat. Il fallut auparavant consulter les Poulets sacrés, & l'envie de combattre étoit si générale, que quoique les Poulets ne mangeassent point quand on les mit hors de la cage, ceux qui avoient soin d'observer l'Auspice ne laisserent pas de rapporter au Consul qu'ils avoient fort bien mangé. Sur cela le Consul promet en même temps à ses Soldats & la Bataille & la Victoire. Cependant il y eut contesta-

* *Tite-Live liv.* 10.

tion entre les Gardes des Poulets sur cet Auspice qu'on avoit rapporté à faux. Le bruit en vint jusqu'à Papirius, qui dit qu'on lui avoit rapporté un Auspice favorable, & qu'il s'en tenoit-là ; que si on ne lui avoit pas dit la vérité, c'étoit l'affaire de ceux qui prenoient les Auspices, & que tout le mal devoit tomber sur leur tête. Aussi-tôt il ordonna qu'on mît ces malheureux aux premiers rangs, & avant que l'on eût encore donné le signal de la Bataille, un trait partit, sans que l'on sût de quel côté, & alla percer le Garde des Poulets qui avoit rapporté l'Auspice à faux. Dès que le Consul sut cette nouvelle, il s'écria : *Les Dieux sont ici présens, le criminel est puni, ils ont déchargé toute leur colere sur celui qui la méritoit, nous n'avons plus que des sujets d'espérance.* Aussi-tôt il fit donner le signal, & il remporta une victoire entiere sur les Samnites.

Il y a bien de l'apparence que les Dieux eurent moins de part que Papirius à la mort de ce pauvre Garde de Poulets, & que le Général en voulut tirer un sujet de rassurer les Soldats que le faux Auspice pouvoit avoir ébranlés.



Les Romains ſavoient déja de ces ſortes de tours dans le temps de leur plus grande ſimplicité.

Il faut donc avouer que nous aurions grand tort de croire les Auſpices ou les Oracles plus miraculeux que les Payens ne les croyoient eux-mêmes. Si nous n'en ſommes pas auſſi déſabuſés que quelques Philoſophes & quelques Généraux d'Armée, ſoyons le du moins autant que le Peuple l'étoit quelquefois.

Mais tous les Payens mépriſoient-ils les Oracles ? Non ſans doute. Et bien, quelques Particuliers qui n'y ont point eu d'égard, ſuffiſent-ils pour les décréditer entierement ? A l'autorité de ceux qui n'y croyoient pas, il ne faut qu'oppoſer l'autorité de ceux qui y croyoient.

Ces deux autorités ne ſont pas égales. Le témoignage de ceux qui croyent une choſe déja établie, n'a point de force pour l'appuyer ; mais le témoignage de ceux qui ne la croyent pas, a de la force pour la détruire. Ceux qui croyent, peuvent n'être pas inſtruits des raiſons de ne point croire ; mais il ne ſe peut guére que ceux qui ne

croyent point, ne ſoient point inſtruits des raiſons de croire.

Ceſt tout le contraire quand la choſe s'établit; le témoignage de ceux qui la croyent, eſt de ſoi-même plus fort que le témoigage de ceux qui ne la croyent point; car naturellement ceux qui la croyent, doivent l'avoir examinée ; & ceux qui ne la croyent point, peuvent ne l'avoir pas fait.

Je ne veux pas dire que dans l'un ni dans l'autre cas, l'autorité de ceux qui croyent, ou ne croyent point, ſoit de déciſion ; je veux dire ſeulement que ſi on n'a point d'égard aux raiſons ſur leſquelles les deux partis ſe fondent, l'autorité des uns eſt tantôt plus recevable, tantôt celle des autres. Cela vient en général de ce que pour quitter une opinion commune, ou pour en recevoir une nouvelle, il faut faire quelque uſage de ſa raiſon, bon ou mauvais ; mais il n'eſt point beſoin d'en faire aucun pour rejetter une opinion nouvelle, ou pour en prendre une qui eſt commune. Il faut des forces pour réſiſter au torrent, mais il n'en faut point pour le ſuivre.

Ei il n'importe ſur le fait des Ora-

cles, que parmi ceux qui y croyoient quelque chose de divin & de surnaturel, il se trouve des Philosophes d'un grand nom, tels que les Stoïciens. Quand les Philosophes s'entêtent une fois d'un préjugé, ils sont plus incurables que le Peuple même, parce qu'ils s'entêtent également & du préjugé, & des fausses raisons dont ils le soutiennent. Les Stoïciens en particulier, malgré le faste de leur Secte, avoient des opinions qui font pitié. Comment n'eussent-ils pas cru aux Oracles? ils croyoient bien aux Songes. Le grand Chrisippe ne retranchoit de sa créance aucun des points qui entroient dans celle de la moindre femmelette.

CHAPITRE IX.

Que les anciens Chrétiens eux-mêmes n'ont pas trop cru que les Oracles fussent rendus par les Démons.

QUoiqu'il paroisse que les Chrétiens savans des premiers Siécles ai-

massent assés à dire que les Oracles étoient rendus par les Démons, ils ne laissoient pas de reprocher souvent aux Payens qu'ils étoient joués par leurs Prêtres. Il falloit que la chose fût bien vraie, puisqu'ils la publioient aux dépens de ce Systême des Démons, qu'ils croyoient leur être si favorable.

Voici comment parle Clément Alexandrin au troisiéme Livre des Tapisseries. *Vante-nous, si tu veux, ces Oracles pleins de folie & d'impertinence, ceux de Claros, d'Apollon Pithien, de Didime, d'Amphilochus; Tu peux encore y ajouter les Augures, & les Interprétes des songes & des prodiges. Fais-nous paroître aussi devant l'Apollon Pithien, ces gens qui devinoient par la farine ou par l'orge, & ceux qui ont été si estimés parce qu'ils parloient du ventre. Que les Secrets des Temples des Egyptiens, & que la Nécromancie des Etrusques demeurent dans les ténébres; toutes ces choses ne sont certainement que des Impostures extravagantes, & de pures tromperies pareilles à celle des jeux de Dés. Les Chévres qu'on a dressés à la Divination, & les Corbeaux qu'on a instruits à rendre des Oracles, ne sont, pour ainsi dire, que les Associés de ces Charlatans qui fourbent tous les hommes.*

Eusebe au commencement du quatriéme Livre de sa Préparation Evangélique, propose dans toute leur étendue les meilleures raisons qui soient au monde, pour prouver que tous les Oracles ont pû n'être que des Impostures ; & ce n'est que sur ces mêmes raisons que je prétens m'appuyer dans la suite, quand je viendrai au détail des fourberies des Oracles.

J'avoue cependant que quoiqu'Eusebe sût si bien tout ce qui pouvoit empêcher qu'on les crût surnaturels, il n'a pas laissé de les attribuer aux Démons ; & il semble que l'autorité d'un homme si bien instruit des raisons des deux partis, est d'un grand préjugé pour le parti qu'il embrasse.

Mais remarqués qu'Eusebe, après avoir fort bien prouvé que les Oracles ont pû n'être que des Impostures des Prêtres, assure sans détruire ni affoiblir ces premieres preuves, qu'ils ont pourtant été le plus souvent rendus par des Démons. Il falloit qu'il apportât quelque Oracle non suspect, & rendu dans de telles circonstances, que quoique beaucoup d'autres pussent être imputés à l'artifice des Prêtres, celui là n'y

pût jamais être imputé; mais c'eſt ce qu'Euſebe ne fait point du tout. Je vois bien que tous les Oracles peuvent n'avoir été que des fourberies, mais je ne le veux pourtant pas croire. Pourquoi? Parce que je ſuis bien aiſe d'y faire entrer les Démons. Voilà une aſſés pitoyable eſpéce de raiſonnement. Ce ſeroit autre choſe, ſi Euſebe dans les circonſtances des temps où il s'eſt trouvé, n'avoit oſé dire ouvertement que les Oracles ne fuſſent pas l'ouvrage des Démons, mais qu'en faiſant ſemblant de le ſoutenir, il eût inſinué le contraire avec le plus d'adreſſe qu'il eût pû.

C'eſt à nous à croire l'un ou l'autre ſelon que nous eſtimerons plus ou moins Euſebe. Pour moi, je crois voir clairement que dans l'endroit dont il eſt queſtion, il n'y a placé les Démons que par maniere d'acquit, & par un reſpect forcé qu'il a eu pour l'opinion commune.

Uu paſſage d'Origene dans ſon Livre ſeptiéme contre Celſe, prouve aſſés bien qu'il n'attribuoit les Oracles aux Démons que pour s'accommoder au temps, & à l'état où étoit alors cette

grande dispute entre les Chrétiens & les Payens. *Je pourrois*, dit-il, *me servir de l'autorité d'Aristote & des Peripateticiens, pour rendre la Pithie fort suspecte; je pourrois tirer des Ecrits d'Epicure & de ses Sectateurs une infinité de choses qui décréditeroient les Oracles, & je ferois voir aisément que les Grecs eux-mêmes n'en faisoient pas trop de cas; mais j'accorde que ce n'étoient point des fictions ni des impostures: voyons si en ce cas-là même, à examiner la chose de près, il seroit besoin que quelque Dieu s'en fût mêlé, & s'il ne seroit pas plus raisonnable d'y faire présider de mauvais Démons, & des Génies ennemis du Genre humain.*

Il paroît assés que naturellement Origene eût cru des Oracles ce que nous en croyons; mais les Payens qui les produisoient pour un titre de la Divinité de leur Religion, n'avoient garde de consentir qu'ils ne fussent qu'un artifice de leurs Prêtres. Il falloit donc, pour gagner quelque chose sur les Payens, leur accorder ce qu'ils soutenoient si opiniâtrement, & leur faire voir que quand même il y auroit eu du surnaturel dans les Oracles, ce n'étoit pas à dire que la vraie Divinité y eût

eût eu part, alors on étoit obligé de mettre les Démons en jeu.

Il est vrai, qu'absolument parlant, il valoit mieux en exclure tout-à-fait les Démons, & que l'on eût donné par-là une plus grande atteinte à la Religion Payenne ; mais tout le monde ne pénétroit peut-être pas si avant dans cette matiere, & l'on croyoit faire bien assés lorsque par l'hipothèse des Démons, qui satisfait à tout avec deux paroles, on rendoit inutiles aux Payens toutes les choses miraculeuses qu'ils pouvoient jamais alléguer en faveur de leur faux culte.

Voilà apparemment ce qui fut cause que dans les premiers Siécles de l'Eglise on embrassa si généralement ce Systême sur les Oracles. Nous perçons encore assés dans les ténébres d'une antiquité si éloignée, pour y démêler que les Chrétiens ne prenoient pas tant cette opinion à cause de la vérité qu'ils y trouvoient, qu'à cause de la facilité qu'elle leur donnoit à combattre le Paganisme ; & s'ils renaissoient dans les temps où nous sommes, délivrés comme nous des raisons étrangeres qui les déterminoient à ce parti, je ne doute

point qu'ils ne suivissent presque tous le nôtre.

Jusqu'ici nous n'avons fait que lever les préjugés qui sont contraires à notre opinion, & que l'on tire ou du Systême de la Religion Chrétienne, ou de la Philosophie, ou du sentiment général des Payens, & des Chrétiens mêmes. Nous avons répondu à tout cela, non pas en nous tenant simplement sur la défensive, mais le plus souvent même en attaquant. Il faut présentement attaquer encore avec plus de force, & faire voir par toutes les circonstances particulieres qu'on peut remarquer dans les Oracles, qu'ils n'ont jamais mérité d'être attribués à des Génies.

CHAPITRE X.

Oracles corrompus.

ON corrompoit les Oracles avec une facilité qui faisoit bien voir qu'on avoit affaire à des Hommes. *La Pithie Philippise*, disoit Démosthene, lorsqu'il

se plaignoit que les Oracles de Delphes étoient toujours conformes aux intérêts de Philippe.

* Quand Cléomene Roi de Sparte voulut dépouiller de la Royauté Démarate l'autre Roi, sous prétexte qu'il n'étoit pas Fils d'Ariston son Prédécesseur, & qu'Ariston lui-même s'étoit plaint qu'il lui étoit né trop peu de temps après son mariage, en envoya à l'Oracle sur une question si difficile, & en effet elle étoit de la nature de celles qui ne peuvent être décidées que par les Dieux. Mais Cléomene avoit pris les devans auprès de la Supérieure des Prêtresses de Delphes ; elle déclara que Démarate n'étoit point Fils d'Ariston. La fourberie fut découverte quelque temps après, & la Prêtresse privée de sa Dignité. Il falloit bien venger l'honneur de l'Oracle, & tâcher de le réparer.

** Pendant qu'Hippias étoit Tiran d'Athenes, quelques Citoyens qu'il avoit bannis obtinrent de la Pithie, à force d'argent, que quand il viendroit des Lacédémoniens la consulter sur

* *Hérodote, l. 6.*

** *Hérodote, l. 5.*

quoi que ce pût être, elle leur dit toujours qu'ils eussent à délivrer Athenes de la tirannie. Les Lacédémoniens, à qui on redisoit toujours la même chose à tout propos, crurent enfin que les Dieux ne leur pardonneroient jamais de mépriser des ordres si fréquens, & prirent les armes contre Hippias, quoiqu'il fût leur allié.

Si les Démons rendoient les Oracles, les Démons ne manquoient pas de complaisance pour les Princes qui étoient une fois devenus redoutables, & on peut remarquer que l'Enfer avoit bien des égards pour Alexandre & pour Auguste. Quelques Historiens disent nettement qu'Alexandre voulut d'autorité absolue être Fils de Jupiter Hammon, & pour l'intérêt de sa vanité, & pour l'honneur de sa Mere, qui étoit soupçonnée d'avoir eu quelque Amant moins considérable que Jupiter. On y a ajouté qu'avant que d'aller au Temple, il fit avertir le Dieu de sa volonté, & que le Dieu l'exécuta de fort bonne grace. Les autres Auteurs tiennent tout au moins que les Prêtres imaginerent d'eux-mêmes ce moyen de flatter Alexandre. Il n'y a que Plutarque qui

fonde toute cette Divinité d'Alexandre sur une méprise du Prêtre d'Hammon, qui en saluant ce Roi, & lui voulant dire en Grec, *O mon Fils*, prononça dans ces mots S au lieu d'une N, parce qu'étant Libien il ne savoit pas trop bien prononcer le Grec, & ces mots avec ce changement signifioient, *O Fils de Jupiter*. Toute la Cour ne manqua pas de relever cette faute du Prêtre à l'avantage d'Alexandre, & sans doute le Prêtre lui-même la fit passer pour une inspiration du Dieu qui avoit conduit sa langue, & confirma par des Oracles sa mauvaise prononciation. Cette derniere façon de conter l'Histoire est peut-être la meilleure; les petites origines conviennent assés aux grandes choses.

Auguste fut si amoureux de Livie, qu'il l'enleva à son Mari toute grosse qu'elle étoit, & ne se donna pas le loisir d'attendre qu'elle fût accouchée pour l'épouser. Comme l'action étoit un peu extraordinaire, * on en consulta l'Oracle. L'Oracle qui savoit faire sa cour, ne se contenta pas de l'approuver; il assura que jamais un

* *Prudence.*

Mariage ne réussissoit mieux que quand on épousoit une personne déja grosse. Voilà pourtant, ce me semble, une étrange maxime.

Il n'y avoit à Sparte que deux Maisons dont on pût prendre des Rois. Lisander, un des plus grands Hommes que Sparte ait jamais eu, forma le dessein d'ôter cette distinction trop avantageuse à deux Familles, & trop injurieuse à toutes les autres, & d'ouvrir le chemin de la Royauté à tous ceux qui se sentiroient assés de mérite pour y prétendre. Il fit pour cela un plan si composé, & qui embrassoit tant de choses, que je m'étonne qu'un homme d'esprit en ait pû espérer quelque succès. Plutarque dit fort bien que c'étoit comme une Démonstration de Mathématique, à laqnelle on n'arrive que par de longs circuits. Il y avoit une Femme dans le Pont qui prétendoit être grosse d'Apollon. Lisander jetta les yeux sur ce Fils d'Apollon, pour s'en servir quand il seroit né. C'étoit avoir des vûes bien étendues. Il fit courir le bruit que les Prêtres de Delphes gardoient d'anciens Oracles qu'il ne leur étoit pas permis de lire, parce qu'A-

pollon avoit réservé ce droit à quelqu'un qui seroit sorti de son Sang, & qui viendroit à Delphes faire reconnoître sa naissance. Ce Fils d'Apollon devoit être le petit Enfant de Pont, & parmi ces Oracles si mystérieux, il y en devoit avoir qui eussent annoncé aux Spartiates, qu'il ne falloit donner la Couronne qu'au mérite, sans avoir égard aux familles Il n'étoit plus question que de composer les Oracles, de gagner le Fils d'Apollon qui s'appelloit Silenus, de le faire venir à Delphes, & de corrompre les Prêtres. Tout cela étoit fait, ce qui me paroît fort surprenant; car quelles machines n'avoit-il pas fallu faire jouer? Déja Silenus étoit en Gréce, & il se préparoit à s'aller faire reconnoître à Delphes pour Fils d'Apollon; mais malheureusement un des Ministres de Lisander fut effrayé, quoique tard, de se voir embarqué dans une affaire si délicate, & il ruina tout.

On ne peut guére voir un exemple plus remarquable de la corruption des Oracles; mais en le rapportant, je ne veux pas dissimuler ce que mon Auteur dissimule, c'est que Lisander avoit dé-

ja essayé de corrompre beaucoup d'autres Oracles, & n'en avoit pû venir à bout. Dodone avoit résisté à son argent, Jupiter Hammon avoit été inflexible, & même les Prêtres du lieu députerent à Sparte pour accuser Lisander, mais il se tira d'affaire par son crédit. La grande Prêtresse même de Delphes avoit refusé de lui vendre sa voix; & cela me fait croire qu'il y avoit à Delphes deux Colléges qui n'avoient rien de commun, l'un de Prêtres, & l'autre de Prêtresses; car Lisander qui ne put corrompre la grande Prêtresse, corrompit bien les Prêtres. Les Prêtresses étoient les seules qui rendissent des Oracles de vive voix, & qui fissent les enragées sur le Trépié; mais apparemment les Prêtres avoient un Bureau de Prophéties écrites, dont ils étoient les Maîtres, les Dispensateurs, & les Interprétes.

Je ne doute point que ces Gens-là, pour l'honneur de leur Métier, ne fissent quelque fois les difficiles avec ceux qui les vouloient gagner, sur-tout si on leur demandoit des choses dont il n'y eût pas lieu d'espérer beaucoup de succès, telle qu'étoit la nouveauté que Lisander

ſander avoit deſſein d'introduire dans le Gouvernement de Sparte. Peut-être même le parti d'Ageſilas, qui étoit alors oppoſé à celui de Liſander, avoit ſoupçonné quelque choſe de ce projet, & avoit pris les devants auprès des Oracles. Les Prêtres d'Hammon euſſent-ils pris le peine de venir du fond de la Libie à Sparte, faire un procès à un homme tel que Liſander, s'ils ne ſe fuſſent entendus avec ſes ennemis, & s'ils n'y euſſent été pouſſés par eux ?

CHAPITRE XI.

Nouveaux établiſſemens d'Oracles.

LEs Oracles qu'on établiſſoit quelquefois de nouveau, font autant de tort aux Démons que les Oracles corrompus.

Après la mort d'Epheſtion, Alexandre voulut abſolument pour ſe conſoler qu'Epheſtion fût Dieu. Tous les Courtiſans y conſentirent ſans peine. Auſſi-tôt voilà des Temples que l'on bâtit à Epheſtion en pluſieurs Villes,

des Fêtes qu'on institue en son honneur, des Sacrifices qu'on lui fait, des guérisons miraculeuses qu'on lui attribue, & afin qu'il n'y manquât rien, des Oracles qu'on lui fait rendre. Lucien dit, qu'Alexandre étonné d'abord de voir la Divinité d'Ephestion réussir si bien, la crut enfin vraie lui-même, & se sut bon gré de n'être pas seulement Dieu, mais d'avoir encore le pouvoir de faire des Dieux.

Adrien fit les mêmes folies pour le bel Antinoüs. Il fit bâtir en mémoire de lui la Ville d'Antinopolis, lui donna des Temples & des Prophétes, dit saint Jerôme. Or il n'y avoit des Prophétes que dans les Temples à Oracles. Nous avons encore une Inscription Grecque qui porte :

A ANTINOÜS,

Le Compagnon des Dieux d'Egypte, M. Ulpius Apollinius son Prophéte.

Après cela, on ne sera pas surpris qu'Auguste ait aussi rendu des Oracles, ainsi que nous l'apprenons de Prudence. Assurément Auguste valoit bien Anti-

noüs & Epheſtion, qui ſelon toutes les apparences ne dûrent leur Divinité qu'à leur beauté.

Sans doute ces nouveaux Oracles faiſoient faire des réfléxions à ceux qui étoient le moins du monde capables d'en faire. N'y avoit-il pas aſſés de ſujet de croire qu'ils étoient de la même nature que les Anciens? & pour juger de l'origine de ceux d'Amphiaraüs, de Trophonius, d'Orphée, d'Apollon même, ne ſuffiſoit-il pas de voir l'origine de ceux d'Antinoüs, d'Epheſtion & d'Auguſte?

Nous ne voyons pourtant pas, à dire le vrai, que ces nouveaux Oracles fuſſent dans le même crédit que les Anciens; il s'en falloit beaucoup.

On ne faiſoit rendre à ces Dieux de nouvelle création qu'autant de réponſes qu'il en falloit pour en pouvoir faire ſa cour aux Princes, mais du reſte on ne les conſultoit pas bien ſérieuſement; & quand il étoit queſtion de quelque choſe d'important, on alloit à Delphes. Les vieux Trépiés étoient en poſſeſſion de l'avenir depuis un tems immémorial, & la parole d'un Dieu expérimenté étoit bien plus ſûre que celle de ces Dieux

qui n'avoient encore nulle expérience.

Les Empereurs Romains qui étoient intéressés à faire valoir la Divinité de leurs Prédécesseurs, puisqu'une pareille Divinité les attendoit, auroient dû tâcher à rendre plus célébres les Oracles des Empereurs déïfiés comme Auguste, si ce n'eût été que les Peuples accoutumés à leurs anciens Oracles, ne pouvoient prendre la même confiance pour les autres. Je croirois bien même que quelque penchant qu'ils eussent aux plus ridicules Superstitions, ils se moquoient de ces nouveaux Oracles, & en général de toutes les nouvelles Institutions de Dieux. Le moyen qu'on prît l'Aigle qui se lâchoit du Bucher d'un Empereur Romain, pour l'Ame de cet Empereur qui alloit prendre sa place au Ciel?

Pourquoi donc le Peuple avoit-il été trompé à la premiere Institution des Dieux & des Oracles? En voici, je crois, la raison. Pour ce qui regarde les Dieux, le Paganisme n'en a eu que de deux sortes principales, ou des Dieux que l'on supposoit être essentiellement de nature divine, ou des Dieux qui

ne l'étoient devenus qu'après avoir été de nature humaine. Les premiers avoient été annoncés par les Sages ou par les Législateurs avec beaucoup de Mystere, & le Peuple, ni ne les voyoit, ni ne les avoit vûs. Les seconds, quoiqu'ils eussent été hommes aux yeux de tout le monde, avoient été érigés en Dieux par un mouvement naturel des Peuples touchés de leurs bienfaits. On se formoit une idée très-relevée des uns, parce qu'on ne les voyoit point, & des autres parce qu'on les aimoit; mais on n'en pouvoit pas faire autant pour un Empereur Romain qui étoit Dieu par ordre de la Cour, & non pas par l'amour du Peuple, & qui outre cela venoit d'être homme publiquement.

Quant aux Oracles, leur premier établissement n'est pas non plus difficile à expliquer. Donnés-moi une demi-douzaine de personnes, à qui je puisse persuader que ce n'est pas le Soleil qui fait le jour, je ne désespererai pas que des Nations entieres n'embrassent cette opinion. Quelque ridicule que soit une pensée, il ne faut que trouver moyen de la maintenir pendant

quelque temps, la voilà qui devient ancienne, & elle est suffisamment prouvée. Il y avoit sur le Parnasse un trou d'où il sortoit une exhalaison qui faisoit danser les Chévres, & qui montoit à la tête. Peut-être quelqu'un qui en fut entêté se mit à parler sans savoir ce qu'il disoit, & dit quelque vérité. Aussi-tôt il faut qu'il y ait quelque chose de divin dans cette exhalaison, elle contient la science de l'avenir, on commence à ne s'approcher plus de ce trou qu'avec respect, les cérémonies se forment peu à peu. Ainsi nâquit apparemment l'Oracle de Delphes; & comme il devoit son origine à une exhalaison qui entêtoit, il falloit absolument que la Pithie entrât en fureur pour prophétiser. Dans la plupart des autres Oracles, la fureur n'étoit pas nécessaire. Qu'il y en ait une fois un d'établi, vous jugés bien qu'il va s'en établir mille. Si les Dieux parlent bien là, pourquoi ne parleront-ils point ici? Les Peuples frappés du merveilleux de la chose, & avides de l'utilité qu'ils en esperent, ne demandent qu'à voir naître des Oracles en tous lieux, & puis l'Acienneté survient à tous ces Ora-

cles, qui leur fait tous les biens du monde. Les nouveaux n'avoient garde de réussir tant, c'étoient les Princes qui les établissoient; les Peuples croyent bien mieux à ce qu'ils ont fait eux-mêmes.

Ajoutés à tout cela, que dans le temps de la premiere Institution & des Dieux & des Oracles, l'ignorance étoit beaucoup plus grande qu'elle ne fut dans la suite. La Philosophie n'étoit point encore née, & les Superstitions les plus extravagantes n'avoient aucune contradiction à essuyer de sa part. Il est vrai que ce qu'on appelle le Peuple, n'est jamais fort éclairé; cependant la grossiereté dont il est toujours, reçoit encore quelques différences selon les Siécles; du moins il y en a où tout le monde est Peuple, & ceux-là sont sans comparaison les plus favorables à l'établissement des Erreurs. Ce n'est donc pas merveille si les Peuples faisoient moins de cas des nouveaux Oracles que des anciens, mais cela n'empêchoit pas que les anciens ne ressemblassent parfaitement aux nouveaux. Ou un Démon alloit se loger dans un Temple d'Ephestion pour y

rendre des Oracles, dès qu'il avoit plû à Alexandre d'en faire faire élever un à Epheſtion comme à un Dieu; ou s'il ſe rendoit des Oracles dans ce Temple ſans Démon, il pouvoit bien s'en rendre de même dans le Temple d'Apollon Pithien. Or il ſeroit, ce me ſemble, fort étrange & fort ſurprenant qu'il n'eût fallu qu'une fantaiſie d'Alexandre pour envoyer un Démon en poſſeſſion d'un Temple, & faire naître par là une éternelle occaſion d'erreur à tous les Hommes.

CHAPITRE XII.

Lieux où étoient les Oracles.

NOUS allons entrer préſentement dans le détail des artifices que pratiquoient les Prêtres; cela renferme beaucoup de choſes de l'Antiquité aſſés agréables & aſſés particulieres.

Les Pays montagneux, & par conſéquent pleins d'Antres & de Cavernes, étoient les plus abondans en Oracles. Telle étoit la Béotie, qui ancienne-

ment, dit Plutarque, en avoit une très grande quantité. Remarqués en passant que les Béotiens étoient en réputation d'être les plus sotes gens du monde ; c'étoit-là un bon Pays pour les Oracles, des Sots & des Cavernes.

Je ne crois point que le premier établissement des Oracles ait été une imposture méditée, mais le Peuple tomba dans quelque superstition qui donna lieu à des gens un peu plus rafinés d'en profiter. Car les sotises du Peuple sont telles assés souvent, qu'elles n'ont pû être prévûes, & quelquefois ceux qui le trompent ne songeoient à rien moins, & ont été invités par lui-même à le tromper. Ainsi ma pensée est qu'on n'a point mis d'abord des Oracles dans la Béotie, parce qu'elle est montagneuse ; mais que l'Oracle de Delphes ayant une fois pris naissance dans la Béotie de la maniere que nous avons dit, les autres que l'on fit à son imitation dans le même Pays furent mis dans des Cavernes, parce que les Prêtres en avoient reconnu la commodité.

Cet usage ensuite se répandit presque par tout. Le prétexte des Exhalai-

ſont divines rendoit les Cavernes né-
ceſſaires, & il ſemble de plus que les
Cavernes inſpirent d'elles-mêmes je ne
ſai quelle horreur qui n'eſt pas inu-
tile à la ſuperſtition. Dans les choſes
qui ne ſont faites que pour frapper
l'imagination des hommes, il ne faut
rien négliger. Peut-être la ſituation de
Delphes a-t-elle bien ſervi à la faire
regarder comme une Ville ſainte. Elle
étoit à moitié chemin de la montagne
du Parnaſſe, bâtie ſur un peu de terre-
plain, & environnée de précipices qui
la fortifioient ſans le ſecours de l'art.
La partie de la montagne qui étoit au-
deſſus, avoit à peu près la figure d'un
Théatre, & les cris des Hommes &
le ſon des Trompettes ſe multiplioient
dans les rochers. Croyés qu'il n'y avoit
pas juſqu'à ces Echos qui ne valuſſent
leur prix.

La commodité des Prêtres & la ma-
jeſté des Oracles demandoient donc
également des Cavernes ; auſſi ne
voyés-vous pas un ſi grand nombre de
Temples prophétiques en plat Pays :
mais s'il y en avoit quelques-uns, on
ſavoit bien remédier à ce défaut de
leur ſituation ; au lieu de Cavernes na-

turelles, on en faisoit d'artificielles, c'est-à-dire, de ces Sanctuaires qui étoient des espéces d'Antres où résidoit particulierement la Divinité, & où d'autres que les Prêtres n'entroient jamais.

Quand la Pithie se mettoit sur le Trépié, c'étoit dans son Sanctuaire, lieu obscur & éloigné d'une certaine petite chambre * où se tenoient ceux qui venoient consulter l'Oracle. L'ouverture même de ce Sanctuaire étoit couverte de feuillages de Laurier, & ceux à qui on permettoit d'en approcher, n'avoient garde d'y rien voir.

D'où croyés-vous que vienne la diversité avec laquelle les Anciens parlent de la forme de leurs Oracles? C'est qu'ils ne voyoient point ce qui se passoit dans le fond de leurs Temples.

Par exemple, ils ne s'accordent point les uns avec les autres sur l'Oracle de Dodone, & cependant que devoit-il y avoir de plus connu des Grecs? Aristote, au rapport de Suidas, dit qu'à Dodone il y a deux Colonnes, sur l'une desquelles est un Bassin d'airain, & sur l'autre la Statue d'un Enfant

* *Plutarque, Dial. des Oracles qui ont cessé.*

qui tient un fouet, dont les cordes étant aussi d'airain, font du bruit contre le Bassin lorsqu'elles y sont poussées par le vent.

Démon, selon le même Suidas, dit que l'Oracle de Jupiter Dodonéen est tout environné de Bassins, qui aussitôt que l'un est poussé contre l'autre, se communiquent ce mouvement en rond, & font un bruit qui dure assés de temps.

D'autres disent que c'étoit un Chesne raisonnant qui secouoit ses branches & ses feuilles, lorsqu'il étoit consulté, & qui déclaroit ses volontés par des Prêtresses nommées Dodonides.

Il paroît bien par tout cela qu'il n'y avoit que le bruit de constant, parce qu'on l'entendoit de dehors; mais comme on ne voyoit point le dedans du lieu où se rendoit l'Oracle, on ne savoit que par conjectures ou par le rapport infidéle des Prêtres, ce qui causoit le bruit. Il se trouve pourtant dans l'Histoire, que quelques personnes ont eu le privilége d'entrer dans ces Sanctuaires, mais ce n'étoit pas des gens moins considérables qu'Alexandre & Vespasien. Strabon rapporte

de Callisthene, qu'Alexandre entra seul avec le Prêtre dans le Sanctuaire d'Hammon, & que tous les autres n'entendirent l'Oracle que de dehors.

Tacite dit aussi que Vespasien étant à Alexandrie, & ayant déja des desseins sur l'Empire, voulut consulter l'Oracle de Serapis, mais qu'il fit auparavant sortir tout le monde du Temple. Peut-être cependant n'entra-t-il pas pour cela dans le Sanctuaire. A ce compte les exemples d'un tel privilége seront très-rares ; car mon Auteur avoue qu'il n'en connoît point d'autres que ces deux-là, si ce n'est peut-être qu'on y veuille ajouter ce que Tacite dit de Titus, à qui le Prêtre de la Venus de Paphos ne voulut découvrir qu'en secret beaucoup de grandes choses qui regardoient les desseins qu'il méditoit alors : mais cet exemple prouve encore moins que celui de Vespasien, la liberté que les Prêtres accordoient aux Grands d'entrer dans les Sanctuaires de leurs Temples. Sans doute il falloit un grand crédit pour les obliger à la confidence de leurs Mysteres, & même ils ne la faisoient qu'à

des Princes naturellement intéressés à leur garder le secret, & qui dans le cas où ils se trouvoient, avoient quelque raison particuliere de faire valoir les Oracles.

Dans ces Sanctuaires ténébreux étoient cachées toutes les machines des Prêtres, & ils y entroient par des conduits souterreins. Rufin nous décrit le Temple de Serapis tout plein de chemins couverts ; & pour rapporter un témoignage encore plus fort que le sien, l'Ecriture Sainte ne nous apprend-elle pas comment Daniel découvrit l'imposture des Prêtres de Belus, qui savoient bien rentrer secretement dans son Temple pour prendre les Viandes qu'on y avoit offertes ? Il me semble que cette Histoire seule devoit décider toute la question en notre faveur. Il s'agit là d'un des Miracles du Paganisme qui étoit cru le plus universellement, de ces victimes que les Dieux prenoient la peine de venir manger eux-mêmes. L'Ecriture attribue-t-elle ce prodige aux Démons ? Point du tout, mais à des Prêtres imposteurs ; & c'est-là la seule fois où l'Ecriture s'étend un peu sur un prodige du Paganisme ; &

en ne nous avertissant point que tous les autres n'étoient pas de la même nature, elle nous donne à entendre fort clairement qu'ils en étoient. Combien après tout devoit-il être plus aisé de persuader aux Peuples que les Dieux descendoient dans des Temples pour leur parler, leur donner des instructions utiles, que de leur persuader qu'ils venoient manger des membres de Chévres & de Moutons ? Et si les Prêtres mangeoient bien en la place des Dieux, à plus forte raison pouvoient-ils parler aussi en leur place.

Les voûtes des Sanctuaires augmentoient la voix, & faisoient un retentissement qui imprimoit de la terreur. Aussi voyés-vous dans tous les Poëtes que la Pithie poussoit une voix plus qu'humaine; peut-être même les Trompettes qui multiplioient le son, n'étoient-elles pas alors tout-à-fait inconnues; peut-être le Chevalier Morland n'a-t-il fait que renouveller un secret que les Prêtres Payens avoient sû avant lui, & dont ils avoient mieux aimé tirer du profit en ne le publiant pas, que de l'honneur en le publiant. Du moins le Pere Kirker assure qu'A-

lexandre avoit une de ces Trompettes, avec laquelle il se faisoit entendre de toute son Armée en même temps.

Je ne veux pas oublier une bagatelle, qui peut servir à marquer l'extrême application que les Prêtres avoient à fourber. Du Sanctuaire ou du fond des Temples, il sortoit quelquefois une * vapeur très-agréable, qui remplissoit tout le lieu où étoient les Consultans. C'étoit l'arrivée du Dieu qui parfumoit tout. Jugés si des gens qui poussoient jusqu'à ces minuties presque inutiles l'exactitude de leurs impostures, pouvoient rien négliger d'essentiel.

CHAPITRE XIII.

Distinctions de jours & autres Mysteres des Oracles.

LES Prêtres n'oublioient aucune sorte de précaution. Ils marquoient à leur gré de certains jours où il n'étoit

* *Plut. Dial. des Or.*

point

point permis de consulter l'Oracle. Cela avoit un air mysterieux, ce qui est déja beaucoup en pareilles matieres; mais la principale utilité qu'ils en retiroient, c'est qu'ils pouvoient vous renvoyer sur ce prétexte, s'ils avoient des raisons pour ne pas vouloir vous répondre, ou que pendant ce temps de silence ils prenoient leurs mesures, & faisoient leurs préparatifs.

A l'occasion de ces prétendus jours malheureux, il fut rendu à Alexandre un des plus jolis Oracles qui ait jamais été. Il étoit allé à Delphes pour consulter le Dieu; & la Prêtresse qui prétendoit qu'il n'étoit point alors permis de l'interroger, ne vouloit point entrer dans le Temple. Alexandre qui étoit brusque, la prit par le bras pour l'y mener de force, & elle s'écria: *Ah! mon Fils, on ne peut te resister. Je n'en veux pas davantage*, dit Alexandre, *cet Oracle me suffit.*

Les Prêtres avoient encore un secret pour gagner du temps, quand il leur plaisoit. Avant que de consulter l'Oracle, il falloit sacrifier; & si les entrailles des Victimes n'étoient pas heureuses, le Dieu n'étoit pas encore en hu-

meur de répondre. Et qui jugeoit des entrailles des Victimes ? Les Prêtres. Le plus souvent même, ainsi qu'il paroît par beaucoup d'exemples, ils étoient seuls à les examiner, & tel qu'on obligeoit à recommencer le Sacrifice, avoit pourtant immolé un animal dont le coeur & le foie étoient les plus beaux du monde.

Ce qu'on appelloit les Mysteres & les Cérémonies secretes d'un Dieu, étoit sans doute un des meilleurs artifices que les Prêtres eussent imaginé pour leur sûreté. Ils ne pouvoient si bien couvrir leur jeu, que bien des gens ne soupçonnassent la fourberie. Ils s'aviserent d'établir de certains Mysteres qui engageoient à un secret inviolable ceux qui y étoient initiés.

Il est vrai qu'il y avoit de ces Mysteres dans des Temples qui n'avoient point d'Oracles, mais il y en avoit aussi dans beaucoup de Temples à Oracles, par exemple, dans celui de Delphes. Plutarque dans ce Dialogue si souvent cité, dit qu'il n'y avoit personne à Delphes, ni dans tout ce Pays, qui ne fût initié aux Mysteres. Ainsi tout étoit dans la dépendance des Prêtres ;

si quelqu'un eût osé ouvrir la bouche contr'eux, on eût bien crié à l'Athée & à l'Impie, & on lui eût fait des affaires dont il ne se fût jamais tiré.

Sans les Mysteres, les Habitans de Delphes n'eussent pas laissé d'être toujours engagés à garder le secret aux Prêtres sur leurs friponeries; car Delphes étoit une Ville qui n'avoit point d'autre revenu que celui de son Temple, & qui ne vivoit que d'Oracles: mais les Prêtres s'assuroient encore mieux de ces Peuples, en se les attachant par le double lien de l'intérêt & de la superstition. On eût été bien reçû à parler contres les Oracles dans une telle Ville!

Ceux qu'on initioit aux Mysteres, donnoient des assurances de leur discrétion; ils étoient obligés à faire aux Prêtres une confession de tout ce qu'il y avoit de plus caché dans leur vie, & c'étoit après cela à ces pauvres initiés à prier les Prêtres de leur garder le secret.

Ce fut sur cette confession qu'un Lacédémonien qui s'alloit faire initier aux Mysteres de Samothrace, dit brusquement aux Prêtres: *Si j'ai fait des crimes, les Dieux le savent bien.*

Un autre répondit à peu près de la même façon. *Est-ce à toi ou au Dieu qu'il faut confesser ses crimes ? C'est au Dieu*, dit le Prêtre. *Et bien, retire-toi donc*, reprit le Lacédémonien, *& je les confesserai au Dieu.* Tous ces Lacédémoniens n'avoient pas extrêmement l'esprit de dévotion. Mais ne pouvoit-il pas se trouver quelque impie qui allât avec une fausse confession se faire initier aux Mysteres, & qui en découvrît ensuite toute l'extravagance, & publiât la fourberie des Prêtres ?

Je crois que ce malheur a pû arriver, & je crois aussi que les Prêtres le prévenoient autant qu'il leur étoit possible. Ils voyoient bien à qui ils avoient affaire, & je vous garantis que les deux Lacédémoniens dont nous venons de parler ne furent point reçus. De plus, on avoit déclaré les Epicuriens incapables d'être initiés aux Mysteres, parce que c'étoient des gens qui faisoient profession de s'en moquer, & je ne crois pas même qu'on leur rendît d'Oracles. Ce n'étoit pas une chose difficile que de les reconnoître ; tous ceux d'entre les Grecs qui se mêloient un peu de Littérature, faisoient choix d'une Secte de

Philosophie, & le surnom qu'ils tiroient de leur Secte, étoit presque ce qu'est parmi nous celui qu'on prend d'une Terre. On distinguoit, par exemple, trois Démétrius, parce que l'un étoit Démétrius le Cinique, l'autre Démétrius le Stoïcien, l'autre Démétrius le Peripatéticien.

La coutume d'exclure les Epicuriens de tous les Mysteres étoit si générale, & si nécessaire pour la sûreté des choses sacrées, qu'elle fut prise par ce grand fourbe dont Lucien nous décrit si agréablement la Vie, cet Alexandre qui joua si long-temps les Grecs avec ses Serpens. Il avoit même ajouté les Chrétiens aux Epicuriens, parce qu'à son égard ils ne valoient pas mieux les uns que les autres; & avant que de commencer ces cérémonies, il crioit: *Qu'on chasse d'ici les Chrétiens*: à quoi le Peuple répondoit comme en une espéce de Choeur: *Qu'on chasse les Epicuriens*, Il fit bien pis; car se voyant tourmenté par ces deux sortes de Gens, qui, quoique poussés par differens interêts, conspiroient à tourner ses cérémonies en ridicule, il déclara que le Pont où il faisoit alors sa demeure se

remplissoit d'Impies, & que le Dieu dont il étoit le Prophéte, ne parleroit plus, si on ne l'en vouloit défaire; & sur cela il fit courir sus aux Chrétiens & aux Epicuriens.

L'Appollon de Daphné, Fauxbourg d'Antioche, étoit dans la même peine, lorsque du temps de Julien l'Apostat, il répondit à ceux qui lui demandoient la cause de son silence, qu'il s'en falloit prendre à de certains Morts enterrés dans le voisinage. Ces Morts étoient des Martirs Chrétiens, & entr'autres saint Babillas. On veut communément que ce fut la présence de ces Corps bienheureux qui ôtoit aux Démons le pouvoir de parler dans l'Oracle; mais il y a plus d'apparence que le grand concours de Chrêtiens qui se faisoit aux Sépulchres de ces Martirs, incommodoit les Prêtres d'Apollon, qui n'aimoient pas à avoir pour témoins de leurs actions des ennemis clair-voyans, & qu'ils tâcherent par ce faux Oracle d'obtenir d'un Empereur Payen, qu'il fit jetter hors de là ces Corps dont le Dieu se plaignoit.

Pour revenir présentement aux artifices dont les Oracles étoient pleins,

& pour comprendre en une ſeule réfléxion toutes celles qu'on peut faire là-deſſus, je voudrois bien qu'on me dît pourquoi les Démons ne pouvoient prédire l'avenir que dans des Trous, dans des Cavernes, & dans des lieux obſcurs; & pourquoi ils ne s'aviſoient jamais d'animer une Statue, ou de faire parler une Prêtreſſe dans un carrefour, expoſée de toutes parts aux yeux de tout le monde.

On pourra dire que les Oracles qui ſe rendoient ſur des Billets cachetés, & plus encore ceux qui ſe rendoient en ſonge, avoient abſolument beſoin de Démons; mais il nous ſera bien aiſé de faire voir qu'ils n'avoient rien de plus miraculeux que les autres.

CHAPITRE XIV.

Des Oracles qui ſe rendoient ſur les Billets cachetés.

LEs Prêtres n'étoient pas ſcrupuleux juſqu'au point de n'oſer décacheter les Billets qu'on leur apportoit; il

falloit qu'on les laissât sur l'Autel; après quoi on fermoit le Temple, où les Prêtres savoient bien rentrer sans qu'on s'en apperçût; ou bien il falloit mettre ces Billets entre les mains des Prêtres, afin qu'ils dormissent dessus, & reçussent en songe la réponse qu'il y falloit faire; & dans l'un & l'autre cas ils avoient le loisir & la liberté de les ouvrir. Ils savoient pour cela plusieurs secrets, dont nous voyons quelques-uns mis en pratique par le faux Prophéte de Lucien. On peut les voir dans Lucien même, si l'on est curieux d'apprendre comment on pouvoit décacheter les Billets des Anciens sans qu'il y parût.

Assurément on s'étoit servi de quelqu'un de ces Secrets pour ouvrir le Billet que ce Gouverneur de Cilicie dont parle Plutarque, avoit envoyé à l'Oracle de Mopsus qui étoit à Malle, Ville de cette Province. Le Gouverneur ne savoit que croire des Dieux; il étoit obsedé d'Epicuriens qui lui avoient jetté beaucoup de doutes dans l'esprit. Il se résolut, comme dit agréablement Plutarque, d'envoyer un Espion chés les Dieux, pour apprendre

ce

ce qui en étoit. Il lui donna un Billet bien cacheté pour le porter à l'Oracle de Mopſus. Cet Envoyé dormit dans le Temple, & vit en ſonge un homme fort bien fait, qui lui dit *Noir*. Il porta cette réponſe au Gouverneur. Elle parut très-ridicule à tous les Epicuriens de ſa Cour, mais il en fut frappé d'étonnement & d'admiration, & en leur ouvrant ſon Billet, il leur montra ces mots qu'il y avoit écrits, *T'immolerai-je un Bœuf blanc ou noir ?* Après ce miracle, il fut toute ſa vie fort dévot au Dieu Mopſus. Nous éclaircirons enſuite ce qui regarde le ſonge; il ſuffit préſentement que le Billet avoit pû être décacheté & refermé avec adreſſe. Il avoit toujours fallu le porter au Temple, & il n'eût pas été néceſſaire qu'il fût ſorti des mains du Gouverneur, ſi un Démon eût dû y répondre.

Si les Prêtres n'oſoient ſe haſarder à décacheter les Billets, ils tâchoient de ſavoir adroitement ce qui amenoit les Gens à l'Oracle. D'ordinaire c'étoient des Gens conſidérables, qui avoient dans la tête quelque deſſein ou quelque paſſion qui n'étoit pas inconnue

dans le monde. Les Prêtres avoient tant de commerce avec eux, à l'occasion des Sacrifices qu'il falloit faire, ou des délais qu'il falloit obſerver avant que l'Oracle parlât, qu'il n'étoit pas trop difficile de tirer de leur bouche, ou du moins de conjecturer quel étoit le ſujet de leur voyage. On leur faiſoit recommencer Sacrifices ſur Sacrifices, juſqu'à ce qu'on ſe fût éclairci. On les mettoit entre les mains de certains menus Officiers du Temple, qui ſous prétexte de leur en montrer les Antiquités, les Statues, les Peintures, les Offrandes, ſavoient l'art de les faire parler ſur leurs affaires. Ces Antiquaires pareils à ceux qui vivent aujourd'hui de ce métier en Italie, ſe trouvoient dans tous les Temples un peu conſidérables. Ils ſavoient par cœur tous les miracles qui s'y étoient faits; ils vous faiſoient bien valoir la puiſſance & les merveilles du Dieu; ils vous contoient fort au long l'hiſtoire de chaque préſent qu'on lui avoit conſacré. Sur cela Lucien dit aſſés plaiſamment que tous ces gens-là ne vivoient & ne ſubſiſtoient que de Fable, & que dans la Grèce on eût été bien

fâché d'apprendre des vérités dont il n'eût rien coûté. Si ceux qui venoient consulter l'Oracle ne parloient point, leurs Domestiques se taisoient-ils? Il faut savoir que dans une Ville à Oracle, il n'y avoit presque que des Officiers de l'Oracle. Les uns étoient Prophétes & Prêtres ; les autres Poëtes qui habilloient en Vers les Oracles rendus en Prose; les autres simples Interprétes; les autres petits Sacrificateurs qui immoloient les Victimes, & en examinoient les entrailles; les autres vendeurs de parfums ou d'encens, ou de Bêtes pour les Sacrifices; les autres Antiquaires; les autres enfin n'étoient que des Hôteliers, que le grand abord des Etrangers enrichissoit. Tous ces gens-là étoient dans les intérêts de l'Oracle & du Dieu; & si par le moyen des Domestiques des Etrangers ils découvroient quelque chose qui fût bon à savoir, vous ne devés pas douter que les Prêtres n'en fussent avertis.

Le faux Prophéte Alexandre qui avoit établi son Oracle dans le Pont, avoit bien jusques dans Rome des Correspondans, qui lui mandoient les af-

faires les plus secrétes de ceux qui l'alloient consulter.

Par ces moyens on pouvoit répondre même sans avoir besoin de recevoir de Billet, & ces moyens n'étoient pas sans doute inconnus aux Prêtres de l'Apollon de Claros, s'il est vrai qu'il suffisoit de leur dire le nom de ceux qui les consultoient. Voici comme Tacite en parle au 2e Liv. des Annales. *Germanicus alla consulter Apollon de Claros. Ce n'est point une femme qui y rend les Oracles comme à Delphes, mais un homme qu'on choisit dans de certaines familles, & qui est presque toujours de Milet. Il suffit de lui dire le nombre & les noms de ceux qui viennent le consulter; ensuite il se retire dans une Grotte, & ayant pris de l'eau d'une source qui y est, il vous répond en Vers à ce que vous avés dans l'esprit, quoique le plus souvent il soit très-ignorant.*

Nous pourrions remarquer ici que l'on confioit bien à une Femme l'Oracle de Delphes, parce qu'il n'étoit question que d'y faire la Démoniaque; mais que comme celui de Claros avoit plus de difficulté, on ne le donnoit qu'à un Homme. Nous pourrions remarquer encore que l'ignorance du Pro-

phéte, sur laquelle roule une bonne partie de ce qu'il y a de miraculeux dans l'Oracle, ne pouvoit jamais être fort bien prouvée; qu'enfin le Démon de l'Oracle, tout Démon qu'il étoit, ne pouvoit se passer de savoir les noms de ceux qui le consultoient. Mais nous n'en sommes pas-là présentement; c'est assés d'avoir fait voir comment on pouvoit répondre non-seulement à des Billets cachetés, mais à de simples pensées. Il est vrai qu'on ne pouvoit pas répondre aux pensées de tout le monde, & que ce que le Prêtre de Claros faisoit pour Germanicus, il ne l'eût pas pû faire pour un simple Bourgeois de Rome.

CHAPITRE XV.

Des Oracles en Songes.

LE nombre est fort grand des Oracles qui se rendoient par Songes. Cette maniere avoit plus de merveilleux qu'aucune autre, & avec cela elle n'étoit pas fort difficile dans la pratique.

Le plus fameux de tous ces Oracles étoit celui de Trophonius dans la Béotie. Trophonius n'étoit qu'un simple Héros, mais ses Oracles se rendoient avec plus de cérémonies que ceux d'aucun Dieu. Pausanias qui avoit été lui-même le consulter, & qui avoit passé par toutes ces cérémonies, nous en a laissé une description fort ample, dont je crois qu'on sera bien aise de trouver ici un abregé exact.

Avant que de descendre dans l'Antre de Trophonius, il falloit passer un certain nombre de jours dans une espéce de petite Chapelle qu'on appelloit de la Bonne Fortune, & du Bon Génie. Pendant ce temps on recevoit des expiations de toutes les sortes; on s'abstenoit d'eaux chaudes; on se lavoit souvent dans le Fleuve Hircinas; on sacrifioit à Trophonius & à toute sa famille, à Apollon, à Jupiter surnommé Roi, à Saturne, à Junon, à une Cerès Europe qui avoit été Nourrice de Trophonius, & on ne vivoit que dès chairs sacrifiées. Les Prêtres apparemment ne vivoient aussi d'autre chose. Il falloit consulter les entrailles de toutes ces Victimes, pour voir si Trophonius

trouvoit bon que l'on descendît dans son Antre ; mais quand elles auroient été toutes les plus heureuses du monde, ce n'étoit encore rien ; les entrailles qui décidoient étoient celles d'un certain Belier qu'on immoloit en dernier lieu. Si elles étoient favorables, on vous menoit la nuit au Fleuve Hircinas. Là deux jeunes Enfans de douze ou treize ans vous frotoient tout le corps d'huile. Ensuite on vous conduisoit jusqu'à la source du Fleuve, & on vous y faisoit boire de deux sortes d'eaux, celles de Lethé qui effaçoient de votre esprit toutes les pensées profanes qui vous avoient occupé auparavant, & celles de Mnémosine qui avoient la vertu de vous faire retenir tout ce que vous deviés voir dans l'Antre sacré. Après tous ces préparatifs, on vous faisoit voir la Statue de Trophonius, à qui vous faisiés vos prieres ; on vous équipoit d'une Tunique de lin ; on vous mettoit de certaines bandelettes sacrées, & enfin vous alliés à l'Oracle.

L'Oracle étoit sur une Montagne dans une enceinte faite de pierres blanches, sur laquelle s'élevoient des Obé-

lisques d'airain. Dans cette enceinte étoit une caverne de la figure d'un four taillée de main d'Homme. Là s'ouvroit un trou assés étroit, où l'on ne descendoit point par des degrés, mais par de petites échelles. Quand on y étoit descendu, on trouvoit une autre petite caverne dont l'entrée étoit assés étroite. On se couchoit à terre; on prenoit dans chaque main de certaines compositions de miel, qu'il falloit nécessairement porter; on passoit les pieds dans l'ouverture de la petite caverne, & aussi-tôt on se sentoit emporté au-dedans avec beaucoup de force & de vîtesse.

C'étoit-là que l'avenir se déclaroit, mais non pas à tous d'une même maniere. Les uns voyoient, les autres entendoient. Vous sortiés de l'Antre couché par terre comme vous y étiés entré, & les pieds les premiers. Aussi-tôt on vous mettoit dans la Chaise de Mnemosine, où l'on vous demandoit ce que vous aviés vû ou entendu. De-là on vous ramenoit dans cette Chapelle du Bon Génie, encore tout étourdi & tout hors de vous, Vous repreniés vos sens peu à peu, & vous recommen-

ciés à pouvoir rire ; car jusques-là la grandeur des Mysteres & la Divinité dont vous étiés rempli, vous en avoient bien empêché. Pour moi, il me semble qu'on n'eût pas dû attendre si tard à rire.

Pausanias nous dit qu'il n'y a jamais eu qu'un homme qui soit entré dans l'Antre de Trophonius, & qui n'en soit pas sorti. C'étoit un certain Espion que Démétrius y envoya pour voir s'il n'y avoit pas dans ce lieu saint quelque chose qui fût bon à piller. On trouva loin de-là le corps de ce malheureux, qui n'avoit point été jetté dehors par l'ouverture sacrée de l'Antre.

Il ne nous est que trop aisé de faire nos réfléxions sur tout cela. Quel loisir n'avoient pas les Prêtres, pendant tous ces différens Sacrifices qu'ils faisoient faire, d'examiner si on étoit propre à être envoyé dans l'Antre ? Car assurément Trophonius choisissoit ses Gens, & ne recevoit pas tout le monde. Combien toutes ces Ablutions, & ces Expiations, & ces Voyages nocturnes, & ces passages dans des cavernes étroites & obscures, remplissoient

elles l'eſprit de ſuperſtition, de frayeur & de crainte? Combien de machines pouvoient jouer dans ces ténébres? L'Hiſtoire de l'Eſpion de Démétrius nous apprend qu'il n'y avoit pas de ſûreté dans l'Antre pour ceux qui n'y apportoient pas de bonnes intentions; & de plus, qu'outre l'ouverture ſacrée qui étoit connue de tout le monde, l'Antre en avoit une ſecrette qui n'étoit connue que des Prêtres. Quand on s'y ſentoit entraîné par les pieds, on étoit ſans doute tiré par des cordes, & on n'avoit garde de s'en appercevoir en y portant les mains, puiſqu'elles étoient embarraſſées de ces compoſitions de miel qu'il ne falloit pas lâcher. Ces cavernes pouvoient être pleines de parfums & d'odeurs qui troubloient le cerveau; ces eaux de Lethé & de Mnemoſine pouvoient auſſi être préparées pour le même effet. Je ne dis rien des ſpectacles & des bruits dont on pouvoit être épouvanté; & quand on ſortoit de-là tout hors de ſoi, on diſoit ce qu'on avoit vû ou entendu à des gens, qui profitant de ce déſordre, le recueilloient comme il leur plaiſoit, y changeoient ce qu'ils vou-

loient, ou enfin en étoient toujours les interprétes.

Ajoutés à tout cela, que de ces Oracles qui se rendoient par Songes, il y en avoit ausquels il falloit se préparer par des Jeûnes, comme celui * d'Amphiaraüs dans l'Attique; que si vos Songes ne pouvoient pas recevoir quelque interprétation apparente, on vous faisoit dormir dans le Temple sur nouveaux frais; que l'on ne manquoit jamais de vous remplir l'esprit d'idées propres à vous faire avoir des Songes, où il entrât des Dieux & des choses extraordinaires; & qu'on vous faisoit dormir le plus souvent sur des peaux de Victimes, qui pouvoient avoir été frotées de quelque drogue qui fît son effet sur le cerveau.

Quand c'étoient les Prêtres, qui en dormant sur les Billets cachetés, avoient eux-mêmes les Songes prophétiques, il est clair que la chose est encore plus aisée à expliquer. En vérité, il y avoit du superflu dans les soins que prenoient les Prêtres Payens pour cacher leurs impostures. Si on étoit assés crédule & assés stupide pour se conten-

* *Philostrate, l. 2. de la vie d'Apollonius.*

ter de leurs Songes, & pour y ajouter foi, il n'étoit pas besoin qu'ils laissassent aux autres la liberté d'en avoir; ils pouvoient se réserver ce droit à eux seuls, sans qu'on y eût trouvé à redire. De la maniere dont ces Peuples étoient faits, c'étoit leur faire trop d'honneur que de les fourber avec quelque précaution & quelque adresse.

Croira-t-on bien qu'il y avoit dans l'Achaïe * un Oracle de Mercure qui se rendoit de cette sorte? Après beaucoup de cérémonies, on parle au Dieu à l'oreille, & on lui demande ce qu'on veut. Ensuite on se bouche les oreilles avec les mains, on sort du Temple, & les premieres paroles qu'on entend au sortir de-là, c'est la réponse du Dieu. Encore, afin qu'il fût plus aisé de faire entendre, sans être apperçu, telles paroles qu'on voudroit, cet Oracle ne se rendoit que le soir.

* *Pausanias.*



CHAPITRE XVI.

Ambiguité des Oracles.

UN des plus grands secrets des Oracles, & une des choses qui marque autant que les Hommes s'en mêloient, c'est l'ambiguité des Réponses, & l'art qu'on avoit de les accommoder à tous les évenemens qu'on pouvoit prévoir.

* Lorqu'Alexandre tomba malade tout d'un coup à Babylone, quelques-uns des principaux de sa Cour allerent passer une nuit dans le Temple de Serapis, puur demander à ce Dieu s'il ne seroit point à propos de lui faire apporter le Roi afin qu'il le guérît. Le Dieu répondit qu'il valoit mieux pour Alexandre qu'il demeurât où il étoit. Serapis avoit raison; car s'il se le fût fait apporter, & qu'Alexandre fût mort en chemin, ou même dans le Temple, que n'eût-on pas dit ? Mais si le Roi recouvroit sa santé à Babylone, quelle gloire pour l'Oracle ? S'il mouroit, c'est qu'il

* *Arrian*, *l.* 7.

lui étoit avantageux de mourir après des Conquêtes qu'il ne pouvoit ni augmenter, ni conſerver. Il s'en fallut tenir à cette derniere interprétation, qui ne manqua pas d'être trouvée à l'avantage de Serapis, ſi-tôt qu'Alexandre fut mort.

Macrobe dit que quand Trajan eut pris le deſſein d'aller attaquer les Parthes, on le pria d'en conſulter l'Oracle de la Ville d'Heliopolis, auquel il ne falloit qu'envoyer un Billet cacheté. Trajan ne ſe fioit point trop aux Oracles, il voulut auparavant éprouver celui-là. Il y envoye un Billet cacheté, où il n'y avoit rien; on lui en renvoye autant: voilà Trajan convaincu de la divinité de l'Oracle. Il y envoye une ſeconde fois un autre Billet cacheté, par lequel il demandoit au Dieu s'il retourneroit à Rome, après avoit mis fin à la Guerre qu'il entreprenoit. Le Dieu ordonna que l'on prît une Vigne qui étoit une des Offrandes de ſon Temple, qu'on la mît par morceaux, & qu'on la portât à Trajan. L'événement, dit Macrobe, fut parfaitement conforme à cet Oracle, car Trajan mourut à cette Guerre, & on reporta

à Rome ses os qui avoient été représentés par la Vigne rompue.

Tout le monde savoit assurément que l'Empereur songeoit à faire la Guerre aux Parthes, & qu'il ne consultoit l'Oracle que sur cela, & l'Oracle eut l'esprit de lui rendre une Réponse allégorique, & si générale, qu'elle ne pouvoit manquer d'être vraie. Car que Trajan retournât à Rome victorieux, mais blessé, ou ayant perdu une partie de ses Soldats ; qu'il fût vaincu, & que son Armée fût mise en fuite ; qu'il y arrivât seulement quelque division ; qu'il en arrivât dans celles des Parthes ; qu'il en arrivât même dans Rome, en l'absence de l'Empereur ; que les Parthes fussent absolument défaits ; qu'ils ne fussent défaits qu'en partie ; qu'ils fussent abandonnés de quelques-uns de leurs Alliés ; la Vigne rompue convenoit merveilleusement à tous ces cas différens ; il y eût eu bien du malheur, s'il n'en fût arrivé aucun, & je crois que les os de l'Empereur reportés à Rome, sur quoi l'on fit tomber l'explication de l'Oracle, étoient pourtant la seule chose à quoi l'Oracle n'avoit point pensé.

A propos de cette Vigne, je ne crois pas devoir oublier une eſpéce d'Oracle qui s'accommodoit à tout, dont Apulée nous apprend que les Prêtres de la Déeſſe de Syrie avoient été les inventeurs. Ils avoient fait deux Vers dont le ſens étoit: *Les Bœufs attelés coupent la Terre, afin que les Campagnes produiſent leurs fruits.* Avec ces deux Vers, il n'y avoit rien à quoi ils ne répondiſſent. Si on les venoit conſulter ſur un Mariage, c'étoit la choſe même, des Boeufs attelés enſemble, des Campagnes fécondes. Si on les conſultoit ſur quelque Terre que l'on vouloit acheter, voilà des Boeufs pour la labourer, voilà des Champs fertiles. Si on les conſultoit ſur un Voyage, les Boeufs ſont attelés & tout prêts à partir, & ces Campagnes fécondes vous promettent un grand gain. Si on alloit à la Guerre, ces Boeufs ſous le joug ne vous annoncent-ils pas que vous y mettrés auſſi vos Ennemis? Cette Déeſſe de Syrie apparemment n'aimoit pas à parler, & elle avoit trouvé moyen de ſatisfaire par une ſeule Réponſe à toutes ſortes de queſtions.

Ceux qui recevoient ces Oracles ambigus

bigus, prenoient volontiers la peine d'y ajuster l'événement, & se chargeoient eux-mêmes de le justifier. Souvent ce qui n'avoit eû qu'un sens dans l'intention de celui qui avoit rendu l'Oracle, se trouvoit en avoir deux après l'événement, & le Fourbe pouvoit se reposer sur ceux qu'il fourboit, du soin de sauver son honneur. Quand le faux Prophéte Alexandre répondit à Rutilien, qui lui demandoit quels Précepteurs il donneroit à son Fils, qu'il lui donnât Pythagore & Homere, il entendit tout simplement qu'on lui fît étudier la Philosophie & les Belles-Lettres. Le jeune homme mourut peu de jours après, & on représentoit à Rutilien que son Prophéte s'étoit bien mépris. Mais Rutilien trouvoit avec beaucoup de subtilité la mort de son Fils annoncée dans l'Oracle, parce qu'on lui donnoit pour Précepteurs Pythagore & Homere qui étoient morts.



CHAPITRE XVII.

Fourberies des Oracles manifestement découvertes.

IL n'est plus question de deviner les finesses des Prêtres par des moyens qui pourroient eux-mêmes paroître trop fins : un temps a été qu'on les a découvertes de toutes parts aux yeux de toute le terre ; ce fut quand la Religion Chrétienne triompha hautement du Paganisme sous les Empereurs Chrétiens.

Théodoret dit que Théophile Evêque d'Alexandrie, fit voir à ceux de cette Ville les Statues creuses où les Prêtres entroient par des chemins cachés pour y rendre les Oracles.

Lorsque par l'ordre de Constantin on abattit le Temple d'Esculape à Eges en Cilicie, *on en chassa*, dit Eusebe dans la Vie de cet Empereur, *non pas un Dieu ni un Démon, mais le Fourbe qui avoit si long-temps imposé à la crédulité des Peuples.* A cela il ajoute en général que dans les

Simulacres des Dieux abattus, on n'y trouvoit rien moins que des Dieux ou des Démons, non pas même quelques malheureux Spectres obscurs & ténébreux, mais seulement du foin & de la paille, ou des ordures, ou des os de morts. C'est de lui que nous apprenons l'Histoire de ce Théotecnus qui consacra dans la Ville d'Antioche une Statue de Jupiter Dieu de l'Amitié, à laquelle il fit sans doute rendre des Oracles, puisqu'Eusebe dit que ce Dieu avoit des Prophétes. Théotecnus se mit par-là en si grand crédit, que Maximin le fit Gouverneur de toute la Province. Mais Licinius étant venu à Antioche, & se doutant de l'imposture, il fit mettre à la question les Prêtres & les Prophétes de ce nouveau Jupiter. Ils avouerent tout, & furent punis du dernier supplice, eux & leurs Associés, & avant eux tous, Théotecnus leur Maître. Le même Eusebe nous assure encore au 4e. Liv. de la Prép. Ev. que de son temps les plus fameux Prophétes d'entre les Payens, & leurs Théologiens les plus célébres, dont quelques-uns même étoient Magistrats dans leurs Villes, avoient été obligés par les tour-

mens d'expliquer en détail tout l'appareil de la fourberie des Oracles. S'il s'agiſſoit préſentement de ce que les Chrétiens en ont cru, tous ces paſſages d'Euſebe décideroient, ce me ſemble, la queſtion. On plaçoit les Démons dans un certain Syſtême général qui ſervoit pour les diſputes ; mais quand on venoit à un point de fait particulier, on ne parloit guére d'eux, au contraire on leur donnoit nettement l'excluſion.

Je ne crois pas qu'il puiſſe jamais y avoir de meilleurs témoins contre les Démons que les Prêtres Payens ; ainſi après leurs dépoſitions, la choſe me paroît terminée. J'ajouterai ſeulement ici un Chapitre ſur les Sorts, non pas pour en découvrir l'impoſture, car cela eſt compris dans ce que nous avons dit ſur les Oracles, & de plus elle ſe découvre aſſés d'elle-même, mais pour ne pas oublier une eſpéce d'Oracles très-fameux dans l'Antiquité.

CHAPITRE XVIII.

Des Sorts.

LE Sort est l'effet du hasard, & comme la décision ou l'Oracle de la Fortune ; mais les Sorts sont les Instrumens dont on se sert pour savoir quelle est cette décision.

Les Sorts étoient le plus souvent des espéces de Dés sur lesquels étoient gravés quelques caracteres, ou quelques mots dont on alloit chercher l'explication dans des Tables faites exprès. Les usages étoient différens sur les Sorts ; dans quelques Temples, on les jettoit soi-même ; dans d'autres on les faisoit sortir d'une Urne, d'où est venue cette maniere de parler si ordinaire aux Grecs, *le Sort est tombé.*

Ce jeu de Dés étoit toujours précédé de Sacrifices & de beaucoup de cérémonies. Apparemment les Prêtres sàvoient manier les Dés ; mais s'ils ne vouloient pas prendre cette peine, ils n'avoient qu'à les laisser aller ; ils

étoient toujours maîtres de l'explication.

Les Lacédémoniens allerent un jour consulter les Sorts de Dodone, sur quelque Guerre qu'ils entreprenoient; car outre les Chênes parlans, & les Colombes, & les Bassins, & l'Oracle, il y avoit encore des Sorts à Dodone. Après toutes les cérémonies faites, sur le point qu'on alloit jetter les Sorts avec beaucoup de respect & de vénération, voilà un Singe du Roi des Molosses, qui étant entré dans le Temple, renverse les Sorts & l'Urne. La Prêtresse effrayée, dit aux Lacédémoniens qu'ils ne devoient pas songer à vaincre, mais seulement à se sauver; & tous les * Ecrivains assurent que jamais Lacédémone ne reçut un présage plus funeste.

Les plus célébres entre les Sorts étoient à Préneste & à Antium, deux petites Villes d'Italie. A Preneste étoit la Fortune, & à Antium les Fortunes.

Les Fortunes d'Antium avoient cela de remarquable, que c'étoient des Statues qui se remuoient d'elles-mêmes, selon le témoignage de Macrobe,

* *Ciceron, l. 2. de la Divination.*

l. 1, chap. 23, & dont les mouvemens différens, ou servoient de Réponse, ou marquoient si l'on pouvoit consulter les Sorts.

Un passage de Ciceron au l. 2. de la Divination, où il dit que l'on consultoit les Sorts de Préneste par le consentement de la Fortune, peut faire croire que cette Fortune savoit aussi remuer la tête, ou donner quelque autre signe de ses volontés.

Nous trouvons encore quelques Statues qui avoient cette même propriété. Diodore de Sicile & Quinte-Curce disent que Jupiter Hammon étoit porté par quatre-vingt Prêtres dans une espéce de Gondole d'or, d'où pendoient des coupes d'argent; qu'il étoit suivi d'un grand nombre de Femmes & de Filles qui chantoient des Hymnes en langue du Pays, & que ce Dieu porté par ses Prêtres, les conduisoit en leur marquant par quelques mouvemens où il vouloit aller.

Le Dieu d'Heliopolis de Syrie, selon Macrobe, en faisoit autant. Toute la différence étoit qu'il vouloit être porté par des Gens les plus qualifiés de la Province, qui eussent longtemps

auparavant vécu en continence, & qui se fussent fait raser la tête.

Lucien dans le Traité de la Déesse de Syrie, dit qu'il a vû un Apollon encore plus miraculeux; car étant porté sur les épaules de ses Prêtres, il s'avisa de les laisser-là, & de se promener par les airs, & cela aux yeux d'un homme tel que Lucien, ce qui est considérable.

Je suis si las de découvrir les fourberies des Prêtres Payens, & je suis si persuadé aussi qu'on est las de m'en entendre parler, que je ne m'amuserai point à dire comment on pouvoit faire jouer de pareilles Marionnettes.

Dans l'Orient, les Sorts étoient des Fléches, & aujourd'hui encore les Turcs & les Arabes s'en servent de la même maniere. Ezechiel dit que Nabuchodonosor mêla ses Fléches contre Ammon & Jérusalem, & que la Fléche sortit contre Jérusalem. C'étoit-là une belle maniere de résoudre auquel de ces deux Peuples il feroit la Guerre.

Dans la Gréce & dans l'Italie on tiroit souvent les Sorts de quelque Poëte célébre, comme Homere, ou Euripide, ce qui se présentoit à l'ouverture du

du Livre étoit l'Arrêt du Ciel. L'Histoire en fournit mille exemples.

On voit même que quelque deux cens ans après la mort de Virgile, on faisoit déja assés de cas de ses Vers pour les croire Prophétiques, & pour les mettre en la place des Sorts qui avoient été à Prénesle. Car * Alexandre Severe encore particulier, & dans le temps que l'Empereur Héliogabale ne lui vouloit pas de bien, reçut pour réponse dans le Temple de Prénesle cet endroit de Virgile dont le sens est, *Si tu peux surmonter les Destins contraires, tu sera Marcellus.*

Ici mon Auteur se souvient que Rabelais a parlé des *Sorts Virgilianes*, que Panurge va consulter sur son mariage, & il trouve cet endroit du Livre aussi savant qu'il est agréable & badin. Il dit que les bagatelles & les sotises de Rabelais valent souvent mieux que les discours les plus sérieux des autres. Je n'ai point voulu oublier cet éloge, parce que c'est une chose singuliere de le rencontrer au milieu d'un Traité des Oracles plein de science & d'érudition. Il est certain que Rabelais avoit

* *Lampridus.*

beaucoup d'esprit & de lecture, & un art très-particulier de débiter des choses savantes comme de pures fadaises, & de dire de pures fadaises le plus souvent sans ennuyer. C'est dommage qu'il n'ait vécu dans un Siécle qui l'eût obligé à plus d'honnêteté & de politesse.

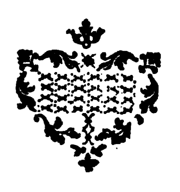
Les Sorts passerent jusques dans le Christianisme; on les prit dans les Livres sacrés, au lieu que les Payens les prenoient dans leurs Poëtes. Saint Augustin dans l'Epître 119 à Januarius, paroît ne désaprouver cet usage que sur ce qui regarde les affaires du Siécle. Grégoire de Tours nous apprend lui-même quelle étoit sa pratique; il passoit plusieurs jours dans le Jeûne & dans la Priere; ensuite il alloit au Tombeau de S. Martin, où il ouvroit tel Livre de l'Ecriture qu'il vouloit, & il prenoit pour la réponse de Dieu le premier passage qui s'offroit à ses yeux. Si ce passage ne faisoit rien au sujet, il ouvroit un autre Livre de l'Ecriture.

D'autres prenoient pour Sort divin la premiere chose qu'ils entendoient chanter en entrant dans l'Eglise.

Mais qui croiroit que * l'Empereur Héraclius délibérant en quel lieu il feroit passer l'Hiver à son Armée, se détermina par cette espéce de Sort? Il fit purifier son Armée pendant trois jours; ensuite il ouvrit le Livre des Evangiles, & trouva que son quartier d'Hiver lui étoit marqué dans l'Albanie. Etoit-ce là une affaire dont on pût espérer de trouver la décision dans l'Ecriture?

L'Eglise est enfin venue à bout d'exterminer cette superstition; mais il lui a fallu du temps. Du moment que l'erreur est en possession des esprits, c'est une merveille si elle ne s'y maintient toujours.

* *Cedrenus.*



SECONDE DISSERTATION.

Que les Oracles n'ont point cessé au temps de la Venue de Jesus-Christ.

LA plus grande difficulté qui regarde les Oracles est surmontée, depuis que nous avons reconnu que les Démons n'ont point dû y avoir de part. Les Oracles étant ainsi devenus indifférens à la Religion Chrétienne, on ne s'intéressera plus à les faire finir précisément à la Venue de Jesus-Christ.



CHAPITRE I.

Foiblesse des raisons sur lesquelles cette opinion est fondée.

CE qui a fait croire à la plupart des Gens que les Oracles avoient cessé à la Venue de Jesus-Christ, ce sont les Oracles mêmes qui ont été rendus sur le silence des Oracles, & l'aveu des Payens qui vers le temps de Jesus-Christ, disent souvent qu'ils ont cessé.

Nous avons déja vû la fausseté de ces prétendus Oracles, par lesquels un Démon devenu muet disoit lui-même qu'il étoit muet. Ils ont été ou supposés par le trop de zéle des Chrétiens, ou trop facilement reçus par leur crédulité.

Voici un de ceux sur lesquels Eusebe se fonde pour soutenir que la Naissance de Jesus-Christ les a fait cesser. Il est tiré de Porphire, & Eusebe ne manque jamais à se prévaloir autant qu'il peut du témoignage de cet ennemi.

Je t'apprendrai la verité sur les Oracles & de Delphes & de Claros, disoit Apollon à son Prêtre. *Autrefois il sortit du sein de la terre une infinité d'Oracles, & des Fontaines, & des exhalaisons qui inspiroient des fureurs divines. Mais la terre par les changemens continuels que le temps amene, a repris & fait rentrer en elle-même & Fontaines, & exhalaisons, & Oracles. Il ne reste plus que les eaux de Micale dans les Campagnes de Didime, & celles de Claros, & l'Oracle du Parnasse.* Sur cela Eusebe conclut en général que tous les Oracles avoient cessé.

Il est certain qu'il y en a du moins trois d'exceptés selon cet Oracle qu'il rapporte lui-même; mais il ne songe qu'à ce commencement qui lui est favorable, & ne s'inquiéte point du reste.

Mais cet Oracle de Porphire nous dit-il quand tous ces autres Oracles avoient cessé? Point du tout. Eusebe veut l'entendre du temps de la Venue de Jesus-Christ. Son zéle est louable, mais sa maniere de raisonner ne l'est pas tout-à-fait.

Et quand même l'Oracle de Porphire parleroit du temps de Jesus-Christ, il

s'ensuivroit qu'alors plusieurs Oracles cesserent, mais qu'il en resta pourtant encore quelques-uns.

Eusebe a peut-être cru que cette exception n'étoit rien, & qu'il suffisoit que le plus grand nombre d'Oracles eût cessé; mais cela ne va pas ainsi. Si les Oracles ont été rendus par des Démons, que la Naissance de Jesus-Christ ait condamné au silence, nul Démon n'a été privilégié. Qu'il soit resté un seul Oracle après Jesus-Christ, il ne m'en faut pas davantage; ce n'est point sa Naissance qui a fait taire les Oracles. C'est ici un de ces cas où la moindre exception ruine la proposition générale.

Mais peut-être les Démons à la Naissance de Jesus-Christ ont cessé de rendre des Oracles, & les Oracles n'ont pas laissé de continuer, parce que les Prêtres les ont contrefaits.

Cette supposition seroit sans aucun fondement. Je prouverai que les Oracles ont duré quatre cens ans après Jesus-Christ. On n'a remarqué aucune différence entre ces Oracles qui ont suivi la Naissance de Jesus-Christ, & ceux qui l'avoient précédée. Si les Prê-

tres ont si bien fourbé pendant quatre cens ans, pourquoi ne l'ont-ils pas toujours fait ?

Un des Auteurs Payens qui a le plus servi à faire croire que les Oracles avoient cessé à la Venue de Jesus-Christ, c'est Plutarque. Il vivoit quelque cent ans après Jesus-Christ, & il a fait un Dialogue sur les Oracles qui avoient cessé. Bien des Gens sur ce titre seul ont formé leur opinion, & pris leur parti. Cependant Plutarque excepte positivement l'Oracle de Lébadie, c'est-à-dire de Trophonius, & celui de Delphes, où il dit qu'il falloit anciennement deux Prêtresses, bien souvent trois, mais qu'alors c'étoit assés d'une. Du reste il avoue que les Oracles étoient taris dans la Béotie, qui en avoit été autrefois une source très-féconde.

Tout cela prouve la cessation de quelques Oracles, & la diminution de quelques autres, mais non pas la cessation entiere de tous les Oracles, ce qui seroit pourtant absolument nécessaire pour le Sistême commun.

Encore l'Oracle de Delphes n'étoit-il pas si fort déchû du temps de Plutar-

que ; car lui-même dans un autre Traité nous dit que le Temple de Delphes étoit plus magnifique qu'on ne l'avoit jamais vû, qu'on en avoit relevé d'anciens Bâtimens que le temps commençoit à ruiner, & qu'on y en avoit ajouté d'autres tout modernes ; que même on voyoit une petite Ville qui s'étant formée peu à peu auprès de Delphes, en tiroit sa nourriture comme un petit arbre qui pousse au pied d'un grand, & que cette petite Ville étoit parvenue à être plus considérable qu'elle n'avoit été depuis mille ans. Mais dans ce Dialogue même des Oracles qui ont cessé, Démétrius Cilicien, l'un des Interlocuteurs, dit qu'avant qu'il commençât ses Voyages, les Oracles d'Amphilocus & de Mopsus en son Pays étoient aussi florissans que jamais ; que véritablement depuis qu'il en étoit parti, il ne savoit pas ce qui leur pouvoit être arrivé.

Voilà ce qu'on trouve dans ce Traité de Plurarque, auquel je ne sai combien de Gens savans vous renvoyent, pour vous prouver que les Oracles ont cessé à la Venue de Jesus-Christ.

Ici mon Auteur prétend qu'on est

tombé aussi dans une méprise grossiere sur un passage du second Livre de la Divination. Ciceron se moque d'un Oracle qu'on disoit qu'Apollon avoit rendu en Latin à Pirrhus, qui le consultoit sur la Guerre qu'il alloit faire aux Romains. Cet Oracle est équivoque, de sorte qu'on ne sait s'il veut dire que Pirrhus vaincra les Romains, ou que les Romains vaincront Pirrhus. L'équivoque est attachée à la construction de la Phrase Latine, & nous ne la saurions rendre en François. Voici les propres termes de Ciceron sur cet Oracle.

Premierement, dit-il, *Apollon n'a jamais parlé Latin. Secondement, les Grecs ne connoissent point cet Oracle. Troisiémement, Apollon du temps de Pirrhus avoit déja cessé de faire des Vers. Enfin, quoique les Eacides, de la famille desquels étoit Pirrhus, ne fussent pas Gens d'un esprit bien fin ni bien pénétrant, cependant l'équivoque de l'Oracle étoit si manifeste, que Pirrhus eût dû s'en appercevoir.... Mais ce qui est le principal, pourquoi y a-t-il déja long-temps qu'il ne se rend plus d'Oracles à Delphes de cette sorte, ce qui fait qu'il n'y a présentement rien de plus méprisé?*

C'eſt ſur ces dernieres paroles que l'on s'eſt fondé, pour dire que du temps de Ciceron il ne ſe rendoit plus d'Oracles à Delphes.

Mon Auteur dit qu'on ſe trompe, & que ces mots, *pourquoi ne ſe rend-t-il plus d'Oracles de cette ſorte*, marquent bien que Ciceron ne parle que des Oracles en Vers, puiſqu'il étoit alors queſtion d'un Oracle renfermé en un Vers.

Je ne ſai s'il faut être tout-à-fait de ſon avis; car voici comme Ciceron continue immédiatement. *Ici quand on preſſe les Défenſeurs des Oracles, ils répondent que cette vertu qui étoit dans l'exhalaiſon de la terre, & qui inſpiroit la Pithie, s'eſt évaporée avec le temps. Vous diriés qu'ils parlent de quelque vin qui a perdu ſa force. Quel temps peut conſumer ou épuiſer une vertu toute divine? Or qu'y a-t-il de plus divin qu'une exhalaiſon de la terre qui fait un tel effet ſur l'ame, qu'elle lui donne & la connoiſſance de l'avenir, & le moyen de s'en expliquer en Vers?*

Il me ſemble que Ciceron entend que la vertu toute entiere avoit ceſſé, & il eût bien vû qu'il en eût toujours dû demeurer une bonne partie, quand il ne ſe fût plus rendu à Delphes que

des Oracles en Prose. N'est-ce donc rien qu'une Prophétie, à moins qu'elle ne soit en Vers ?

Je ne crois pas qu'on ait eu tant de tort de prendre ce passage pour une preuve de la cessation entiere de l'Oracle de Delphes ; mais on a eu tort de prétendre en tirer avantage pour attribuer cette cessation à la Naissance de Jesus-Christ. L'Oracle a cessé trop tôt, puisque selon ce passage il avoit cessé long-tems avant Ciceron.

Mais il n'est pas vrai que la chose soit comme Ciceron paroît l'avoir entendue en cet endroit. Lui-même au 1. Liv. de la Divination fait parler en ces termes Quintus son frere, qui soutient les Oracles. *Je m'arrête sur ce point. Jamais l'Oracle de Delphes n'eût été si célèbre, & jamais il n'eût reçu tant d'Offrandes des Peuples & des Rois, si de tout temps on n'eût reconnu la vérité de ses Prédictions. Il n'est pas si célèbre présentement. Comme il l'est moins, parce que ses Prédictions sont moins vraies, jamais si elles n'eussent été extrêmement vraies, il n'eût été célèbre au point qu'il l'a été.*

Mais ce qui est encore plus fort, Ciceron même, à ce que dit Plutar-

que dans sa vie, avoit dans sa jeunesse consulté l'Oracle de Delphes, sur la conduite qu'il devoit tenir dans le monde, & il lui avoit été répondu qu'il suivît son génie plutôt que de se régler sur les opinions vulgaires. S'il n'est pas vrai que Ciceron ait consulté l'Oracle de Delphes, il faut du moins que du temps de Ciceron on le consultât encore.

CHAPITRE II.

Pourquoi les Auteurs anciens se contredisent souvent sur le temps de la cessation des Oracles.

D'Où vient donc, dira-t-on, que Lucain au 5. Liv. de la Pharsale, parle en ces termes de l'Oracle de Delphes? *L'Oracle de Delphes qui a gardé le silence, depuis que les Grands ont redouté l'avenir, & ont défendu aux Dieux de parler, est la plus considérable de toutes les faveurs du Ciel que notre siécle a perdues.* Et peu après: *Appius, qui vouloit savoir quelle seroit la destinée de l'Italie, eut la hardiesse d'aller inter-*

roger cette Caverne depuis ſi long-temps muette, & d'aller remuer ce Trepié oiſif depuis ſi long-temps.

D'où vient que Juvenal dit en un endroit, *puiſque l'Oracle ne parle plus à Delphes?*

D'où vient enfin que parmi les Auteurs d'un même temps, on en trouve qui diſent que l'Oracle de Delphes ne parle plus? d'autres qui diſent qu'il parle encore? Et d'où vient que quelquefois un même Auteur ſe contredit ſur ce Chapitre?

C'eſt qu'aſſurément les Oracles n'étoient plus dans leur ancienne vogue, & qu'auſſi ils n'étoient pas encore tout-à-fait ruinés. Ainſi par rapport à ce qu'ils avoient été autrefois, ils n'étoient plus rien; & en effet ils ne laiſſoient pourtant pas d'être encore quelque choſe.

Il y a plus, il arrivoit qu'un Oracle étoit ruiné pour un temps, & qu'enſuite il ſe relevoit; car les Oracles étoient ſujets à diverſes avantures. Il ne les faut pas croire anéantis, du moment qu'on les voit muets; ils pourront reprendre la parole.

Plutarque dit qu'anciennement un

Dragon qui s'étoit venu loger sur le Parnasse, avoit fait déserter l'Oracle de Delphes ; qu'on croyoit communément que c'étoit la solitude qui y avoit fait venir le Dragon ; mais qu'il y avoit plus d'apparence que le Dragon y avoit causé la solitude ; que depuis la Grece s'étoit remplie de Villes, &c.

Vous voyés que Plutarque vous parle d'un temps assés éloigné. Ainsi l'Oracle depuis sa naissance avoit déja été abandonné une fois ; ensuite il est sûr qu'il s'étoit merveilleusement bien rétabli.

Après cela, le Temple de Delphes essuya diverses fortunes. Il fut pillé par un Brigand descendu de Phlegios, par l'Armée de Xercès, par les Phocenses, par Pirrhus, par Néron, enfin par les Chrétiens sous Constantin. Tout cela ne faisoit pas de bien à l'Oracle ; les Prêtres étoient ou massacrés, ou dispersés ; on abandonnoit le lieu, les ustenciles sacrés étoient perdus, il falloit des soins, des frais & du temps pour remettre l'Oracle sur pied.

Il se peut donc faire que Ciceron ait pendant sa jeunesse consulté lOracle de Delphes ; que pendant la Guerre de

César & de Pompée, & dans ce désordre général de l'Univers, l'Oracle ait été muet, comme le veut Lucain; qu'enfin après la fin de cette Guerre, lorsque Ciceron écrivoit ses Livres de Philosophie, il commençât à se rétablir assés pour donner lieu à Quintus de dire qu'il étoit encore au monde, & assés peu pour donner lieu à Ciceron de supposer qu'il n'y étoit plus.

Quand Dorimaque, au rapport de Polibe, brula les Portiques du Temple de Dodone, renversa de fond en comble le lieu sacré de l'Oracle, pilla ou ruina toutes les Offrandes, un Auteur de ce temps-là auroit bien pû dire que l'Oracle de Dodone ne parloit plus. Cela n'empêcheroit pas que dans le Siécle suivant on ne trouvât un autre Auteur qui en rapporteroit quelque réponse.



CHAPITRE

CHAPITRE III.

Histoire de la durée de l'Oracle de Delphes & de quelques autres Oracles.

NOUS ne saurions mieux prouver que vers le temps de la Naissance de J. C. où l'on parle tant du silence de l'Oracle de Delphes, il n'avoit pas cessé tout-à-fait, mais étoit seulement interrompu, qu'en rapportant toutes les occasions différentes où l'on trouve depuis ce temps-là qu'il a parlé.

Suétone, dans la Vie de Néron, dit que l'Oracle de Delphes l'avertit qu'il se donnât de garde des 73 ans; que Néron crut qu'il ne devoit mourir qu'à cet âge-là, & ne songea point au vieux Gàlba, qui étant âgé de 73 ans, lui ôta l'Empire. Cela le persuada si bien de son bonheur, qu'ayant perdu par un naufrage des choses d'un très-grand prix il se vanta que les poissons les lui rapporteroient.

Il falloit qu'il éût reçu du même Oracle de Delphes quelque réponse qui lui parût moins agréable, ou qu'il ne se contentât plus d'être destiné à vivre 73 ans, * lorsqu'il ôta aux Prêtres de Delphes les Champs de Cirrhe pour les donner à des Soldats, qu'il enleva du Temple plus de 500 Statues, soit d'Hommes, soit de Dieux, toutes de bronze, & que pour profaner ou pour abolir à jamais l'Oracle, il fit égorger des hommes à l'ouverture de la Caverne sacrée d'où sortoit l'esprit divin.

Que l'Oracle après une telle avanture ait été muet jusqu'au temps de Domitien, ensorte que Juvenal ait pû dire alors que Delphes ne parloit plus, cela n'est pas merveilleux.

Cependant il ne faut pas qu'il ait été tout-à-fait muet depuis Néron jusqu'à Domitien; car voici comme parle Philostrate dans la vie d'Apollonius de Tyane qui a vû Domitien. *Apollonius visita tous les Oracles de la Gréce, & celui de Dodone, & celui de Delphes, & celui d'Amphiaraüs*, &c. Ailleurs il parle encore ainsi. *Vous pouvez voir Apollon de*

* *Dion Cassius, Pausanias.*

Delphes illustre par les Oracles qu'il rend au milieu de la Gréce. Il répond à ceux qui le consultent, comme vous le savés vous-même, en peu de paroles; & sans accompagner sa réponse de prodiges, quoiqu'il lui fût fort aisé de faire trembler le Parnasse, d'arrêter la course du Cephise, & de changer les eaux de Castalie en vin. Il vous dit simplement la vérité, & ne s'amuse point à faire une montre inutile de son pouvoir. Il est assez plaisant que Philostrate prétende faire valoir son Apollon, parçe qu'il n'étoit pas grand faiseur de miracles. Il pourroit y avoir en cet endroit-là quelque venin contre les Chrétiens.

Nous avons vû comment du temps de Plutarque, qui vivoit sous Trajan, cet Oracle étoit encore sur pied, quoique réduit à une seule Prêtresse, après en avoir eu deux ou trois. Sous Adrien, Dion Chrysostome dit qu'il consulta l'Oracle de Delphes, & il en rapporta une réponse qui lui parut assés embarrassée, & qui l'est effectivement.

Sous les Antonins, Lucien dit qu'un Prêtre de Tyane alla demander à ce faux Prophéte Alexandre, si les Oracles qui se rendoient alors à Didime, à Claros & à Delphes, étoient véri-

tablement des réponſes d'Apollon ; ou des impoſtures. Alexandre eut des égards pour ces Oracles qui étoient de la nature du ſien, & répondit au Prêtre qu'il n'étoit pas permis de ſavoir cela. Mais quand cet habile Prêtre demanda ce qu'il ſeroit après ſa mort, on lui répondit hardiment : *Tu ſeras Chameau, puis Cheval, puis Phioſophe, puis Prophéte auſſi grand qu'Alexandre.*

Après les Antonins, trois Empereurs ſe diſputerent l'Empire, Severus Septimus, Peſcennius Niger, Clodius Albinus. *On conſulta Delphes*, dit Spartien, *pour ſavoir lequel des trois la République devoit ſouhaiter ; & l'Oracle répondit en un Vers, le Noir eſt le meilleur, l'Africain eſt bon, le Blanc eſt le pire.* Par le Noir on entendoit Peſcennius Niger, par l'Africain Severe qui étoit d'Afrique, & par le Blanc Clodius Albinus. On demanda enſuite qui demeureroit le Maître de l'Empire ; & il fut répondu : *On verſera le ſang du Blanc & du Noir, l'Africain gouvernera le Monde.* On demanda encore combien de temps il gouverneroit ; & il fut répondu : *Il montera ſur la Mer d'Italie avec vingt Vaiſſeaux, ſi cependant un Vaiſſeau peut traverſer la*

Mer; par-où l'on entendit que Severe regneroit vingt ans. Il eſt vrai que l'Oracle ſe réſervoit une reſtriction obſcure pour ſe pouvoir ſauver en cas de beſoin; mais enfin dans le temps que Delphes étoit le plus floriſſant, il ne s'y rendoit pas de meilleurs Oracles que ceux-là.

On trouve cependant que Clement Alexandrin dans ſon Exhortation aux Gentils, qu'il a compoſée, ou ſous Severe, ou à peu près en ce temps-là, dit nettement que la Fontaine de Caſtalie qui appartenoit à l'Oracle de Delphes, & celle de Colophon, & toutes les autres Fontaines Prophétiques, avoient enfin, quoique tard, perdu leurs vertus fabuleuſes.

Peut-être en ce temps-là ces Oracles tomberent-ils dans un de ces ſilences auſquels ils étoient devenus ſujets par intervalles; peut-être, parce qu'ils n'étoient plus guére en vogue, Clement Alexandrin aimoit-il autant dire qu'ils ne ſubſiſtoient plus du tout.

Il eſt toujours certain que ſous Conſtantius pere de Conſtantin, & pendant la jeuneſſe de Conſtantin, Delphes n'étoit pas encore ruiné, puiſ-

qu'Eusebe fait dire à Constantin dans sa vie, que le bruit couroit alors qu'Apollon avoit rendu un Oracle, non par la bouche d'une Prêtresse, mais du fond de son obscure Caverne, par lequel il disoit que les hommes justes qui étoient en terre, étoient cause qu'il ne pouvoit plus dire vrai. Voilà un plaisant aveu. De plus, il falloit que l'Oracle de Delphes fût alors bien misérable, puisqu'on en avoit retranché la dépense d'une Prêtresse.

Il recut un terrible coup sous Constantin, qui commanda ou qui permit que l'on pillât Delphes. *Alors*, dit Eusebe dans la vie de Constantin, *on produisit aux yeux du Peuple dans les Places de Constantinople, ces Statues dont l'erreur des hommes avoit fait si long-temps des objets de vénération & de culte. Ici l'Apollon Pithien, là le Sminthien, les Trépiés dans le Cirque, & les Muses Héliconides dans le Palais, furent exposés aux railleries de tout le monde.*

L'Oracle de Delphes se releva pourtant encore une fois. L'Empereur Julien * l'envoya consulter sur l'expédition qu'il méditoit contre les Perses. Si

* *Theodoret.*

l'Oracle de Delphes a été plus loin, du moins nous ne pouvons pas pousser plus loin son Histoire. Il n'en est plus parlé dans les Livres ; mais en effet il y a bien de l'apparence que c'est là le temps où il cessa, & que ses dernieres paroles s'adresserent à l'Empereur Julien, qui étoit si zélé pour le Paganisme. Je ne sai pas trop bien comment de grands hommes ont pû mettre Auguste en la place de Julien, & avancer hardiment que l'Oracle de Delphes avoit fini par la réponse qu'il avoit rendue à Auguste sur l'Enfant Hébreu.

Quelques Auteurs * modernes qui ont trouvé cet Oracle digne d'une fin éclatante, lui en ont fait une. Ils ont lû dans Sozomene & dans Théodoret, que sous Julien le feu avoit pris au Temple d'Apollon, qui étoit dans un Fauxbourg d'Antioche appellé Daphné, sans qu'on eût pû découvrir l'Auteur ou la cause de cet incendie ; que les Payens en accusoient les Chrétiens, & que les Chrétiens l'attribuoient à un foudre lancé de la main de Dieu. A la vérité Théodoret dit que le Tonnerre étoit tombé sur ce Temple, mais Sozomene n'en parle

* *Melanchton ; Peucer, Boissard, Hospinion.*

point. Ces Modernes se sont avisés de transporter cet événement au Temple de Delphes qui étoit fort éloigné de là, & de dire que par une juste vengeance de Dieu les foudres l'avoient renversé au milieu d'un grand tremblement de terre. Ce tremblement de terre, dont ni Sozomene ni Théodoret ne parlent dans l'incendie même de Daphné, a été mis là pour tenir compagnie aux foudres, & pour honorer l'avanture.

Ce seroit une chose ennuyeuse de faire l'Histoire de la durée de tous les autres Oracles depuis la Naissance de Jesus-Christ; il suffira de marquer en quels temps on trouve que quelques-uns des principaux ont parlé pour la derniere fois; & souvenés-vous toujours que ce n'est pas à dire qu'ils ayent effectivement parlé pour la derniere fois, dans la derniere occasion où les Auteurs nous apprennent qu'ils ayent parlé.

Dion qui ne finit son Histoire qu'à la huitiéme année d'Alexandre Severe, c'est-à-dire l'an 230 de Jesus-Christ, dit que de son temps Amphilochus rendoit encore des Oracles en Songe. Il

nous

nous apprend aussi qu'il y avoit dans la Ville d'Apollonie un Oracle, où l'avenir se déclaroit par la maniere dont le feu prenoit à l'encens qu'on jettoit sur un Autel. Il n'étoit permis de faire à cet Oracle des questions ni de Mort, ni de Mariage. Ces restrictions bisarres étoient quelquefois fondées sur l'Histoire particuliere du Dieu, qui avoit eu sujet pendant sa vie de prendre de certaines choses en aversion. Je crois aussi qu'elles pouvoient venir quelquefois du mauvais succès qu'avoient eu les réponses de l'Oracle sur de certaines matieres.

* Sous Aurelien, vers l'an de Jesus-Christ 272, les Palmireniens révoltés consulterent un Oracle d'Apollon Sarpédonien en Cilicie. Ils consulterent encore celui de Venus Aphacite, dont la forme étoit assés singuliere pour mériter d'être rapportée ici. Aphaca est un lieu entre Heliopolis & Biblos. Auprès du Temple de Venus est un Lac semblable à une Citerne. A de certaines Assemblées que l'on y fait dans des temps réglés, on voit dans ces lieux-là un feu en forme de globe ou de lampe

* *Zozime.*

& ce feu, dit Zozime, s'est vû jusqu'à notre temps, c'est-à-dire jusques vers l'an de Jesus-Christ 400. On jette dans le Lac des Présens pour la Déesse: il n'importe de quelle espéce ils soient. Si elle les reçoit, ils vont au fond; si elle ne les reçoit pas, ils surnagent, fût-ce de l'argent ou de l'or. L'année qui précéda la ruine des Palmireniens, leurs Présens allerent au fond, mais l'année suivante tout surnagea.

* Licinius ayant dessein de recommencer la Guerre contre Constantin, consûlta l'Oracle d'Apollon de Didime, & en eut pour réponse deux Vers d'Homere dont le sens est: *Malheureux Vieillard, ce n'est point à toi à combattre contre les jeunes Gens, tu n'as point de forces, & ton âge t'accable.*

** Un Dieu assés inconnu, nommé Besa, rendoit encore des Oracles sur des Billets à Abide, dans l'extrémité de la Thébaïde, sous l'Empire de Constantius; car on envoya à cet Empereur des Billets qui avoient été laissés dans le Temple de Besa, sur lesquels il commença à faire des informations très-

* *Sozomene.*

** *Ammian Marcellin.*

rigoureuses, & jetta dans les Prisons, ou envoya en exil, ou fit tourmenter cruellement un assés grand nombre de personnes. C'est que par ces Billets on consultoit le Dieu sur la destinée de l'Empire, ou sur la durée que devoit avoir le Régne de Constantius, ou même sur le succès de quelque dessein que l'on formoit contre lui.

Enfin Macrobe qui vivoit sous Arcadius & Honorius, Fils de Théodose, parle du Dieu d'Heliopolis de Sirie & de son Oracle, & des Fortunes d'Antium, en des termes qui marquent positivement que tout cela subsistoit encore de son temps.

Remarqués qu'il n'importe pour notre dessein que toutes ces Histoires soient vraies, ni que ces Oracles ayent effectivement rendu les réponses qu'on leur attribue. On n'a pû attribuer de fausses réponses qu'à des Oracles que l'on savoit qui subsistoient encore effectivement; & les Histoires que tant d'Auteurs en ont débitées, prouvent du moins que l'on ne croyoit pas qu'ils eussent cessé.

CHAPITRE IV.

Cessation générale des Oracles avec celle du Paganisme.

EN général les Oracles n'ont cessé qu'avec le Paganisme, & le Paganisme ne cessa pas à la venue de Jesus-Christ.

Constantin abattit peu de Temples, encore n'osa-t-il les abattre qu'en prenant le prétexte des crimes qui s'y commettoient. C'est ainsi qu'il fit renverser celui de Venus (1) Aphacite, & celui d'Esculape qui étoit à (2) Eges en Cilicie, tous deux Temples à Oracles. Mais il défendit (3) que l'on sacrifiât aux Dieux, & commença à rendre par cet Edit les Temples inutiles.

On trouve des Edits de Constantius & de Julien, alors Césars, par lesquels toute Divination est défendue sur peine de la vie, non seulement celle des Astrologues, & des Interprétes des

(1) *Zozim.* (2) *Eusebe, vie de Contistantin.* (3) *Théedoret.*

Songes, & des Magiciens, mais aussi celle des Augures & des Aruspices, ce qui donnoit une grande atteinte à la Religion des Romains. Il est vrai que les Empereurs avoient un intérêt particulier à défendre toutes les Divinations, parce qu'on ne faisoit autre chose que s'enquerir de leur destinée, & principalement des Successeurs qu'ils devoient avoir; & tel se révoltoit & prétendoit à l'Empire, pour avoir été flatté par un Devin.

Nous avons vû qu'il restoit encore beaucoup d'Oracles, lorsque Julien se vit Empereur; mais de ceux qui étoient ruinés, il s'apliqua à en rétablir le plus qu'il put. Celui du Fauxbourg de Daphné, par exemple, avoit été détruit par Adrien, qui * pendant qu'il étoit encore particulier, ayant trempé une feuille dans la Fontaine Castalienne, (car il y en avoit une de ce nom à Daphné aussi-bien qu'à Delphes) avoit trouvé sur cette feuille en la retirant de l'eau, l'Histoire de ce qui lui devoit arriver, & des avis de songer à l'Empire. Il craignoit, quand il fut Empereur, que cet Oracle ne donnât le

* *Sozomene.*

même conſeil à quelqu'autre, & il fit jetter dans la Fontaine ſacrée une grande quantité de pierres dont on la boucha. Il y avoit beaucoup d'ingratitude dans ce procédé ; mais Julien * rouvrit la Fontaine, il fit ôter d'alentour les Corps qui y étoient enterrés, & purifia le lieu de la même maniere dont les Athéniens avoient autrefois purifié l'Iſle de Délos.

Julien fit plus, il voulut être Prophéte de l'Oracle de Didime. C'étoit le moyen de remettre en honneur la Prophétie qui n'étoit plus guére eſtimée. Il étoit Souverain Pontife, puiſqu'il étoit Empereur ; mais les Empereurs n'avoient pas coutume de faire grand uſage de cette Dignité Sacerdotale. Pour lui, il prit la choſe bien plus ſérieuſement ; & nous voyons dans une de ſes Lettres qui ſont venues juſqu'à nous, qu'en qualité de Souverain Pontife, il défend à un Prêtre Payen de faire pendant trois mois aucune fonction de Prêtre. La Lettre qu'il écrivit à Arſace, Pontife de la Galatie, nous apprend de quelle maniere il ſe prenoit à faire refleurir le Paganiſme. Il ſe félicite d'a-

* *Ammian Marcellin.*

bord des grands effets que son zéle a produits en fort peu de temps. Il juge que le meilleur secret pour rétablir le Paganisme, est d'y transporter les vertus du Christianisme, la charité pour les Etrangers, le soin d'enterrer les Morts, & la sainteté de vie que les Chrétiens, dit-il, feignent si bien. Il veut que ce Pontife, par raison ou par menaces, oblige les Prêtres de la Galatie à vivre régulierement, à s'abstenir des Spectacles & des Cabarets, à quitter tous le Emplois bas ou infâmes, à s'adonner uniquement avec toute leur famille au culte des Dieux, & à avoir l'oeil sur les Galiléens pour réprimer leurs impiétés & leurs profanations. Il remarque qu'il est honteux que les Juifs & les Galiléens nourrissent non-seulement leurs Pauvres ; mais ceux des Payens, & que les Payens abandonnent les leurs, & ne se souviennent plus que l'hospitalité & la libéralité sont des vertus qui leur sont propres, puisqu'Homere fait ainsi parler Eumée : *Mon Hôte, quand il me viendroit quelqu'un moins considérable que toi, il ne me seroit pas permis de ne le point recevoir. Tous viennent de la part de Jupiter, & Etrangers, & Pau-*

quât les anciennes coutumes. Il est vrai que c'est Zozime, un Payen, de qui nous tenons cette Histoire; on peut dire qu'il l'a supposée pour donner à croire que les Empereurs considéroient encore les Payens. On peut répondre aussi que Zozime, dans l'état où étoient les affaires de sa Religion, devoit être plutôt d'humeur à se plaindre du mal qu'on ne lui faisoit pas, qu'à se louer d'une grace qu'on ne lui auroit pas faite.

Ce qui est constant, c'est que l'on a des Inscriptions & de Rome & d'autres Villes d'Italie, par lesquelles il paroît que sous l'Empire de Valentinien, des personnes de grande considération firent les Sacrifices nommés Taurobolia & Criobolia, c'est-à-dire, Aspersion de sang de Taureau, ou de sang de Bélier. Il semble même par la quantité des Inscriptions, que cette cérémonie ait été principalement à la mode du temps de Valentinien, & des deux autres Empereurs du même nom.

Comme elle est une des plus bisarres & des plus singulieres du Paganisme, je crois qu'on ne sera pas fâché de la connoître. Prudence qui pouvoit l'a-

voir vûe, nous la décrit assés au long.

On creusoit une fosse assés profonde, où celui pour qui se devoit faire la cérémonie descendoit avec des Bandelettes sacrées à la tête, avec une Couronne, enfin avec tout un équipage mistérieux. On mettoit sur la fosse un couvercle de bois percé de quantité de trous. On amenoit sur ce couvercle un Taureau couronné de Fleurs, & ayant les cornes & le front orné de petites lames d'or. On l'égorgeoit avec un couteau sacré; son sang couloit par ces trous dans la fosse, & celui qui y étoit la recevoit avec beaucoup de respect; il y présentoit son front, ses joues, ses bras, ses épaules, enfin toutes les parties de son corps, & tâchoit à n'en laisser pas tomber une goutte ailleurs que sur lui. Ensuite il sortoit de-là hideux à voir, tout souillé de ce sang, ses cheveux, sa barbe, ses habits tout dégoutans; mais aussi il étoit purgé de tous ses crimes, & régénéré pour l'Eternité; car il paroît positivement par les Inscriptions, que ce Sacrifice étoit pour ceux qui le recevoient, une régénération mystique & éternelle.

Il falloit le renouveller tous les vingt

ans ; autrement il perdoit cette force qui s'étendoit dans tous les Siécles à venir.

Les Femmes recevoient cette régénération aussi-bien que les Hommes. On y associoit qui l'on vouloit, & ce qui est encore plus remarquable, des Villes entieres la recevoient par Députés.

Quelquefois on faisoit ce Sacrifice pour le salut des Empereurs. Des Provinces faisoient leur cour d'envoyer un Homme se barbouiller, en leur nom, de sang de Taureau, pour obtenir à l'Empereur une longue & heureuse vie. Tout cela est clair par les Inscriptions.

Nous voici enfin sous Théodose & ses Fils, à la ruine entiere du Paganisme.

Théodose commença par l'Egypte, où il fit fermer tous les Temples. Ensuite il alla jusqu'à faire abattre celui de Serapis, le plus fameux de toute l'Egypte.

Selon Strabon, il n'y avoit rien de plus gai dans toute la Religion Payenne, que les Pélerinages qui se faisoient à Serapis. Vers le temps de certaines Fê-

tes, dit-il, on ne sauroit croire la multitude de Gens qui descendent sur un Canal d'Alexandrie à Canope, où est ce Temple. Jour & nuit ce ne sont que Bateaux pleins d'Hommes & de Femmes, qui chantent & qui dansent avec toute la liberté imaginable. A Canope il y a sur le Canal une infinité d'Hôtelleries qui servent à retirer ces Voyageurs, & à favoriser leurs divertissemens.

Aussi le Sophiste Eunapius, Payen, paroît avoir grand regret au Temple de Serapis, & nous en décrit la fin malheureuse avec assés de bile. Il dit que des Gens qui n'avoient jamais entendu parler de la Guerre, se trouverent pourtant fort vaillans contre les pierres de ce Temple, & principalement contre les riches Offrandes dont il étoit plein; que dans ces Lieux saints on y plaça des Moines, gens infâmes & inutiles, qui pourvû qu'ils eussent un habit noir & mal propre, prenoient une autorité tirannique sur l'esprit des Peuples; & que ces Moines, au lieu des Dieux que l'on voyoit par les lumieres de la raison, donnoient à adorer des Têtes de Brigands punis pour leurs cri-

mes, qu'on avoit ſalées afin de les conſerver. C'eſt ainſi que cet Impie traite les Moines & les Reliques : il falloit que la licence fût encore bien grande du temps qu'on écrivoit de pareilles choſes ſur la Religion des Empereurs. Ruffin ne manque pas de nous marquer qu'on trouva le Temple de Serapis tout plein de chemins couverts, & de Machines diſpoſées pour les Fourberies des Prêtres. Il nous apprend entr'autres choſes qu'il y avoit à l'Orient du Temple une petite fenêtre par où entroit à certain jour un rayon du Soleil qui alloit donner ſur la bouche de Serapis. Dans le même temps on apportoit un Simulacre du Soleil qui étoit de fer, & qui étant attiré par de l'Aiman caché dans la voûte, s'élevoit vers Serapis. Alors on diſoit que le Soleil ſaluoit ce Dieu ; mais quand le Simulacre de fer retomboit, & que le rayon ſe retiroit de deſſus la bouche de Serapis, le Soleil lui avoit aſſés fait ſa cour, & il alloit à ſes affaires.

Après que Théodoſe eut défait le rebelle Eugene, il alla à Rome où tout le Sénat tenoit encore pour le Paganiſme. La grande raiſon des Payens étoit que

depuis douze cens ans Rome s'étoit fort bien trouvée de ses Dieux, & qu'elle en avoit reçu toutes sortes de prospérités. L'Empereur harangua le Sénat, & l'exhorta à embrasser le Christianisme ; mais on lui répondit toujours que par l'usage & l'expérience on avoit reconnu le Paganisme pour une bonne Religion, & que si on le quittoit pour le Christianisme, on ne savoit ce qui en arriveroit. Voilà quelle étoit la Théologie du Sénat Romain. Quand Théodose vit qu'il ne gagnoit rien sur ces Gens-là, il leur déclara que le Fisc étoit trop chargé des dépenses qu'il falloit faire pour les Sacrifices, & qu'il avoit besoin de cet argent-là pour payer ses Troupes. On eut beau lui représenter que les Sacrifices n'étoient point légitimes s'il ne se faisoient de l'argent public, il n'eut point d'égard à cet inconvénient. Ainsi les Sacrifices & les anciennes Cérémonies cesserent, & Zozime ne manque pas de remarquer que depuis ce temps-là toutes sortes de malheurs fondirent sur l'Empire Romain.

Le même Auteur raconte qu'à ce voyage que Théodose fit à Rome,

Serena femme de Stilicon voulut entrer dans le Temple de la Mere des Dieux pour lui insulter, & qu'elle ne fit point de difficulté de s'accommoder d'un beau collier que la Déesse portoit. Une vieille Vestale lui reprocha fort aigrement cette impiété, & la poursuivit jusques hors du Temple avec mille imprécations. Depuis cela, dit Zozime, la pauvre Serena eut souvent, soit en dormant, soit en veillant, une vision qui la menaçoit de la mort.

Les derniers efforts du Paganisme furent ceux que fit Symmaque pour obtenir des Empereurs Valentinien, Théodose & Arcadius, le rétablissement des Priviléges des Vestales, & de l'Autel de la Victoire dans le Capitole; mais tout le monde sait avec quelle vigueur Saint Ambroise s'y opposa.

Il paroît pourtant par les piéces même de ce fameux Procès, que Rome avoit encore l'air extrêmement Payen; car Saint Ambroise demande à Symmaque s'il ne suffit pas aux Payens d'avoir les Places publiques, les Portiques, les Bains remplis de leurs Simulacres, & s'il faut encore que leur Autel de la Victoire soit placé dans le Capitole,

pitole, qui eſt le lieu de la Ville où il vient le plus de Chrétiens, *afin que ces Chrétiens*, dit-il, *reçoivent malgré eux la fumée des Sacrifices dans leurs yeux, la Muſique dans leurs oreilles, les cendres dans leur goſier, & l'encens dans leur né.*

Mais lors même que Rome étoit aſſiégée par Alaric, ſous Honorius, elle étoit encore pleine d'Idoles. Zozime dit que comme tout devoit alors conſpirer à la perte de cette malheureuſe Ville, non-ſeulement on ôta aux Dieux leurs parures, mais que l'on fondit quelques-uns de ces Dieux qui étoient d'or ou d'argent, & que de ce nombre fut la Vertu ou la Force, après quoi auſſi elle abandonna entierement les Romains. Zozime ne doutoit pas que cette belle pointe ne renfermât la véritable cauſe de la priſe de Rome.

On ne ſait ſi ſur la foi de cet Auteur on peut recevoir l'Hiſtoire ſuivante. Honorius defendit à ceux qui n'étoient pas Chrétiens de paroître à la Cour avec un Baudrier, ni d'avoir aucun Commandement. Generid, Payen, & même Barbare, mais très-brave homme, qui commandoit les Troupes de Pannonie & de Dalmatie, ne parut

plus chés l'Empereur, mit bas le Baudrier, & ne fit plus aucunes fonctions de sa Charge. Honorius lui demandant un jour pourquoi il ne venoit pas au Palais en son rang, selon qu'il y étoit obligé, il lui représenta qu'il y avoit une Loi qui lui ôtoit le Baudrier & le Commandement. L'Empereur lui dit que cette Loi n'étoit pas pour un Homme comme lui; mais Generid répondit qu'il ne pouvoit recevoir une distinction qui le séparoit d'avec tous ceux qui professoient le même culte. En effet, il ne reprit point les fonctions de sa Charge, jusqu'à ce que l'Empereur vaincu par la nécessité, eût luimême retracté sa Loi. Si cette Histoire est vraie, on peut juger qu'Honorius ne contribua pas beaucoup à la ruine du Paganisme.

Mais enfin, tout l'exercice de la Religion Payenne fut défendu sous peine de la vie, par une Constitution des Empereurs Valentinien III & Martien, l'an 451 de Jesus-Christ. C'étoit-là le dernier coup que l'on pût porter à cette fausse Religion. On trouve pourtant que les mêmes Empereurs qui étoient si zélés pour l'avancement du Christia-

nisme, ne laissoient pas de conserver quelques restes du Paganisme, peut-être assés considérables. Ils prenoient, par exemple, le titre de *Souverains Pontifes*, & cela vouloit dire Souverains Pontifes des Augures, des Aruspices, enfin de tous les Colléges des Prêtres Payens, & Chefs de toute l'ancienne Idolâtrie Romaine.

Zozime prétend que le Grand Constantin même, & Valentinien & Valens, reçurent volontiers des Pontifes Payens, & ce titre & l'habit de cette Dignité, qu'on leur alloit offrir selon la coutume à leur avénement à l'Empire; mais que Gratien refusa l'équipage Pontifical; & que quand on le reporta aux Pontifes, le premier d'entr'eux dit tout en colere: *Si Princeps non vult appellari Pontifex, admodum brevi Pontifex Maximus fiet.* C'est une pointe attachée aux mots Latins, & fondée sur ce que Maxime se révoltoit alors contre Gratien pour le dépouiller de l'Empire.

Mais un témoignage plus irréprochable sur ce Chapitre-là, que celui de Zozime, c'est celui des Inscriptions. On y voit le titre de *Souverain Pontife*

donné à des Empereurs Chrétiens, & même dans le sixiéme Siécle, deux cens ans après que le Christianisme étoit monté sur le Trône: l'Empereur Justin* parmi toutes ses autres qualités, prend celle de *Souverain Pontife*, dans une Inscription qu'il avoit fait faire pour la Ville de Justinopolis en Istrie, à laquelle il donnoit son nom.

Etre un des Dieux d'une fausse Religion, c'est encore bien pis que d'en être le Souverain Pontife. Le Paganisme avoit érigé les Empereurs Romains en Dieux; & pourquoi non? Il avoit bien érigé la Ville de Rome en Déesse. Les Empereurs Théodose & Arcadius, quoique Chrétiens, souffrent que Symmaque ce grand défenseur du Paganisme, les traite de *Votre Divinité*, ce qu'il ne pouvoit dire que dans le sens & selon la coutume des Payens; & nous voyons des Inscriptions en l'honneur d'Arcadius & d'Honorius qui portent: *Un tel dévoué à leur Divinité & à leur Majesté.*

Mais les Empereurs Chrétiens ne reçoivent pas seulement ces titres, ils se les donnent eux-mêmes. On ne voit

* *Gruter.*

autre chose dans les Constitutions de Théodose, de Valentinien, d'Honorius & d'Anastase. Tantôt ils nomment leurs Edits des *Statuts Célestes*; *des Oracles Divins*; tantôt ils disent nettement, *la très-heureuse expédition de notre Divinité*, &c.

On peut dire que ce n'étoit-là qu'un stile de Chancellerie; mais c'étoit un fort mauvais stile, ridicule pendant le Paganisme même, & impie dans le Christianisme; & puis n'est-il pas merveilleux que de pareilles extravagances deviennent des manieres de parler familieres & communes dont on ne peut plus se passer?

La vérité est que la flatterie des Sujets pour leurs Maîtres, & la foiblesse naturelle des Princes pour les louanges, maintinrent l'usage de ces expressions plus long-temps qu'il n'auroit fallu. J'avoue qu'il faut supposer & cette flatterie & cette foiblesse extrêmes chacune dans son genre; mais aussi ces deux choses-là n'ont-elles pas des bornes. On donne sérieusement à un Homme le nom de Dieu; cela n'est presque pas concevable, & ce n'est pourtant encore rien. Cet Homme le

reçoit : il le reçoit si bien, qu'il s'accoutume lui-même à se le donner ; & cependant ce même Homme avoit une idée saine de ce que c'est que Dieu. Ajûstés-moi tout cela d'une maniere qui sauve l'honneur de la nature humaine.

Quant au titre de Souverain Pontife, il n'étoit pas si flatteur, que la vanité des Empereurs Chrétiens fût intéressée à se le conserver. Peut-être croyoient-ils qu'il leur serviroit à tenir encore plus dans le respect ce qui restoit de Payens ; peut-être n'eussent-ils pas été fâchés de se rendre Chefs de la Religion Chrétienne à la faveur de l'équivoque : en effet, on voit quelques occasions où ils en usoient assés en Maîtres ; & quelques-uns ont écrit que les Empereurs avoient renoncé à ce titre, par l'égard qu'ils avoient eu pour les Papes, qui apparemment en craignoient l'abus.

Il n'est pas si surprenant de voir passer dans le Christianisme pour quelque temps ces restes du Paganisme, que de voir ce qu'il y avoit dans le Paganisme de plus extravagant, & de plus barbare, & de plus opposé à la raison

& à l'intérêt commun des Hommes, être le dernier à finir ; je veux dire les Victimes humaines. Cette Religion étoit étrangement bigarée ; elle avoit des choses extrêmement gaies, & d'autres très-funestes. Ici les Dames vont dans un Temple accorder par dévotion leurs faveurs aux premiers venus, & là par dévotion on égorge des Hommes sur un Autel. Ces détestables Sacrifices se trouvent dans toutes les Nations. Les Grecs les pratiquoient aussi-bien que les Scithes, mais non pas à la vérité aussi fréquemment ; & les Romains, qui dans un Traité de Paix avoient exigé des Carthaginois qu'ils ne sacrifieroient plus leurs enfans à Saturne selon la coutume qu'ils en avoient reçue des Phéniciens leurs Ancêtres, les Romains eux-mêmes immoloient tous les ans un Homme à Jupiter Latial. Eusebe cite Porphire, qui le rapporte comme une chose qui étoit encore en usage de son temps. Lactance & Prudence, l'un du commencement & l'autre de la fin du quatriéme Siécle, nous en sont garants aussi, chacun pour le temps où il vivoit. Ces cérémonies pleines d'horreur ont

duré autant que les Oracles, où il n'y avoit tout au plus que de la sotise & de la crédulité.

CHAPITRE V.

Que quand le Paganisme n'eût pas dû être aboli, les Oracles eussent pris fin.

Premiere raison particuliere de leur décadence.

LE Paganisme a dû nécessairement envelopper les Oracles dans sa ruine, lorsqu'il a été aboli par le Christianisme. De plus, il est certain que le Christianisme avant même qu'il fût encore la Religion dominante, fit extrêmement tort aux Oracles, parce que les Chrétiens s'étudierent à en désabuser les Peuples, & à en découvrir l'imposture; mais indépendamment du Ch istiani me, les Oracles ne laissoient pas de dé heoir beaucoup par d'autres causes, & à la fin ils eussent entierement tombé.

On

On commence à s'appercevoir qu'ils dégénerent dès qu'ils ne se rendent plus en Vers. Plutarque a fait un Traité exprés pour rechercher la raison de ce changement, & à la maniere des Grecs, il dit sur ce sujet tout ce qu'on peut dire de vrai & de faux.

D'abord, c'est que le Dieu qui agite la Pithie se proportionne à sa capacité, & ne lui fait point faire de Vers, si elle n'est pas assés habile pour en pouvoir faire naturellement. La connoissance de l'avenir est d'Apollon, mais la maniere de l'exprimer est de la Prêtresse. Ce n'est pas la faute du Musicien s'il ne peut pas se servir d'une Lire comme d'une Flûte, il faut qu'il s'accommode à l'Instrument. Si la Pithie donnoit ses Oracles par écrit, dirions-nous qu'ils ne viendroient pas d'Apollon, parce qu'ils ne seroient pas d'une assés belle écriture? L'ame de la Pithie, lorsqu'elle se vient joindre à Apollon, est comme une jeune Fille à marier qui ne sait encore rien, & est bien éloignée de savoir faire des Vers.

Mais pourquoi donc les anciennes Pithies parloient-elles toutes en Vers? N'étoient-ce point alors des ames vier-

ges qui venoient se joindre à Apollon? A cela Plutarque répond premierement, que les anciennes Pithies parloient quelquefois en Prose, mais de plus, que tout le monde anciennement étoit né Poëte. Dès que ces Gens-là, dit-il, avoient un peu bû, ils faisoient des Vers; ils n'avoient pas si-tôt vû une jolie femme, que c'étoient des Vers sans fin; ils poussoient des Sons qui étoient naturellement des Chants. Ainsi rien n'étoit plus agréable que leurs Festins & leurs galanteries. Maintenant ce Génie poëtique s'est retiré des Hommes; il y a encore des Amours aussi ardens qu'autrefois, & même aussi grands parleurs, mais ce ne sont que des Amours en Prose. Toute la Compagnie de Socrate & de Platon qui parloit tant d'amour, n'a jamais sû faire des Vers. Je trouve tout cela trop faux & trop joli pour y répondre sérieusement.

Plutarque rapporte une autre raison qui n'est pas tout-à-fait si fausse. C'est qu'anciennement il ne s'écrivoit rien qu'en Vers, ni sur la Religion, ni sur la Morale, ni sur la Physique, ni sur l'Astronomie. Orphée & Hésiode que l'on

connoît assés pour des Poëtes, étoient aussi des Philosophes ; & Parmenide, Xenophane, Empedocle, Eudoxe, Thalés que l'on connoît assés pour des Philosophes, étoient aussi des Poëtes. Il est assés surprenant que la Prose n'ait fait que succeder aux Vers, & qu'on ne se soit pas avisé d'écrire d'abord dans le langage le plus naturel ; mais il y a toutes les apparences du monde, que comme on n'écrivoit alors que pour donner des préceptes, on voulut les mettre dans un discours mesuré, afin de les faire retenir plus aisément. Aussi les Loix & la Morale étoient-elles en Vers. Sur ce pied-là, l'origine de la Poësie est bien plus sérieuse que l'on ne croit d'ordinaire, & les Muses sont bien sorties de leur premiere gravité. Qui croiroit que naturellement le Code dût être en Vers, & les Contes de la Fontaine en Prose ? Il falloit donc bien, dit Plutarque, que les Oracles fussent autrefois en Vers, puisqu'on y mettoit toutes les choses importantes. Apollon voulut bien en cela s'accommoder à la mode. Quand la Prose commença d'y être, Apollon parla en Prose.

Je crois bien que dans les commence-

ment on rendoit les Oracles en Vers, & afin qu'ils fussent plus aisés à retenir, & pour suivre l'usage qui avoit condamné la Prose à ne servir qu'aux discours ordinaires. Mais les Vers furent chassés de l'Histoire & de la Philosophie qu'ils embarrassoient sans nécessité, à peu près sous le régne de Cyrus; Thalés qui vivoit en ce temps-là, fut des derniers Philosophes Poëtes, & Apollon ne cessa de parler en Vers que peu de temps avant Pirrhus, comme nous l'apprenons de Ciceron, c'est-à-dire, quelque 230 ans après Cyrus. Il paroît par-là qu'on retint les Vers à Delphes le plus long-temps qu'on put, parce qu'on avoit reconnu qu'ils convenoient à la dignité des Oracles, mais qu'enfin on fut obligé de se réduire à la simple Prose.

Plutarque se moque quand il dit que les Oracles se rendirent en Prose, parce qu'on y demanda plus de clarté, & qu'on se désabusa du galimatias mystérieux des Vers. Soit que les Dieux mêmes parlassent, soit que ce ne fussent que les Prêtres, je voudrois bien savoir si l'on pouvoit obliger les uns ou les autres à parler plus clairement.

Il prétend avec plus d'apparence que les Vers prophétiques se décrierent par l'usage qu'en faisoient de certains Charlatans, que le menu Peuple consultoit le plus souvent dans les Carrefours. Les Prêtres des Temples ne voulurent avoir rien de commun avec eux, parce qu'ils étoient des Charlatans plus nobles & plus sérieux, ce qui fait une grande différence dans ce métier-là.

Enfin Plutarque se résout à nous apporter la véritable raison. C'est qu'autrefois on ne venoit consulter Delphes que sur des choses de la derniere importance, sur des Guerres, sur des Fondations de Villes, sur les interêts des Rois & des Républiques. Presentement, dit-il, ce sont des Particuliers qui viennent demander à l'Oracle s'ils se marieront, s'ils acheteront un Esclave, s'ils réussiront dans le trafic; & lorsque des Villes y envoyent, c'est pour savoir si leurs Terres seront fertiles, ou si leurs Troupeaux multiplieront. Ces demandes-là ne valent pas la peine qu'on y réponde en Vers, & si le Dieu s'amusoit à en faire, il faudroit qu'il ressemblât à ces Sophistes qui font parade de leur savoir à

lorſqu'il n'en eſt nullement queſtion.

Voilà effectivement ce qui ſervit le plus à ruiner les Oracles. Les Romains devinrent Maîtres de toute la Grece, & des Empires fondés par les Succeſſeurs d'Alexandre. Dès que les Grecs furent ſous la domination des Romains, dont ils n'eſpererent pas de pouvoir ſortir, la Gréce ceſſa d'être agitée par les diviſions continuelles qui regnoient entre tous ces petits Etats dont les interêts étoient ſi brouillés. Les Maîtres communs calmerent tout, & l'eſclavage produiſit la paix. Il me ſemble que les Grecs n'ont jamais été ſi heureux qu'ils le furent alors. Ils vivoient dans une profonde tranquillité, & dans une oiſiveté entiere; ils paſſoient les journées dans leurs Parcs des exercices, à leurs Théatres, dans leurs Ecoles de Philoſophie. Ils avoient des Jeux, des Comédies, des Diſputes & des Harangues; que leur falloit-il de plus ſelon leur génie? Mais tout cela fourniſſoit peu de matiere aux Oracles, & l'on n'étoit pas obligé d'importuner ſouvent Delphes. Il étoit aſſés naturel que les Prêtres ne ſe donnaſſent plus la peine de répondre en Vers, quand ils virent

que leur métier n'étoit pas si bon qu'il l'avoit été.

Si les Romains nuisirent beaucoup aux Oracles par la paix qu'ils établirent dans la Gréce, ils leur nuisirent encore plus par le peu d'estime qu'ils en faisoient. Ce n'étoit point là leur folie. Ils ne s'attachoient qu'à leurs Livres Sibillins, & à leurs Divinations Etrusques, c'est-à-dire, aux Aruspices & aux Augures. Les maximes & les sentimens d'un Peuple qui domine, passent aisément dans les autres Peuples, & il n'est pas surprenant que les Oracles étant une invention Grecque, aient suivi la destinée de la Gréce, qu'ils aient été florissans avec elle, & qu'ils aient perdu avec elle leur premier éclat.

Il faut pourtant convenir qu'il y avoit des Oracles dans l'Italie. Tibere, dit Suetone, alla à l'Oracle de Gerion auprès de Padouë; là étoit une certaine Fontaine d'Apon, qui, si l'on en veut croire Claudian, rendoit la parole aux Muets, & guérissoit toutes sortes de maladies. Suetone dit encore que Tibere vouloit ruiner les Oracles qui étoient proche de Rome; mais qu'il en fut détourné par le miracle des Sorts de Pre-

neste, qui ne se trouverent point dans un Coffre bien fermé & bien scellé où il les avoit fait apporter de Preneste à Rome, & qui se retrouverent dans ce même Coffre dès qu'on les eût reportés à Preneste.

A ces Sorts de Preneste, & à ceux d'Antium, il y faut ajouter les Sorts du Temple * d'Hercule qui étoit à Tibur.

Pline le jeune décrit ainsi l'Oracle de Clitomne, Dieu d'un Fleuve d'Ombrie. *Le Temple est ancien & fort respecté. Clitomne est là habillé à la Romaine. Les Sorts marquent la présence & le pouvoir de la Divinité. Il y a à l'entour plusieurs petites Chapelles, dont quelques-unes ont des Fontaines & des Sources ; car Clitomne est comme le Pere de plusieurs autres petits Fleuves qui viennent se joindre à lui. Il y a un Pont qui fait la séparation de la partie sacrée de ses Eaux d'avec la profane. Au-dessus de ce Pont on ne peut qu'aller en Bateau ; au-dessous il est permis de se baigner.* Je ne crois point connoître d'autre Fleuve que celui-là qui rende des Oracles ; ce n'étoit guére leur coutume.

Mais dans Rome même il y avoit des Oracles. Esculape n'en rendoit-il pas

* Stace.

dans son Temple de l'Isle du Tibre ? On a trouvé à Rome un morceau d'une Table de Marbre, où sont en Grec les Histoires de trois miracles d'Esculape. En voici le plus considérable, traduit mot à mot sur l'inscription. *En ce même temps il rendit un Oracle à un Aveugle nommé Caïus ; il lui dit qu'il allât au saint Autel, qu'il s'y mît à genoux, & y adorât ; qu'ensuite il allât du côté droit au côté gauche, qu'il mît les cinq doigts sur l'Autel, & enfin qu'il portât sa main sur ses yeux. Après tout cela l'Aveugle vit, le Peuple en fut témoin, & marqua la joie qu'il avoit de voir arriver de si grandes merveilles sous notre Empereur Antonin.* Les deux autres guérisons sont moins surprenantes ; ce n'étoit qu'une pleurésie & une perte de sang, désespérées l'une & l'autre à la vérité ; mais le Dieu avoit ordonné à ses Malades des pommes de pin avec du miel, & du vin avec de certaines cendres, qui sont des choses que les Incrédules peuvent prendre pour de vrais Remédes.

Ces Inscriptions, pour être Grecques n'en ont pas été moins faites à Rome. La forme des Lettres & l'ortographe ne paroissent pas être de la main d'un

Sculpteur Grec. De plus, quoiqu'il soit vrai que les Romains faisoient leurs Inscriptions en Latin, ils ne laissoient pas d'en faire quelques-unes en Grec, principalement lorsqu'il y avoit pour cela quelque raison particuliere. Or il est assés vraisemblable qu'on ne se servit que de la Langue Grecque dans le Temple d'Esculape, parce que c'étoit un Dieu Grec, & qu'on avoit fait venir de Gréce pendant cette grande Peste, dont tout le monde sait l'Histoire.

Cela même nous fait voir que cet Oracle d'Esculape n'étoit pas d'institution Romaine, & je crois qu'on trouveroit aussi à la plupart des Oracles d'Italie une origine Grecque, si l'on vouloit se donner la peine de la chercher.

Quoi qu'il en soit, le petit nombre d'Oracles qui étoient en Italie, & même à Rome, ne fait qu'une exception très-peu considérable à ce que nous avons avancé. Esculape ne se mêloit que de la Médecine, & n'avoit nulle part au Gouvernement. Quoiqu'il sût rendre la vûe aux Aveugles, le Sénat ne se fût pas fié à lui de la moindre affaire. Parmi les Romains, les Particuliers pouvoient avoir foi aux Oracles,

s'ils vouloient, mais l'Etat n'y en avoit point. C'étoient les Sibylles & les entrailles des Animaux qui gouvernoient, & une infinité de Dieux tomberent dans le mépris, lorsqu'on vit que les Maîtres de la Terre ne daignoient pas les consulter.

CHAPITRE VI.

Seconde cause particuliere de la décadence des Oracles.

IL y a ici une difficulté que je ne dissimulerai pas. Dès le temps de Pirrhus, Apollon étoit réduit à la Prose, c'est-à-dire, que les Oracles commençoient à décheoir, & cependant les Romains ne furent Maîtres de la Gréce que longtems après Pirrhus ; & depuis Pirrhus jusqu'à l'établissement de la domination Romaine dans la Gréce, il y eut en tout ce Païs-là autant de Guerres & de mouvemens que jamais, & autant de sujets importans d'aller à Delphes.

Cela est très-vrai. Mais aussi du temps d'Alexandre, & un peu avant Pirrhus,

il se forma dans la Gréce de grandes Sectes de Philosophes qui se moquoient des Oracles, les Ciniques, les Peripatéticiens, les Epicuriens. Les Epicuſur-tout ne faisoient que plaisanter des méchans Vers qui venoient de Delphes; car les Prêtres les faisoient comme ils pouvoient, souvent même péchoient-ils contre les régles de la mesure, & ces Philosophes railleurs trouvoient fort mauvais qu'Apollon, le Dieu de la Poësie, fût infiniment au-dessous d'Homere, qui n'avoit été qu'un simple mortel inspiré par Apollon même.

On avoit beau leur répondre que la méchanceté même des Vers marquoit qu'ils partoient d'un Dieu qui avoit un noble mépris pour les régles, ou pour la beauté du stile. Les Philosophes ne se payoient point de cela, & pour tourner cette réponse en ridicule, ils rapportoient l'exemple de ce Peintre à qui on avoit demandé un Tableau d'un cheval qui se roulât à terre sur le dos. Il peignit un cheval qui couroit; & quand on lui dit que ce n'étoit pas là ce qu'on lui avoit demandé, il renversa le Tableau, & dit : *Ne voilà-t-il pas le cheval qui se roule sur le dos?* c'est ainsi que ces

Philosophes se moquoient de ceux qui par un certain raisonnement qui se renversoit, eussent conclu également que les Vers étoient d'un Dieu, soit qu'ils eussent été bons, soit qu'ils eussent été méchans.

Il fallut enfin que les Prêtres de Delphes accablés des plaisanteries de tous ces Gens-là, renonçassent aux Vers, du moins pour ce qui se prononçoit sur le Trepié; car hors de-là il y avoit dans le Temple des Poëtes, qui de sang froid mettoient en Vers ce que la fureur divine n'avoit inspiré qu'en Prose à la Pithie. N'est-il pas plaisant qu'on ne se contentât point de l'Oracle tel qu'il étoit sorti de la bouche du Dieu? Mais apparemment des Gens qui venoient de loin, eussent été honteux de ne reporter chés eux qu'un Oracle en Prose.

Comme on conservoit l'usage des Vers le plus qu'il étoit possible, les Dieux ne dédaignoient point de se servir quelquefois de quelques Vers d'Homere, dont la versification étoit assurément meilleure que la leur. On en trouve assés d'exemples; mais ces Vers & empruntés, & les Poëtes gagés des Temples, doivent passer pour autant de

marques que l'ancienne Poësie naturelle des Oracles s'étoit fort décriée.

Ces grandes Sectes de Philosophes contraires aux Oracles, dûrent leur faire un tort plus essentiel, que celui de les réduire à la Prose. Il n'est pas possible qu'ils n'ouvrissent les yeux à une partie des Gens raisonnables, & qu'à l'égard du Peuple même ils ne rendissent la chose un peu moins certaine qu'elle n'étoit auparavant. Quand les Oracles avoient commencé à paroître dans le monde, heureusement pour eux la Philosophie n'y avoit point encore paru.



CHAPITRE VII.

Dernieres causes particulieres de la décadence des Oracles.

LA fourberie des Oracles étoit trop groſſiere pour n'être pas enfin découverte par mille différentes avantures.

Je conçois qu'on reçut d'abord les Oracles avec avidité & avec joie, parce qu'il n'étoit rien plus commode que d'avoir des Dieux toujours prêts à répondre ſur tout ce qui cauſoit de l'inquiétude où de la curioſité. Je conçois qu'on ne dut renoncer à cette commodité qu'avec beaucoup de peine, & que les Oracles étoient de nature à ne devoir jamais finir dans le Paganiſme, s'ils n'euſſent pas été la plus impertinente choſe du monde; mais enfin à force d'expérience il fallut bien s'en déſabuſer.

Les Prêtres y aiderent beaucoup par l'extrême hardieſſe avec laquelle ils abuſoient de leur faux Miniſtere. Ils croyoient avoir mis les choſes au point de n'avoir beſoin d'aucuns ménagemens.

Je ne parle point des Oracles de plaisanteries qu'ils rendoient quelquefois. Par exemple, à un homme qui venoit demander au Dieu ce qu'il devoit faire pour devenir riche, ils lui répondoient agréablement, *Qu'il n'avoit qu'à posséder tout ce qui est entre les Villes de Sicione & de Corinthe.* * Aussi badinoit-on quelquefois avec eux. Polemon dormant dans le Temple d'Esculape pour apprendre de lui les moyens de se guérir de la goutte, le Dieu lui apparut, & lui dit, *Qu'il s'abstînt de boire froid.* Polemon lui répondit, *Que ferois-tu donc, mon bel ami, si tu avois à guérir un Bœuf?* Mais ce ne sont-là que des gentillesses de Prêtres qui s'égayoient quelquefois, & avec qui on s'égayoit aussi.

Ce qui est plus essentiel, c'est que les Dieux ne manquoient jamais de devenir amoureux des belles Femmes ; il falloit qu'on les envoyât passer des nuits dans les Temples, parées de la main même de leurs Maris, & chargées de présens pour payer le Dieu de ses peines. A la vérité on fermoit bien les Temples à la vûe de tout le monde,

* *Athenée.*

mais

mais on ne garantissoit point aux Maris les chemins souterreins.

Pour moi j'ai peine à concevoir que de pareilles choses ayent pû être pratiquées seulement une fois. Cependant Hérodote nous assure qu'au huitiéme & dernier étage de cette superbe Tour du Temple de Belus à Babylone, étoit un Lit magnifique où couchoit toutes les nuits une Femme choisie par le Dieu. Il s'en faisoit autant à Thébes en Egypte. Et quand la Prêtresse de l'Oracle de Patare en Licie devoit prophétiser, il falloit auparavant qu'elle couchât seule dans le Temple où Apollon venoit l'inspirer.

Tout cela s'étoit pratiqué dans les plus épaisses ténébres du Paganisme, & dans un temps où les cérémonies Païennes n'étoient pas sujettes à être contredites; mais à la vûe des Chrétiens, le Saturne d'Alexandrie ne laissoit pas de faire venir les nuits dans son Temple telle femme qu'il lui plaisoit de nommer par la bouche de Tyrannus son Prêtre. Beaucoup de Femmes avoient reçu cet honneur avec grand respect, & on ne se plaignoit point de Saturne, quoiqu'il soit le plus âgé & le moins

galant des Dieux. Il s'en trouva une à la fin, qui ayant couché dans le Temple, fit réfléxion qu'il ne s'y étoit rien passé que de fort humain, & dont Tyrannus n'eût été assés capable. Elle en avertit son Mari, qui fit faire le procès à Tyrannus. Le malheureux avoua tout, & Dieu sait quel scandale dans Alexandrie.

Le crime des Prêtres, leur insolence, divers événemens qui avoient fait paroître au jour leurs fourberies, l'obscurité, l'incertitude & la fausseté de leurs réponses, auroient donc enfin décrédité les Oracles, & en auroient causé la ruine entiere, quand même le Paganisme n'auroit pas dû finir.

Mais il s'est joint à cela des causes étrangeres. D'abord de grandes Sectes de Philosophes Grecs qui se sont moqués des Oracles; ensuite les Romains qui n'en faisoient point d'usage; enfin les Chrétiens qui les détestoient, & qui les ont abolis avec le Paganisme.

Fin du second Volume.

TABLE

Des Titres & Sujets contenus dans ce second Volume.

TABLE DES CHAPITRES de l'Histoire des Oracles.

PREMIERE DISSERTATION.

SECONDE DISSERTATION.

Fin de la Table.

